

LA FRANCE INCONNUE

PAR

J. DORANGE

DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE AUTOMOBILE

AU PAYS DES DRUIDES



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS ARTISTIQUES DE TOURISME ET DE SPORT

152, Rue de Vaugirard. — PARIS

LA FRANCE
INCONNUE

EXEMPLAIRE N°

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande.

Published January 1913
Privilege of copyright in the United States reserved
under the act approved March third, nineteen
hundred and five, by J. DORANGE.

Tous les clichés paraissant dans ce volume sont la propriété de la SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS DE TOURISME ET DE SPORT

LA FRANCE INCONNUE

PAR

J. DORANGE

DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE AUTOMOBILE

IV

AU PAYS DES DRUIDES



Société d'Éditions artistiques de "TOURISME et de SPORT"

152, Rue de Vaugirard. — PARIS

INTRODUCTION

LA RELIQUE DU PASSÉ

La Bretagne est une très vieille ruine ; les granits et les schistes cristallins nous y racontent les origines du monde, les dolmens et les menhirs nous y parlent de l'origine de l'homme. Et cette ruine est fleurie de genêts d'or et de bruyères roses ; elle est parée d'histoire, de légende et de poésie. Les paladins et les héros, les fées et les saints y vivent encore en très bonne compagnie. Nulle part, peut-être, mieux que là, le sol n'explique l'homme ; nulle part, le présent ne s'éclaire plus vivement aux lumières du passé.

.

Nous avons vu qu'en Provence le soleil était le grand magicien du pays. C'est l'eau qui est la maîtresse souveraine de la Bretagne. L'eau fait d'elle une péninsule superbement vêtue de la dentelle fine et capricieuse des caps et des îles, des golfes, des anses et des criques. L'eau lui donne ses pluies, ses brouillards et la tiède caresse de son climat. L'eau alimente ses rivières, et ce que les nuages leur refusent, la marée le leur apporte. L'eau, partout ruisselante, permet, à l'intérieur du pays, la dispersion des fermes. L'eau marine surtout attire irrésistiblement la population sur la côte : de ce peuple, elle fait un peuple de pêcheurs et d'intrépides marins. C'est de l'Océan que les Bretons vivent et meurent. Et c'est l'Océan qui les a tenus si longtemps isolés de France. Ils vivaient entre eux, à l'écart, gardant leur langue, leurs traditions, leurs mœurs et bondant les nôtres. Entre l'infini du ciel et l'infini de la mer, leur solitude se complaisait dans le rêve et se réfugiait dans *l'au-delà*.

Ce qui contribue à l'unité de la Bretagne, c'est donc, avant tout, son climat. Le climat armoricain est le plus humide, le plus égal et le plus tempéré des sept climats de France. La tête sur un oreiller de nuées grises, le corps protégé contre le froid par un manteau de brumes épaisses et de pluies fines, la Bretagne écoute, depuis des milliers de siècles, les voix familières de l'Océan et les appels que chuchote ou clame le vent salin. Car le vent vient presque toujours du large, et il a balayé la mer avant de souffler sur les grèves ou sur les landes. Un jour sur deux, la pluie tombe. De septembre en février, la Bretagne en est tout imprégnée. L'hiver surtout, la côte est encapuchonnée de nuages ; en automne et au printemps, l'intérieur du pays

— la Bretagne continentale — disparaît, à son tour, sous leur ouate brumeuse. Ce n'est donc pas dans la saison froide que la Vierge a su trouver, dans le ciel breton, assez d'étoffe bleue pour y tailler les plis onduleux de son manteau.

.

Et voici les deux grands ouvriers du pays, ceux qui ont sculpté son visage, modelé son torse, assoupli ses membres; ils sont toujours présents et presque partout: c'est la mer et c'est le nuage gonflé de pluies. La mer violette ou bleu sombre, ou bleu pâle, la mer d'émeraude ou la mer toute blanche, que strient de longues raies miroitantes; elle frissonne et se fâche autour des récifs noirs; les barques aux voiles brunes l'effleurent à peine comme de grands oiseaux, jusqu'au moment où elle les happe et les fauche. Entre la mer bretonne et le sol breton, c'est un infatigable duel. L'Armorique n'a commencé à prendre sa silhouette moderne qu'après l'ouverture de l'Atlantique et après l'ouverture de la Manche. Et il a fallu, pour cela, un double cataclysme, d'abord l'effondrement de cette masse continentale que le géologue Suess appelle *Tethys* et qui reliait l'Europe au Canada; et puis, la dislocation du lien qui rattachait l'Angleterre et l'Irlande à notre France. La Manche ne se creuse pas au-dessous de 86 mètres. Ces deux effondrements ne furent achevés qu'au début de l'ère quaternaire. Mais sont-ils même achevés? Les savants en disputent. Et ils nous ouvrent pour l'avenir la perspective charmante de petits effondrements supplémentaires.

Et les îles — qui entourent l'Armorique d'un second rivage, tout morcelé celui-là, et réduit en poussière et jeté devant le continent en avant-garde? — Elles n'ont peut-être jamais appartenu à la Bretagne proprement dite. Ces îles ne seraient que les dernières piles écroulées des deux continents anglo-français et canado-européen.

Le littoral armoricain, bien loin d'être immuable est éternellement changeant. Même depuis que son esquisse a été tracée, cette esquisse a été constamment retouchée, elle l'est tous les jours et à toutes les heures. La vague charrie les goémons déracinés et la tange formée par les débris de coquilles. La mer démolit ici et construit ailleurs. Elle pénètre dans les schistes tendres et s'y creuse des golfes, et notamment le golfe de Saint-Brieuc, la rade de Brest et la baie de Douarnenez. Elle use son effort contre la dureté des granits, les gneiss ou les micaschistes, dont les pointes forment les caps; ainsi, les pointes de Saint-Mathieu, du Raz et de Penmarc'h. Les assés proclament les morsures victorieuses de la mer sur le sol; les caps proclament le triomphe du sol sur la mer.

Comme tout être vivant, le rivage est soumis à la grande loi du mouvement.

.

Le travail de la mer frappe notre regard, frappe notre oreille et souvent il nous émeut. L'œuvre du nuage est plus mystérieuse et moins dramatique. Mais il s'en faut qu'en Bretagne elle ait été moins puissante. Dans ses flancs, aux formes mobiles et aux teintes d'encre sombre ou de cuivre, le nuage porte l'eau qui a raviné les pentes, égalisé les reliefs, et cette eau a nivelé si profondément le pays qu'elle y a détruit toute une *France Inconnue*.

Des études précises nous l'ont révélé; la Bretagne, qui culmine aujourd'hui à 391 mètres, avait atteint jadis des altitudes voisines de 4.000 mètres. Il y avait là des masses aussi compactes

que les Alpes et aussi hautes. Par-dessus le sol que nous foulons, se dressait une Armorique géante dont l'Armorique contemporaine semble la naine minuscule.

Tout est grandiose dans cette histoire, l'œuvre accomplie et le temps employé pour l'accomplir. C'est à la fin de l'ère primaire que la Bretagne avait ses formes colossales et les géologues croient savoir que l'ère primaire a duré quelque trente-six millions d'années. Ces formes, la Bretagne les devait au ridement hercynien qui fut à son apogée pendant la période carbonifère. Les plis de ce ridement sont encore visibles en Armorique; ils se réunissent vers le sud-ouest de l'île d'Ouessant et divergeaient au nord, vers Guernesey, et au sud, vers la Vendée. Ils étaient dus à une poussée latérale très énergique venue du Sud.

Ces plis ont été d'abord décapités; puis, après leur tête, c'est leur corps entier qui a disparu; par bonheur, leurs pieds, demeurés enracinés dans le sol, subsistent encore. Et ce sont ces témoins qui ont permis de reconstituer la longue épopée de cette ruine.

Très lentement, s'est effacée presque toute l'architecture hercynienne du sol breton; pour cela, il a fallu plus encore que les neuf millions d'années de l'ère secondaire. L'inégale résistance des roches aux pluies et au ruissellement des rivières explique leur inégale fortune. Les grès se sont usés en coupoles; les schistes et les quartzites devenus se sont silhouettés en éperons, en murailles, en flèches et en tours. Ces pointes qui percent, comme une forêt de clous, les landes gréseuses, ce sont des schistes; et, au milieu de ces schistes, les saillies dénudées, qui se dressent plus hautes dans leur isolement farouche, n'hésitons pas à les nommer, ce sont des quartzites.

Le populaire a depuis longtemps classé toutes ces formes: les dos arrondis et pelés, ce sont les *menez*; les arêtes vives, ce sont les *roc'h*; les amas de pierres, ce sont les *crac'h*. Les Saints eux-mêmes ne s'y trompent guère: les *menez*, les *roc'h* et les *crac'h* sont les lieux sacrés où ils ont élu domicile, après avoir précipité la fuite honteuse de la divinité païenne, qui, très indigne, en avait fait son asile.

Et maintenant que, sous le cinglement des orages et les infiltrations millénaires des pluies, ont disparu les cimes superbes d'autan, le pays a comme un air minable et dolent de tordu. Dans son ensemble, il ondule de 100 à 300 mètres d'altitude. Ce sont des vallonnements sans fin et où dominent les lignes horizontales; ce sont des tables et des plateaux, et encore des plateaux et des tables, tous zébrés de vallées creuses et qui se cachent. La terre est tantôt une argile noire et tantôt un sable jaunâtre. Sa nudité se couvre mal, de place en place, par des moissons pâles, des champs de lin bleu ou de bruyères rouges et violettes; par des pâturages vert sombre et par les grappes des genêts, par les étoiles solitaires des ajoncs, par la poussière brune, écarlate ou orangée des lichens. Pauvres fleurettes et pauvres couleurs. Elles ajoutent à la monotonie du sol. Au moins, cette monotonie a son éloquence; elle est, très naturellement, évocatrice de poésie et de légendes.

.

De nos jours, la Bretagne ressemble à un gigantesque oiseau de granit ou de grès, qui aurait le cou obstinément tendu vers l'Ouest, et les deux ailes à moitié soulevées au nord et au sud. Le corps qui se creuse entre les ailes, c'est le bassin de Châteaulin, le bassin de Laval et

le plateau de Rohan. L'aile sud supporte le plateau de Cornouailles et le plateau de Bain; l'aile nord supporte les plateaux de Léon et du Trégorrois, de Penthièvre et de Pondouvre.

Ces régions naturelles du pays ont une allure est-ouest bien marquée; et cette allure est aussi celle des plis géologiques et des rides orographiques. Mais elle n'est pas, ou elle n'est plus, celle des fleuves bretons. Ces fleuves coulent désormais dans une direction tout opposée, nord-sud ou sud-nord.

Jadis, aux temps mésozoïques, qui furent, pour le massif armoricain, la grande époque de sa destruction, ces fleuves allaient se jeter dans le bassin parisien. Car c'est dans ce bassin qu'ils ont transporté les sédiments arrachés aux sommets hercyniens bretons. On y retrouve ces débris, aujourd'hui, en grande masse et en grand nombre. Ces sédiments ont aidé le bassin parisien à émerger au-dessus des vagues, et toutes les dépouilles de la Bretagne n'ont pas été perdues pour la France.

On devine comment les rivières bretonnes ont, peu à peu, changé la direction de leur course. Dans les plis qu'elles suivaient, de l'ouest à l'est, des obstacles, en les arrêtant, ont forcé leurs eaux à s'accumuler en nappes lacustres. Ces nappes grossirent peu à peu; puis, à travers les terrains tendres des plis qui les contenaient, leurs eaux se déversèrent dans le sens du nord ou du sud; et enfin, de chute en chute, elles gagnèrent la mer voisine. Par là, s'explique la grande concavité des vallées; et, de distance en distance, leurs soudains élargissements marquent la place des anciens lacs. Pour traverser leurs gorges profondes, on a jeté les viaducs de Morlaix et de Dinan; on a suspendu les ponts de Lezardrieux et de la Roche-Bernard. Viaducs et ponts dominent de leurs tabliers aériens les toits des villages blottis au fond du val et ils planent plus haut que la cime de clochers.

On aperçoit comment la Bretagne a pu créer les Bretons à son image. Le vrai nom du pays est significatif: c'est *Armor*, ou pays de la mer. La Bretagne est presque un monde insulaire. Trois de ses façades, sur quatre, sont maritimes. L'Océan, plus peut-être que le continent, est la véritable Bretagne. C'est sur les côtes et sur la côte nord surtout, que les groupements urbains s'accumulent. Le littoral, entre Paimpol et Saint-Brieuc, est la région la plus peuplée de la Bretagne. Et les fleuves du pays, presque insignifiants pour le volume de leurs eaux continentales, ne deviennent importants que par la marée: leur valeur ne tient pas à l'eau qu'ils donnent à la mer mais à l'eau que la mer leur donne.

Ce qui n'est pas l'*Armor* est le pays de l'intérieur ou des bois, l'*Ar-Coat*. Il commence à dix kilomètres de la mer. Par l'*Armor*, la Bretagne pouvait s'étendre au dehors; par l'*Ar-Coat* elle se repliait sur elle-même et se refermait en dedans. L'*Ar-Coat* est beaucoup moins urbain que rural. Le paysan s'enracine au sol et vit de sa prairie, de ses pommiers ou de son champ soigneusement enclos. Il cherche le val et fuit la crête peu fertile ou s'est, de préférence, localisé le manoir, parce que le manoir pouvait mieux, du haut de son perchoir, dominer le pays. Aux points où plusieurs compositions géologiques se rencontrent, le sol est plus fertile et la densité plus grande; elle est plus faible là où les granits, les grès, les schistes s'étendent sur de vastes espaces. Et les gens de la montagne, nés sur un sol déshérité, n'ont d'autres

ressources que de courir les foires; ils sont maquignous. Entre l'*Armor* et l'*Ar-Coat*, ils sont le trait d'union nécessaire.

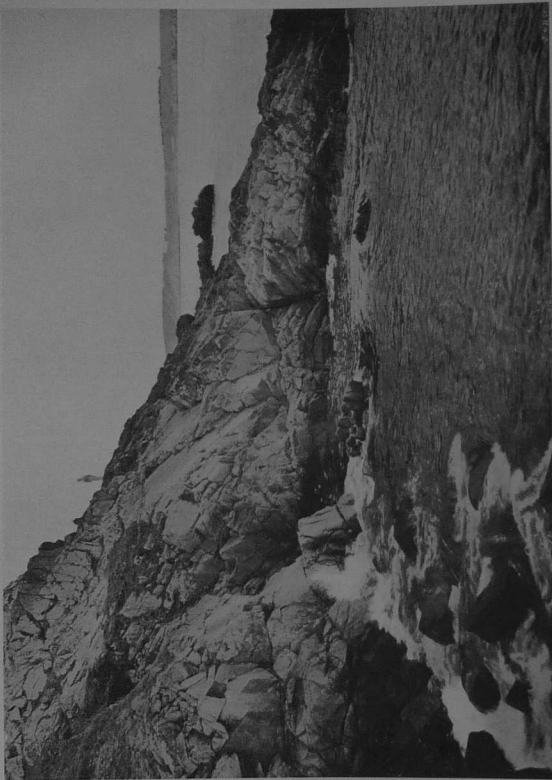
Le bassin de Rennes est un autre lien entre la Bretagne maritime et la Bretagne intérieure; et c'est la région où la mer a pénétré jusqu'au cœur du pays, à l'époque miocène. Elle y a déposé les sables coquilliers et les calcaires, qui, ailleurs, font trop souvent défaut à l'Armorique. C'est dans ce bassin qu'a pu se développer le seul grand fleuve breton, la Vilaine. Là est la seule grande ville intérieure du pays, Rennes. Mais ce bassin n'a pas seulement été, pour les Bretons, un point de concentration; il n'a pas seulement aidé à la pénétration mutuelle de l'*Armor* et de l'*Ar-Coat*. Après avoir favorisé l'unité bretonne, il a favorisé l'unité française, car ce bassin était situé à l'endroit même où la Bretagne s'attache à notre continent. Grâce à lui, surtout, depuis Charles VIII, les tendances séparatistes de l'Armorique ont été conjurées; et la petite patrie bretonne s'est fondue dans la grande patrie nationale.

Depuis lors, les divisions politiques de la Bretagne ont changé de sens; au lieu d'être nord-sud, parce que les deux plateaux du nord et du sud les commandaient, elles ont cédé à l'attraction du bassin de Paris et se sont dessinées de l'est à l'ouest. L'homme réagissait sur la nature et les Bretons étaient devenus Français.

Aujourd'hui, cependant, les traces du morcellement de jadis subsistent toujours; et, sous la synthèse unitaire, les divergences locales se retrouvent. Et ce n'est pas seulement la langue qui change, car la Bretagne a quatre dialectes bretons bien comptés; ce n'est pas seulement les costumes qui s'opposent, car les anges n'ont pas laissé tomber les mêmes plumes de leurs ailes sur les coiffes blanches des Bretonnes. Ni « les larges basques du Léon, ni la cape italienne des femmes de Lamballe, ni le corset brun à manches rouges des filles de Fouesnant » n'ont des visages très fraternels. Un des hommes qui connaît le mieux l'âme bretonne, M. Frédéric Le Guyolard, n'a pas craint d'écrire: « Les petits ruisseaux de Bretagne sont des fossés immenses séparant des peuplades qui se touchent. Il y a autant de différence, assure-t-il, entre une femme d'Ylliniac et une femme d'Auray, qu'entre une Samoisienne et une Arlésienne. Un paysan de Plédran et un paysan de Fouesnant s'estiment étrangers l'un à l'autre. Et les hidalgos Léonnais que sont « les Julots » voient des barbares dans les Bretons, qui couchent, de l'autre côté des monts d'Arrée, au fond de lits en pierre. »

Dans le paysage virgilien de Fouesnant, à deux pas d'une mer napolitaine, on a des visions que les paysages chaotiques de Ploumanac'h ou les côtes sauvages de Guisnény, ne risquent guère d'offrir. On y voit des pastoures, pieds nus, jupes courtes, corsage mal épinglé, coiffe et colletterie adorablement fripées, et qui sont tout entières à la joie de vivre. Elles croquent, à belles dents, des pommes rouges: Et chaque pomme à demi croquée, elles l'offrent au petit cheval qu'elles reconduisent à l'étable. Insouciantes, elles dansent, au besoin, la gavotte sur le chemin. Leur bonheur est contagieux, car le petit cheval secoue sa crinière et semble danser du même pas que ces jolies filles.

G. DUCOST-FERRIER.



ROCHERS A PORTBENET

LA FRANCE INCONNUE

LES FÉES

Les fées nous attendent à toutes les portes de la Bretagne; sur les grèves, dans les grottes littorales, au fond des baies, à la pointe des caps; partout, elles nous sourient, les cheveux dénoués et la ceinture au vent. Les fées nous accompagnent, invisibles et toujours présentes, sur la lande et sur les montagnes rocheuses et à l'ombre des antiques forêts. La Bretagne est leur domaine et, quand nous y pénétrons, nous entrons dans le logis dont elles sont les châtelaines.

Depuis Cancale jusqu'à Tréveneuc, elles ont parfois consenti à se laisser voir aux indigènes. Elles ont choisi, dans les hautes falaises du cap Fréhel, ou bien des demeures somptueuses, dont les piliers et les voûtes ont l'ampleur grandiose des cathédrales gothiques; ou bien des abris plus modestes, comme la houle de Crémus, dans laquelle une fée inquiète court cacher son petit filleul. La Basse-Bretagne, elle aussi, leur est hospitalière: à un kilomètre de Port-Blanc, l'île de Groagez s'appelle l'île aux Fées; à Loguivy-Ploubazance, on montre le Trou-de-la-Fée, *Toul ar Groac'h*, devant lequel les hommes redoutent de passer. On sait que des *Mary Morgan* se cachent, près de Crozon, tout au fond d'une grotte. Et la baie de Yaudet en Ploulec'h abrite une caverne enchantée.

Près de l'embouchure de la Rance, le soleil, à son coucher ou à son lever, met souvent au Bec-du-Puy, devant la grotte de la Fée, une vapeur irisée et multicolore. Le rose et le vert, le blanc et le bleu s'y harmonisent à souhait et y prennent peu à peu une forme humaine. Et l'on aperçoit une femme d'une beauté radieuse, vêtue d'une tunique flottante, dont les plis ont des tentes idéales d'arc-en-ciel, se promener aux alentours; ses pieds n'effleurent qu'à peine la grève. Mais son visage est triste et porte le reflet d'une douleur cachée. On raconte que c'est l'ancienne déesse du pays et qu'elle aime les rochers déserts pour y pleurer sa souveraineté perdue. Mais les fées, d'ordinaire, ne songent guère à être les statues vivantes de nos Neuras-théïnes modernes. La vie qu'elles mènent, tout le long de la côte, est familiale. Le monde souterrain, où elles se meuvent, est, nous confient les gens informés, pareil à notre monde à nous. Il a son ciel, il a son soleil, il a ses pâturages, ses champs et ses arbres et, aussi, tout au bout d'allées ombrueses, ses manoirs à tourelles. Les fées savent être, au besoin, le modèle des ménagères: pour pétrir leur pain et le dorer dans le four brûlant; pour filer la laine ou le lin, elles sont incomparables. Le linge de leur lessive semble d'une blancheur éblouissante: elles l'étendent elles-mêmes, avec des gestes menus et gracieux sur les falaises et les rochers, ou elles invitent le soleil à lui donner ses chaudes caresses. Pourtant ce linge a ceci de singulier qu'il faut le regarder d'une distance respectueuse: il disparaît soudain, si l'on tente de l'approcher.

Les fées ont aussi leurs chevaux et leurs bœufs, leurs moutons et leurs chèvres. Mais

leur caprice les pousse souvent à conduire tout ce bétail dans les pâturages des hommes et même à le confier à la garde des pâtres et des bergères. Les fées poussent plus loin leur malice : elles font, dans les étables ou les viviers, plus d'un larcin. Si les volés font bonne grâce aux volentes, c'est une pluie de faveurs qui tombe sur eux. C'est, dans la huche, la multiplication des pains ; c'est, dans l'armoire, la substitution, au linge usé ou aux vêtements vieillis, d'un linge tout neuf et de vêtements éternellement jeunes. Et puis, c'est la guérison des enfants malades et la cicatrisation des blessures les plus rebelles.

Il est vrai que la bienfaisance des fées ne songe quelquefois pas assez à se donner des limites : par amour pour les mortels, elle leur dérobe les plus délicieux de leurs bébés. Et, dans les berceaux vides, elles déposent de petits nains, ridés et vieillots, qui semblent avoir vécu dix siècles.

Les fées des landes sont connues pour leur âme méchante. Il est rare que les bonnes fées n'aient pas abandonné ces lieux redoutables. Les landes ne sont-elles pas des terres maudites ? On sait de reste, dans le pays, que ces terres portaient jadis des villages florissants et d'opulentes moissons ; mais leurs habitants, dont nul n'avait reçu pour marraine une fée, n'entendirent point les bons conseils qui font les hommes avisés et les peuples heureux. Ils se montrèrent cupides et durs, accueillants aux écus d'or et dédaigneux des pauvres.

Ainsi, la lande de Lanvaux, jadis fertile, porte encore le poids des colères vengeresses qui, — voici de cela plusieurs milliers d'années — l'ont implacablement frappée. Les landes de Pluëuc, quand l'ombre nocturne les envahit, font entendre mille clameurs confuses ; des fantômes émergent des brousses et des rondes fantastiques frôlent étrangement la tige des bruyères.

Les fées montagnardes affectionnent surtout les rochers, sans qu'on puisse toujours savoir par quelle porte elles y pénètrent. Les Margot de la Haute-Bretagne sont de jalouses lavandières. Un indiscret, à l'heure où tombe la nuit, les aperçoit-il accroupies devant leur linge, qu'elles frappent à grands coups de battoir, le mieux, pour lui, est de se voiler la face et de fuir. Et, surtout, qu'il se garde d'offrir aux Fées ses bons offices, pour torré leurs hardes ruisselantes. Elles accepteraient son concours, mais avec un rire étrange et d'ironiques regards. Sitôt achevée sa besogne, le malheureux aurait les os broyés ; ses bras, que ne retiendrait plus l'épaule, flotteraient au vent, comme de simples loques.

Pourtant, les fées des montagnes partagent volontiers leur couche avec les humains, qu'elles se choisissent. Elles ne les retiennent point par la force, mais seulement par l'amour. Et les années s'écoulent sans que ces princes consorts se doutent jamais de leur nombre.

Ce n'est pas leur cœur que les fées sylvestres de la Haute-Bretagne demandent aux hommes, mais tout simplement la preuve qu'ils n'ont pas l'esprit trop obtus ni la main trop avide. Dans la forêt de La Nouée, une belle dame, vêtue de blanc, parut au bord d'une clairière. Elle regardait un paysan occupé à nouer des fagots. Le pauvre pleine se lamentait sur sa misère.

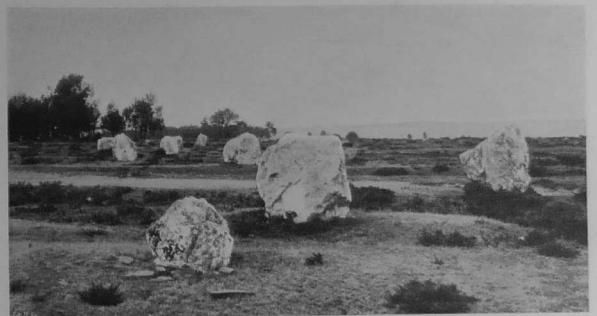
— Ta petite écuelle est vide, lui dit-elle ; la veux-tu pleine de pièces d'or ?

Les yeux du pauvre diable s'allumèrent et, à mesure que la petite écuelle s'emplissait d'or, ses yeux s'écarquillaient toujours plus grands.

— N'aurais-tu pas assez de jaunets ? questionna la bonne dame. Dans ce cas, va chercher une marmite et reviens vite.

Et le paysan revint en effet, tout suant et soufflant. Mais la fée avait disparu. Dans l'écuelle, il n'y avait plus qu'un peu de soupe. C'est à peine si, sur l'arête d'un rocher voisin, qu'on a depuis appelé le Pertus doré, brillait, avec des reflets de métal, un lambeau de mousse jaunâtre.

G. DUFOUR-FERRIER.



LES DEMOISELLES DE LANGOON

A L'ENTRÉE DU PAYS BRETON

LES BORDS DE LA VILAINE

Les cinq départements de la Loire-Inférieure, d'Ille-et-Vilaine, des Côtes-du-Nord du Morbihan et du Finistère, qui composent la Bretagne, sont parmi ceux de France, les plus fréquentés des touristes.

Bien avant l'avènement de la locomotion automobile, les agences de voyage ont découpé la péninsule armoricaine en itinéraires plus ou moins étendus, que chacun parcourt sans souci ni désir de s'écarter de l'immuable jalonnement qui lui est imposé.

En réalité, « faire » la Bretagne, cela se réduit à en suivre les côtes ; après les plages nantaises, on côtoie un instant la mer du Morbihan, on visite la région des alignements célèbres, puis Auray ; les gens plus curieux s'embarquent à Quiberon pour la traversée de Belle-Isle ; Lorient, Quimperlé, Pontaven les retiennent à peine l'espace d'un déjeuner, puis ce sont les rochers de Penmarch qu'il faut avoir vus ; une pointe à l'intérieur les mène à Huelgoat d'où ils redescendent bien vite sur Quimper, Audierne et la pointe du Raz ; après Douarnenez, ou ils s'arrêtent peu, ils joignent Brest pour un séjour exclusivement consacré à la visite des bassins ; délaissant ensuite toute l'extrême pointe de la presqu'île, ils regagnent, par Landerneau et Roscoff, la série des petites stations balnéaires des Côtes-du-Nord, et rentrent après Dinard, Saint-Malo et le Mont Saint-Michel, croyant avoir tout vu du pays breton.



CHATEAU DE NÉTUMÈRES EN BERRIE

Erreur regrettable, dont nous tenterons de convaincre nos lecteurs, en reprenant avec eux une visite plus rationnelle et plus serrée de la Bretagne, de cette contrée de « quartz et de granit, couverte de rudes bruyères, de sombres ajoncs, de chênes éternels, sillonnée de montagnes noires, de ravins sauvages, de torrents impétueux, semée de paysages qu'eût chantés Virgile : lacs endormis dans les bois, lauriers-roses en pleine terre, vallons embaumés, ruisseaux perdus sous les fleurs, et partout ce grand livre des monuments ou le passé se lit en lettres de pierre; pays indocile dont les frontières sont dignes de lui-même, à quelque point de l'horizon que l'œil se porte : à l'est, un réseau de fleuves, dont l'un s'appelle la Loire, noué par un bout au Mont Saint-Michel, et par l'autre au château de Nantes; ici, le bocage vendéen; là, le bocage normand, pleins de mystères et de fantômes; au nord, du cap Fréhel à l'île d'Ouessant, cet abîme sans fond, cette ligne de rochers aigus, déchiquetés, monstrueux; du nord à l'ouest, autre muraille de rochers, autre mer plus furieuse et plus dévorante encore : le cap Finistère (finis terre) où chaque vague fait trembler le sol dans ses fondements et jaillit en pluie de feu sous le soleil ou sous l'éclair; effroyable nature et race effroyable autrefois; c'est là que les naufrages se comptaient par centaines et que l'enfant coupait avec ses dents les doigts du noyé pour lui arracher ses anneaux; de l'ouest au sud, enfin, la Baie des Trépassés, où les corps sans sépulture gémissent en tournoyant dans les algues, l'enfer de Plogoff, dont les récifs semblent



CHATEAU DU PLESSIS-D'ARGENTRÉ

jeter des flammes, le Bec du Raz que nul « ne passe sans mal ou sans terreur », les villes englouties et les villes brûlées, Is et Douarnenez, dont le pêcheur entend sonner les cloches dans l'abîme; Penmarch, où revient, sa torche à la main, Fontenelle le ligueur, et le Morbihan, avec ses trois cents îles multipliées dans l'azur de son archipel et cette incompréhensible armée de menhirs, rangée depuis trois mille ans dans la plaine de Carnac. » (Pitre-Chevalier.)

C'est en marge de tous ces sites célèbres que nous allons chercher le cœur de la Bretagne, et la saisir dans cette intimité si particulière que lui donnent ses vallons encaissés, ses landes et ses petits lacs enfouis sous l'abri des futaies centenaires.

Nous commençons notre description au départ de Vitré, « une des rares villes qui possèdent encore des rues entières du moyen âge. Partout les maisons à pignons pointus, les portes ogivales ou en anse de panier, les tourelles aigües et dominant l'enchevêtrement, la jolie église Notre-Dame et l'imposante masse du château. Cachée parmi les tanneries, la chapelle de l'hôpital renferme « le beau mausolée du chanoine de Gramesnil, son pieux fondateur. Près de la vieille « cité, la ville neuve se presse autour de la belle église Saint-Martin sur cette route des Rochers « qu'a dû suivre si souvent la marquise de Sévigné dont le souvenir ici semble ne dater que « d'hier. » (Guide pittoresque et archéologique d'Ille-et-Vilaine.)

Les environs de Vitré abondent en châteaux intéressants, mais on n'y visite guère que



A VITRÉ — PORTE D'ADAM ET ÈVE
(reconstruit vendée).

« Les Rochers ». Il est injuste pourtant de délaissier, au nord-ouest, celui de Bois-Cornillé, dans la commune d'Izé, et qui fut édifié au xv^e siècle par Pierre Landais, chancelier de Bretagne; à l'est de Vitré, nous trouvons aussi le château de Nétumières en Erbrée, dont les tourelles se reflètent harmonieusement dans le délicieux étang que bordent ses pelouses.

Plus au sud, à quelque distance des « Rochers », une superbe avenue conduit à l'imposant château du Plessis-d'Argentré, dont les réparations successives témoignent du goût parfait de ses divers propriétaires.

Ces quelques excursions terminées, nous pourrions nous rendre à Rennes par la route directe de Châteaubourg qui suit d'assez près la Vilaine, mais que connaissent tous les touristes se rendant en Bretagne.

Le département d'Ille-et-Vilaine mérite mieux que cette traversée rapide et nous entraînerons nos lecteurs jusqu'à Redon pour les en faire juges.

Nous sortons donc de Vitré par la route de Redon très jolie et très riante, qui serpente à travers de grasses prairies bordées de haies profondes.

Un premier arrêt s'impose à Louvigné-de-Bais, dont l'église possède des vitraux remarquables; une légère pointe au sud nous permet de reconnaître l'emplacement de l'ancien château de Sault-de-Court dont subsistent encore les douves profondes.

Coupant un peu plus loin la voie ferrée, nous tournons à gauche vers Moulins, en laissant à notre droite, au bord d'un étang perdu dans les bois, le château de Montbouan, puis Essé, dont l'allée couverte de la Roche-aux-Fées compte parmi les monuments mégalithiques les plus curieux. Cette allée, d'une vingtaine de mètres de longueur et de quatre mètres de hauteur, comprend deux chambres; elle est classée comme monument historique.

La région est extraordinairement cultivée, toute parsemée de petits boqueteaux où dominent le chêne et le châtaignier. Il en sera de même jusqu'à Janzé, après quoi les premières landes apparaîtront.

L'église de Janzé est moderne; on peut voir sur le territoire de la commune un menhir de forme bizarre, dit la Pierre-aux-Fées, un de « ces nombreux jalons de l'époque de pierre qui se dressent immobiles et muets, témoins du passé ».

La route, moins intéressante et plus sauvage, traverse les villages du Sel et de Bain-de-Bretagne; ce dernier, que borde un lac assez important, présente quelques vieilles maisons du





RESTITUTION D'UN CHATEAU-FORT. — FONGERAY

xv^e et du xvi^e siècle et toute une série de châteaux en ruines ou modernes auxquels les voyageurs peu pressés devront consacrer quelques instants.

Descendant au sud, nous trouvons au Grand-Fongeray un donjon du xiii^e siècle; il faut savoir, pour comprendre l'intérêt de cette tourelle imposante, qu'en 1354 Du Guesclin fit en ces lieux ses premières armes en s'emparant par surprise du château de Fongeray, qu'occupaient alors les Anglais.

Nous nous rapprochons ensuite de la Vilaine; après avoir longé le pittoresque manoir du xv^e siècle de Launay-Bazouin, nous faisons un large crochet au nord pour franchir la rivière et la voie ferrée avant d'atteindre Langon, dont les alignements, dénommés « les demoiselles de Langon », attirent la curiosité des touristes. Ces pierres gigantesques, parsemées dans la lande suivant un plan apparent, les unes inclinées vers le sol, les autres fières et droites, toutes tapissées de mousse et de lichen, n'offrent pas l'aspect saisissant des allées de Carnac, mais ce sont les premières que l'on rencontre

assemblées en entrant en Bretagne et elles méritent à ce titre notre curiosité.

A Renac, nous tournons à gauche pour joindre Redon dont l'abbaye de Saint-Sauveur est extrêmement intéressante à visiter; signalons notamment, en dehors de sa petite flèche élancée et de son abside du xiii^e siècle, les tombeaux de François de Bretagne et de Raoul de Pontbriand, ainsi que sa chaire sculptée; la ville contient en outre plusieurs maisons anciennes très pittoresques.

Nous allons, maintenant, retourner à Rennes, en suivant tout d'abord la grande route horriblement banale; nous la quittons au croisement du chemin de Pipriac, pour tourner à droite et joindre au plus près le cours délicieux de la Vilaine, à travers une campagne absolument inconnue.

C'est exactement à Messac que nous bifurquons à gauche, après avoir traversé la rivière et la ligne du chemin de fer; dans ce gros bourg le rétable du maître autel de l'église, tout en marbre et pierre, est magnifique.

Maintenant, les jolis sites abondent, parsemés de bijoux d'architecture ou de masses imposantes dominant la Vilaine du haut de falaises escarpées, recouvertes de bois taillis; ce sont, à Pléchatel, les manoirs de Trelan, de Mainténac et du Plessis-Bardoul; plus haut et avant



ÉCLUSE DE BOEL

Bourg-des-Comptes, le superbe château du Boschet dont le parc à la française est justement renommé; de ce village, où l'on retrouve encore de curieuses maisons, la vue est charmante sur le sillon argenté de la Vilaine, qui vagabonde lentement au bord des futaies de sapins étagées sur ses bords.

A Saint-Malo-de-Phily, le panorama est également splendide du haut de la chapelle de Montserrat, d'où l'on aperçoit le mieux la muraille dominant la rivière; il est malheureusement désolant que les entreprises de carrières viennent jeter la dévastation dans ce paysage si pittoresque qui perd, peu à peu, son cachet sous l'action du pic et de la mine.

Nous apercevons bientôt sur notre gauche, au delà de la Vilaine, le gros bourg de Guichen et les tourelles pointues du château de Bagatz; plus haut, sur notre route extrêmement sinueuse, nous atteignons Laillé et Boel; à Laillé, un grand château du xiii^e siècle domine toute la campagne; à Boel, un simple moulin et son écluse ont tenté maintes fois la palette des peintres. C'est, en effet, le point le plus curieux de l'excursion, celui où l'intérêt du paysage se présente dans l'ensemble le plus parfait, avec les remous de la rivière à la chute du barrage, les falaises à pic fâcheusement menacées par les carrières, les champs verdoyants de l'autre rive et les sinuosités charmantes où la Vilaine se perd au loin.

Nous repassons la voie ferrée pour gagner Bruz avec les ruines de Ciccé, et le château de Blossac, imposante demeure dont les pelouses, admirablement entretenues, bordent la rivière où se reflète l'ombre d'énormes conifères.

D'ici à Rennes, point terminus de ce premier itinéraire, la route ne présente plus aucun intérêt, surtout après les impressions exquises que nous avons éprouvées précédemment en suivant le cours de la Vilaine.



CROIX DU XIII^e SIÈCLE

LES FEMMES EN BRETAGNE

Les prêtresses des îles armoricaines se brouillaient parfois avec le célibat ; mais, en prenant un époux, elles entendaient bien ne pas prendre un maître. Elles se gouvernaient à leur guise et, pour rendre visite à cet époux, prenaient conseil de leur propre fantaisie. Le contact de l'esprit divin leur suffisait ; et faut-il croire qu'elles ne trouvaient, chez leur mari, ni beaucoup d'esprit ni rien de divin ?

Ce que nous conte Plutarque, au sujet des Gauloises, risque même de rendre rêveuses les plus jolies de nos suffragettes. Les Gauloises intervenaient dans les conseils, quand il s'agissait de déclarer la guerre ou de conclure la paix. Avait-on quelque débat avec un étranger, c'était leur arbitrage qui en décidait.

Et Ammien ajoute : un Gaulois a-t-il une querelle ? Sa femme, à elle seule, vaut autant qu'une armée. Elle accourt, laèvre frémissante, le cou gonflé, les yeux mauvais, les muscles tendus ; tout à coup, c'est le talon lancé en arrière, et ce sont, en avant, les poings qui s'abattent rapides, durs et déconcertants : aussi forts que des engins de catapulte, lâchés par la corde.

Il n'est pas très sûr que les Bretonnes d'aujourd'hui soient les petites-filles de ces bouillantes aïeules : car la race armoricaine a ses mystères, dont nous parlerons plus loin. Mais il est certain que, pendant de longs siècles, les Gauloises vécurent en Armorique et que ces Gauloises avaient ces mœurs et cette belle vaillance.

Autre certitude : entre Gauloises et Gaulois, les travaux étaient interchangeables. L'homme acceptait ceux de sa femme et la femme ceux de son mari. Strabon avait observé que, chez les Celtes, les travaux des deux sexes étaient souvent au rebours de ce qu'ils sont ailleurs, chez les peuples policés. Or, de nos jours, que se passe-t-il dans les îles bretonnes ? Les femmes y labourent et montent les fardeaux de goémon. A Sein, elles gâchent le mortier et charrient les lourdes charrettes de pierres. A Ouessant, elles piochent la terre. Et, pendant ce temps, les hommes, entre deux marées, bavardent et tricotent des bas, sur le port.

Dans le vieux droit armoricain, la femme paraît l'égal de l'homme : les femmes sont autorisées à se passer, pour acheter et vendre, du consentement de leurs maris. Les femmes de marins ont le gouvernement de la maison, de la vache, du champ de choux et de pommes de terre ; l'absence habituelle de l'homme explique, du reste, cette coutume. A Paimpol, à la Pointe-du-Raz, au cap Sizun, à Pennmarch, cette autonomie féminine est si grande que la femme en est fière. Elle dédaigne de prendre pour époux un homme de l'Ar-Coat.

Car, à mesure que l'on s'éloigne de l'Armor, la sujétion de la femme augmente. Le paysan a beau courir ses foires, ses absences sont forcément plus rares et moins longues que les absences du marin. Et, pour la femme, semble-t-il, il n'est pas très rassurant que le mari soit auprès d'elle trop assidu. A Saint-Nicolas-du-Pélem, la femme n'est pas même une compagne, mais simplement une « couveuse d'enfants ». A Belle-Isle-en-Terre, elle est « le premier domestique ».

Les vieilles chansons bretonnes sont édifiantes, sur ce point. Elles parlent des repas que goûte la femme, et c'est « le repas du bâton » ; elles déclarent la pauvre créature vouée à la

protection de « Saint Fagot ». Et voilà comment on la paie de son obstination « à piler l'ajonc, avec ses pieds nus ».

Par-dessus l'humble plébe des femmes bretonnes, certaines figures émergent en grande lumière : elles sont nimbées d'héroïsme, de grâce malheureuse ou d'amour.

Et c'est d'abord, au temps de Duguesclin et de la guerre des Deux-Jeannes, cette comtesse de Montfort, dont Froissart assurait qu'elle était femme à cœur d'homme et de lion. A Hennebont, où elle était assiégée, elle allait cuirassée et casquée, chevauchant de rue en rue. Elle entraînait les chevaliers à mille prouesses. Et, sous ses yeux, « les dames de la ville arrachaient les pierres aux chaussées pour les porter aux créneaux et en accabler l'ennemi. Les seigneurs disaient entre eux : « Si ce n'est Dieu, c'est le Diable qui porte la comtesse. »

Plus tard, autour de Marie-Antoinette, c'est la belle-fille du duc de Penthièvre, c'est la mignonne princesse de Lamballe. Regardons bien, au musée de Versailles, cette tête toute petite, aux traits fins et un peu chiffonnés; et le teint d'une blancheur liliale, veinée de rose; et ces souples, ces incomparables cheveux blonds. Le 3 septembre 1792, on criait autour du Temple : *La Lamballe! L'Autrichienne!* — Que veut-on dire? questionna Louis XVI. — Et l'un des municipaux de répondre : « C'est la tête de Mme de Lamballe qu'on apporte. » La reine poussa un cri et tomba sans connaissance. Des massacreurs, perchés sur les murs du jardin, agitaient une pique sanglante ornée de l'affreux trophée. C'étaient des rires et des hurlements sauvages : « Il faut que l'Autrichienne l'embrasse ! »

Une autre reine et d'autres cris : cris d'enthousiasme, de loyalisme et de tendresse. C'est Anne de Bretagne qui, dès l'âge de treize ans, était devenue l'idole de son peuple. C'était « une précoce adolescente, de mine agréable, de caractère fûté, vif et têtû ». Elle fut, deux fois, reine de France. Elle gouverna ses deux époux, le jeune Charles VIII et le vieux Louis XII, à seule fin de gouverner mieux ses chers Bretons.

Et, pour un peu, les Bretons d'aujourd'hui la confondraient avec la mère de la Vierge. Elle revit, d'une jeunesse toujours renaissante, dans leur cœur et dans leurs légendes. Ils racontent comment, à travers la forêt de Gâvre, elle tenta d'échapper à la poursuite des Anglais. Son page tua un cheval et la cacha dans le corps de l'animal. Les ennemis allaient s'éloigner quand des pies s'abattirent sur le cadavre pour le dévorer. Depuis ce jour, Dieu a chassé les pies, trop gourmandes, de la vieille forêt.

Partout, en Bretagne, on suit encore la trace de ses petits pieds. On montre l'empreinte de sa chaussure mignonne sur les marches d'une croix de pierre, à Ploujean, et cette empreinte est là depuis le jour où, cheminant vers Saint-Jean-du-Doigt, la bonne princesse descendit de sa litière. Son souvenir flotte toujours aux environs du Vieux-Bourg-en-Saint-Just, où elle aimait s'agenouiller, et au manoir de La Praye, sur la route de Nantes à Rennes, près de Saint-Aubin-du-Cormier; c'est sur la Butte-à-Moqué que, escortée de ses dames d'honneur, il lui plaisait de se reposer. Et l'on a montré bien longtemps, dans une auberge de Folgoët, le fauteuil où elle s'asseyait.

Faut-il croire que sa vertu ait subi de dangereux assauts dans le souterrain du château des Sables, au voisinage de Ploermel? Si vraiment elle y eut un flirt, soyons indulgents à sa mémoire : l'homme qui courisait la duchesse-reine était un peu sûr. Il n'avait pas tout à fait seize cents ans de plus qu'elle. Et c'était, en personne, Jules César.

G. DUPONT-FERRIER.



ETANG DE COMPERE

AUTOUR DE RENNES

L'ANCIENNE *Comtate*, capitale des Rhedones, Rennes, est la ville des grandeurs déchues; son Thabor, son Mail et son Champ de Mars, ses beaux quartiers du Palais et de la Comédie, ne la consolent jamais de la perte de ses ducs et de son Parlement. La pitié vous prend malgré vous aux entrailles quand vous entendez les salles de son Palais monumental retentir des chicanes d'un mur mitoyen. (Pître-Chevalier.)

Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre cette citation et ne considérer Rennes qu'au seul point de vue de son importance politique passée; nombreux sont les détails pittoresques qui peuvent y intéresser le touriste et beaucoup d'entre eux sont assez inconnus pour nous permettre d'en énumérer les principaux.

De l'enceinte romaine, « qui lui valut le surnom de *Ville rouge*, on retrouve çà et là des débris de fortifications dissimulés sous le lierre et la porte Mordelaise; à l'intérieur, dans les quartiers Saint-Sauveur, Saint-Germain et Saint-Aubin, des vieilles maisons intéressantes, l'hôtel des Quatre-Breufs, l'ancienne abbaye de Saint-Melaïne, les frontons sculptés du cloître, de même



CHATEAU DE LA PRÉVALAYE

ceux de la chapelle du Garbage, dont l'énorme coupole conserve sous son immense voûte un des plus beaux spécimens de l'architecture religieuse du xvii^e siècle, tout auprès du bel hôtel de ville, chef-d'œuvre de Gabriel. »

Nous quitterons Rennes pour y revenir par itinéraire circulaire se développant à l'ouest du département d'Ille-et-Vilaine et passant successivement à droite et à gauche de la grande artère ordinairement suivie

par les touristes pour se rendre à Brest par le cœur de la Bretagne.

Nous sortons par la route de Mordelles en traversant de grasses prairies et en laissant sur notre gauche l'intéressant manoir de la Prévalaye, gracieusement tapi dans une forêt touffue et près duquel, à Saint-Foy, on montre le tronc renversé du vieux chêne, dit de Henri IV.

Au gros bourg de Mordelles, de qui dépendent les manoirs de Beaumont, le château d'Artois, entouré d'eau, et de la Chesnaye, ce dernier moderne, nous quittons la grand route pour tourner à droite et traverser successivement les petits villages du Verger, de la Bédoyère et de Talensac. De ce dernier, en se tenant près de l'église, la vue est fort belle sur la plaine environnante; nous joignons ensuite Montfort-sur-Meu que domine superbement sa massive tour du xiv^e siècle et qui mérite un arrêt pour la visite de l'abbaye de Saint-Jacques et de la chapelle Saint-Lazare.

Nous trouvons plus loin le petit village de Bois-Gervilly dont l'église recèle un autel gothique ancien ayant appartenu à une confrérie; à Saint-Méen, l'église abbatiale et son clocher carré retiennent notre attention ainsi



SAINT-LÉRY. — TOMBEAU



ÉGLISE DE SAINT-LÉRY



ÉGLISE DE SAINT-LÉRY. — PORTES

que les statues qui ornent plusieurs tombeaux ; à signaler également dans le cimetière un beau calvaire à personnages et dans le bourg l'hôtel Guiblin dont la tour elle est curieuse.

Descendant au sud, en longeant la voie ferrée nous trouvons Gaël dont l'église très ancienne, en partie restaurée, possède plusieurs retables fort beaux ; on aperçoit de la terrasse en arrière plan la forêt de Paimpont où nous pénétrons plus tard.

Nous traversons Maunon pour atteindre bientôt Saint-Léry ; cette humble localité possède en son église une des merveilles de la région, merveille inconnue, s'il en est : son porche d'une architecture spéciale, transition de l'art gothique à la Renaissance, ses portes richement sculptées et à l'intérieur le tombeau du saint surprennent étrangement le visiteur par la simplicité de leur ordonnance et la pureté des lignes ; nous trouvons ici pour la première fois l'un de ces chefs-d'œuvre éelos sous le ciseau d'un « tailleur d'images » breton dont l'histoire ingrate n'a pas conservé le nom.

De Saint-Léry nous revenons à Concoret, au seuil de la forêt de Paimpont, mystérieuse retraite des fées et des anciens druides, ou ces hommes des chênes (*de dero* chêne), juges et bourreaux tout ensemble, exercèrent longtemps le despotisme le plus cruel, prononçant des arrêts sans appel et « devant qui tremblaient les rois les plus puissants sur leurs trônes dorés ». (Amédée Thierry.)

Nous y rencontrons successivement le Val sans retour, le tombeau de Merlin, les fontaines de Jouvence et de Baranton, les Forges et l'étang de ce nom. Le tombeau de Merlin a la forme d'un cromlech ou cercle de pierres.

C'est là que l'enchanteur, ayant quitté la Cour d'Arthur, roi de Bretagne, pour rejoindre une fée des bois, appelée Viviane, s'était réfugié. Le roi le fit rechercher et parvint à plusieurs reprises à le faire ramener, mais toujours il retourna auprès de son amie qui créa une série d'enchantements pour le conserver ; buisson d'arbépinés sous lequel il disparaissait invisible aux poursuites, pommes enchantées, chaînes d'or fin, marteau sous lequel rien ne résonne, harpe, etc.

L'histoire merveilleuse de Merlin se retrouve encore aujourd'hui dans les ballades bretonnes. Nous avons cité plus haut, dans la forêt, la fontaine de Baranton, célèbre dans les romans de chevalerie et pour laquelle les habitants du pays conservent encore

une sorte de terreur superstitieuse. Robert Wace au XII^e siècle la cite déjà.

Brechebant
Dont souvent Bretons vont souvent fablant
Une forêt moult longue et lée
Ki en Bretagne est moult louée.
La Fontaine de Baranton
Sourd d'une part les le perrou.

Son eau avait des propriétés magiques : « quiconque y puise de l'eau et en repand quelques gouttes sur le perron, rassemble soudain les nues chargées de grêle, fait gronder le tonnerre et voit l'air obscurci par d'épaisses ténèbres. » (Guillaume Brito, *Philippis*, lib. VI, v. 415).

Dans un poème, intitulé Owen, un poète du XII^e siècle parle aussi de cette faculté singulière : « Si quelqu'un, dit-il, agite l'eau de manière à la faire rejailir sur un bloc de granit voisin, appelé l'Autel Rouge, un orage éclate avant la fin du jour. »

En 1835, les habitants de la commune voisine de Concoret s'y rendirent en procession avec le clergé pour obtenir les pluies indispensables aux moissons. Arrivé près de la fontaine le curé bénit l'eau, y plongea l'aspersoir et arrosa les pierres voisines. A Paimpont même, l'église abbatiale contient des sculptures intéressantes.

Au nord de la forêt, sur la route qui doit nous ramener à Saint-Méen, il faut signaler encore le vieux manoir de Comper dont l'étang bordé de chênes antiques disparaît sous les fleurs des plantes aquatiques.

Muel et Saint-Onen n'offrent rien de bien saillant à notre curiosité ; de Saint-Méen, que nous avons rejoint, nous suivons la route de Dinan par Saint-Jouan de l'Isle et Caulnes dans une plaine parsemée de genêts, de bruyères et de rochers ; les environs de Caulnes, semblent une petite Suisse ; dans un paysage très vert, très boisé, riche d'avenues magnifiques et très accidenté nous rencontrons le château de Couelan, puis nous suivons un instant la Rance à Guitti et à la Cholletais ; la route domine les pentes rapides qui descendent vers la rivière et l'on jouit d'échappées ravissantes sur ses sinuosités vagabondes.

Nous nous élevons jusqu'à Guenroc perché sur une arête ; du bord de cette terrasse naturelle, qui se termine par un à-pic impressionnant, on jouit d'un excès de beau panorama sur la plaine.

Après Plouasme, nous reutrons en Ille-et-Vilaine où nous trouvons tout d'abord à signaler les sculptures héraldiques qui décorent un des portails de l'église de Saint-Pera et le beau cha-



ÉGLISE DE CÉNÈS

teau à tourelles de Ligouyer. Plus loin Béchereil nous retient par de vieilles maisons et une belle cuve baptismale dans son église restaurée; au nord de ce petit village le château de Caradec dans « un site splendide domine le bassin de la Rance jusqu'au delà de Dinan ».

Plus bas et descendant au sud, nous laissons sur notre gauche le hameau des Ifs dont l'église possède des vitraux incomparables du *xvi^e* siècle et près duquel nous recommandons aussi la visite du château de Montmuran. Cette imposante demeure, à laquelle on accède par un pont-levis flanqué de tours, renferme la chapelle dans laquelle Du Guesclin fut armé chevalier en 1354, des maîns d'Elatre du Marest en suite de sa victoire sur Caverley.

Le château de la Chapelle-Chaussée, que nous trouvons plus loin à l'entrée du village, possède une belle cheminée; Saint-Gondran peut se glorifier d'une verrière du *xvi^e* siècle, ainsi que Gêvezé des sablières de son église, qui représentent les péchés capitaux en de réjouissantes allégories.

La chapelle des Fougerets l'emporte de beaucoup comme spécimen d'architecture sur les précédents, grâce à sa merveilleuse mise au tombeau en pierre blanche dont les neuf personnages, de grandeur naturelle, se présentent sous des attitudes naïves et recueillies ou l'artiste a réussi à exprimer le sentiment de la douleur la plus profonde.

Il nous faut pour rentrer suivre désormais la ligne de Saint-Malo à Rennes par le village de Montgermont sans grand intérêt.



BAU-RELIEF DE LA CHAPELLE DES FOUGERETS

LES BARDES BRETONS

L'antique chanson bretonne n'est pas morte encore. Elle fleurit toujours sur les lèvres des fils et des filles d'Armorique. A travers les grèves et les landes, dans les veillées et aux foires et dans les « pardons », elle voltige partout et toujours; elle traverse le pays, comme un souffle printanier : vieille, comme le printemps, et jeune comme lui.

Les bardes de Bretagne ne sont, en Bretagne, ni l'exception, ni l'élite. Ils sont le peuple et tout le peuple. Les illettrés et les autres. La poésie ne s'apprend guère à l'école. Les fées la mettent dans les herceaux. Des bergers et des broyeurs de lin, des teilleurs de chanvre, des menuisiers ou des filandières l'ont souvent rencontrée dans le leur. Et l'on a coutume de voir des journaliers abandonner, entre deux saisons, leur tâche sédentaire pour devenir, de Rennes à Saint-Brieuc ou dans le Trégorrois, le Léon et la Cornouailles, ces bardes nomades que l'on acclame dans les villages et qu'on accueille dans les fermes. Comment oublier que « Bretagne c'est poésie » ?

Ces « coureurs de pays » portent, avec eux, le génie ailé de la race, son rêve et son cœur. De leur âme, souvent fruste, jaillissent d'instinct, en strophes rimées, les hauts faits de l'histoire bretonne, toute tramée d'héroïsme et brodée de légendes. Et ces chansons épiques, qui célèbrent la gloire des saints et la vertu des sources, ce sont les *gwerziou*. Mais les bardes disent aussi les gentils propos que l'amoureux conte à sa « douce »; ils consolent l'amant dédaigné, ils improvisent, pour les époux, de galants épithalames; ils s'égaient malicieusement par de piquantes satires ou par des farces plaisantes. Ils raillent les filles coquettes et les patrons avares. Et leur lyrisme, qui éclôt alors comme un fruit de sa fleur, donne, par brassées, ces couplets amoureux, moqueurs ou bouffons qui se nomment les *Soniou*.

Il y eut jadis de grandes écoles bardiques; mais les célèbres collèges de Glogher et d'Armagh et ceux de Lismore et de Tara ne sont plus. Les bardes avaient alors rang de prince. Le roi leur donnait un cheval et un gîte. La reine se chargeait de leur garde-robe, et les habillait d'argent et d'or. Le dixième du butin, fait par le clan, était pour eux.

Où bien on voyait, sillonnant le pays, émerger des bruyères et débouchant à l'orée d'un bois, les manches jaunes de leur *cotaigh* et la rhote agrafée à leur ceinture.

Voilà tantôt douze siècles que le bon saint Hervé protège les bardes. N'est-il pas né d'un jongleur et d'une psalmiste ? Ce jongleur s'appelait Hyvarnion et Childebert I l'avait appelé à sa cour; cette psalmiste se nommait la petite reine Rivanone. Un soir, Hyvarnion, son bagage sur l'épaule et un peu de mélancolie au cœur, se disposait à gagner la côte, pour franchir la mer. Il traversait un bois, d'ou partait une voix jeune et délicieusement fraîche. Hyvarnion s'arrêta quelque temps, incertain si ses projets n'allaient pas être anéantis par cette voix inconnue : elle lui semblait un appel. Emu et tremblant, il chercha : près d'une fontaine, il aperçut cueillant des fleurs l'insouciant chanteuse. Allait-il l'interrompre ? Il craignait tout à la fois d'être aperçu et de ne l'être point. Involontairement, il fit un pas et brisa quelques branches. Le visage qu'il venait d'apercevoir lui parut aussi céleste que la voix. Et il se risqua, presque malgré lui, à le dire. Son aveu était une promesse; un roman d'amour s'ébaucha. Ce roman explique assez bien comment saint Hervé fut appelé à devenir le patron des bardes bretons : chez les Celtes, la Poésie et le Chant ne peuvent vivre l'un sans l'autre.

Comme saint Hervé, qui fut aveugle, le célèbre Yann-an-Gwen, mort octogénaire, n'avait plus revu la lumière depuis l'âge de sept mois, et il fut presque, pendant plus d'un demi-siècle,

l'Homère de la Bretagne. Il a conté comment la Poésie lui révéla, tout à coup, sa destinée. C'était en juillet 1792. Il avait 18 ans. A Quimper, sur la place de Saint-Corentin, on entendait d'étranges rumeurs : bruits de clairons, roulements de tambours, remous de foules et cris enthousiastes. On venait de proclamer la « patrie en danger » et on enrôlait les volontaires.

Yann l'aveugle se fit mener, près de Lokmaria, par l'enfant qui lui servait de guide. Là, sur la rive gauche de l'Odé, il s'étendit sur l'herbe ; il mit sa tête entre ses mains et des larmes coulaient de ses paupières vides. Il se releva et dit : « Enfant, reconduis-moi sur la place de Saint-Corentin ». Mais là, les bonnes gens lui demandèrent : « Pauvre infirme, veux-tu donc aider, toi aussi, au salut de la patrie ? — Oui bien, répartit Yann ; je viens donner mon chant à ceux qui la sauveront ! — Chante donc, aveugle, chante ! »

Et l'on fit cercle et Yann l'aveugle chanta. Dix couplets s'élevèrent, tout frémissants, de ses lèvres. De toutes parts, ce fut, dans son chapeau, une pluie de monnaies de cuivre, auxquelles se mêlèrent plusieurs pièces de six francs.

Désormais Yann-an-Givena promena inlassablement, à travers l'Armorique, sa tête pâle et osseuse d'inspiré. Ses courses duraient six semaines ou deux mois. Avec le produit de ses chansons, il se fit construire une maisonnette sans étage. Elle était en pierre, avec un toit de paille. Il la plaça au bord de la rivière de Tréguier, auprès d'une forêt de pins et d'un petit champ de pommes de terre. Le champ était cultivé par des mains amies et la forêt servait de promenade au poète. Il y allait le jour ou la nuit qui, pour lui, se ressemblaient. Il écoutait le bruit de la mer, qui se glissait le long de la côte ou se brisait contre elle ; et Yann devinait ainsi où en était le soleil. A sa cabane, il ne voulut pas de fenêtre. A quoi bon, des fenêtres ? Et la maisonnette fut aveugle comme lui.

Avant de mourir, Yann l'aveugle voulut entendre Yann-ar-Minouz, « le petit barde de Tréguier », dont toute la Bretagne parlait. Elle en parle encore. Minouz, quoiqu'il courût dans tout le Gollo et la Cornouaille, n'usait pas ses sabots : il les portait à la main. Entre son éternel chapeau de paille, bossué, et son menton glabre, passait sa pipe noire et courte, que mordillaient ses dents. Au dos, un paquet de chansons, dans un havresac, en peau de veau, le poil lavé par les pluies et brûlé par les soleils.

Yann-ar-Minouz vint visiter Yann l'aveugle. Il le trouva au fond de sa maison sans lumière et ou brûlait doucement un feu de mottes. Quand il aperçut enfin la figure de l'aveugle, aux paupières immobiles et tout encadrée de cheveux blancs, Minouz eut la tentation de tomber à genoux. Il prit la main ridée du vieillard, puis, invité à chanter, il chanta. Et quand Minouz s'arrêta, Jean l'aveugle, disait : « Encore, mon fils ; poursuis. » Le répertoire enfin vidé, le barde d'autrefois donna l'accolade paternelle au dernier barde de la Bretagne et murmura : « Allons ! je puis donc désormais mourir tranquille. »

Jusqu'à la fin de sa vie, Yann-ar-Minouz chanta. Il avait failli oublier qu'il avait quatre fils, tant ses passions nomades étaient impérieuses. Et puis la gloire le grisait. Il retrouvait les hurras qui saluaient jadis Yann l'aveugle, apparaissant soudain dans les rues d'un village, conduit par son chien et accompagné de sa commère Fantik. Yann-ar-Minouz s'adossait pour chanter au pignon d'une église ou se perchait sur le socle d'un calvaire. Et la foule se disputait les *sônes* ou les *guerz* du poète. C'étaient des feuilles volantes ou de petits cahiers de huit pages : l'impression était en têtes de clous, sur papier à chandelle. A ces feuilles et cahiers les jeunes filles faisaient un asile dans l'entre-deux de leur châle ou la *devanture* de leur tablier ; et les gars les épingleaient à leurs chapeaux. C'était une des cocardes bretonnes.

G. DEPOST-FERRER.



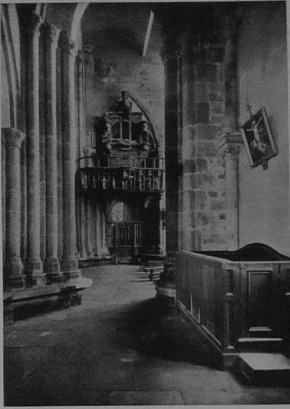
CHATEAU DE MONTAUBAN

DE RENNES A SAINT-BRIEUC

LE DUCHÉ DE PENTIEVRE

En quittant Rennes, nous ne conduirons pas nos lecteurs aux bords fameux de la Rance, à Dinan, à Saint-Malo, à Dinard dont la célébrité, comme centres d'excursions ou de séjours mondains, est trop universelle pour que nous pensions pouvoir y rien révéler de réellement inconnu. Et pourtant ?

Est-il bien certain que les touristes s'arrêtent entre Rennes et Dinan, pour y admirer les curieuses sablières de l'église de Gézé, ou les sept péchés capitaux sont représentés par des allégories si amusantes ? Qui connaît la magnifique verrière de Romille, petit village situé un peu plus loin, et les superbes avenues du château de la Ville-au-Sénéchal à Irodoeur ? Dinan, que M. Ardozin-Dumazet a si justement baptisée « d'entrée monumentale de la Bretagne, et qui par ses édifices, ses habitations particulières, ses maisons à encorbelle-



BOISERIE D'UN ANCIEN BUFFET D'ORGUE RENAISSANCE A LAMBALLE

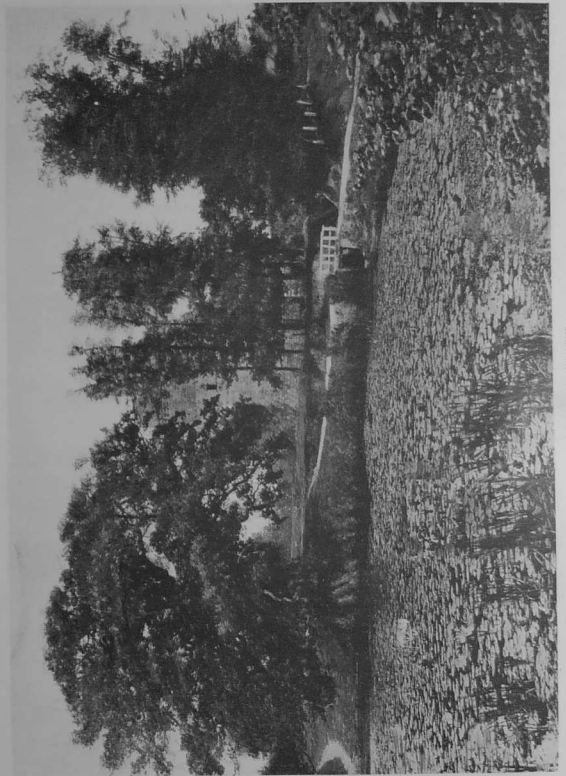
avec le temps, mais qu'il défend contre l'invasissement des baigneurs; il a des lieues de falaises sans villas, des sentiers de douane ou de pêcheurs qu'aucun mur de clôture n'a coupé en tronçons, des plages magnifiques, sans casino ni établissement de bains, un château fort, plusieurs belles habitations seigneuriales dans le replis des futaies...

« La pointe extrême du cap est grandiose, battue en tout temps par des courants formidables qui se rencontrent et se heurtent nuit et jour. Il n'y a guère en France de plus belles roches marines que celles-là. Les trois blocs séparés de la falaise-mère et qui la défendent encore comme des ouvrages avancés, sont des merveilles de relief et de ton; l'une surtout, la Fauconnière, est le plus beau campanile que la mer ait sculpté sur nos côtes. »

Peut-on également mieux faire après M. René Bazin que citer intégralement son exquise description de l'ancien château de Roche-Goyou, dénommée aujourd'hui le fort la Latte et qui se trouve à une douzaine de kilomètres de Matignon, à la pointe nord-ouest de la baie de la Frenay. « Il y a de nobles murailles, des tours aux angles, un gros donjon en son milieu; si vous le regardez avec l'amour qu'il faut aux choses pour qu'elles livrent leur histoire et leur beauté, vous comprendrez que ce ne fut jamais là une véritable forteresse, mais un pendentif énorme, attaché par un fil au collier des falaises, un bijou commencé par les hommes et terminé par la lumière et les brumes pour annoncer l'entrée des eaux calmes. »

ment, est restée, malgré ses embellissements, la ville de Duguesclin », n'a rien de secret pour la foule des voyageurs; tout le monde élégant qui fréquente les plages voisines la reconnaît comme la plus jolie cité de Bretagne, avec ses demeures en pyramides, à piliers et à pignons, les terrasses fleuries de ses remparts héroïques, la majesté de son château de la reine Anne, ses excursions au prieuré de Lehon, au vallon ombré de l'Argentel, au château de la Cominais et aux ruines du château de la Garaye. Visitez-on beaucoup également, au sortir des plages à la mode, la presqu'île largement assise qui occupe tout le nord du pays de Penthièvre et qu'après l'éminent écrivain, M. René Bazin dans son Tour de France, nous nous garderons bien de décrire.

Parlant du Royaume de Fréhel, il s'exprime en ces termes: « A d'énormes distances, il règne; il est présent à tous les esprits; sa gloire est telle qu'on dit simplement *le Cap*, sans le nommer par son nom, comme dans les monarchies, on dit le *Roi*. Fréhel a un domaine propre qui s'est rétréci



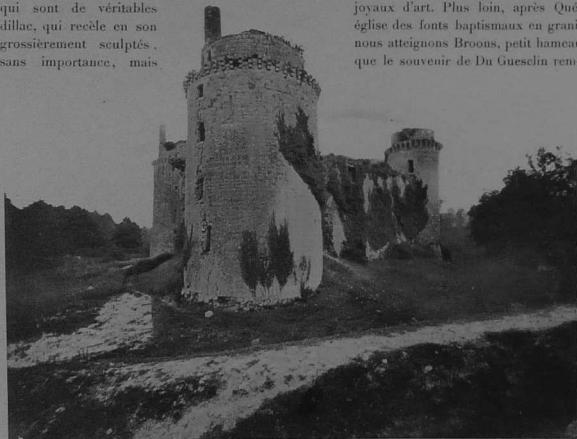
CHATEAU DE LA BEAUCOÛTE

Mais la visite du cap, du fort et du phare, seulement intéressante par la côte, ne peut se pratiquer nûlement qu'à pied, ainsi naturellement que celle des grottes que le dernier surmonte : cette nécessité éloigne les touristes d'un des plus beaux spectacles qu'on puisse rencontrer en Bretagne.

L'établissement d'une corniche carrossable, à la crête même des falaises, donnerait à ces parages une réputation mondiale : cette œuvre devrait tenter l'administration du département et des villes d'eaux voisines.

Ce sera donc par la route moins fréquentée de Lamballe, en traversant le pays de Penthièvre, que nous joindrons le chef-lieu des Côtes-du-Nord ; nous y rencontrerons tout d'abord Bédée, dont l'église récente ne nous retiendrait pas, si nous ignorions la réunion, effectuée sous son porche, de débris de sculptures très curieuses et, notamment, d'une belle statue en granit de saint Jacques ; non loin du village, on pourra aussi admirer le manoir du Blavon, avec ses nombreuses tours de formes variées.

Montauban mérite un arrêt, non pas tant pour sa chapelle de Notre-Dame de Lannelou qu'on a fâcheusement laissée tomber en ruines, que pour son manoir de Pélineuc où les amateurs du style Renaissance trouveront un puits et des cheminées joyaux d'art. Plus loin, après Qué-église des fonts baptismaux en granit nous atteignons Broons, petit hameau que le souvenir de Du Guesclin ren-



CHATEAU DE LA HUSAUDIÈRE

plît de gloire. C'est ici, en effet, que le valeureux connétable naquit en 1320, de Robert du Guesclin, simple chevalier, et de Jeanne de Malemains.

Je crois qu'il n'est si laid de Rennes à Dinan,
Camus étoit et noir, maloustru et manant ;

ainsi décrit l'historien Cuvelier, cet aîné de dix enfants, dont « les commencements furent aussi modestes que peu édifiants ; toujours en noise et en guerre, toujours battant ou battu, il marchait à peine qu'il jouait déjà du bâton, il ne sortait jamais, dans le village, sans une armée de vauriens et de va-nu-pieds, querelleurs et insolents à son image, qu'il rangeait en deux troupes et faisait guerroyer à mort. L'enfant devint déjà ce grand art de la guerre que devait ressusciter plus tard le connétable » (Pitre-Chevalier).

Au premier embranchement que nous rencontrons, nous laissons à droite la route de Plélan-le-Petit pour traverser successivement deux fois la voie ferrée ; après un croisement, nous la coupons une troisième fois pour atteindre Jugon, dont le superbe château justifie le proverbe :

Bretagne sans Jugon, chape sans chaperon.

Plus loin le château de la Moussaye domine une charmante rivière et des étangs tout recouverts de plantes aquatiques.

Lamballe, divisée en haute et basse ville, possède une belle cathédrale où l'on remarque, notamment, un buffet d'orgue Renaissance ; nous sommes ici dans l'ancienne capitale du duché de Penthièvre ; elle vit mourir, à l'assaut que lui donnait, en 1591, le célèbre Lanoue Bras de Fer, ce valeureux capitaine, compagnon favori d'Henri IV. Il eut la gloire d'être loué tout à la fois par ses amis et ses ennemis, tant était grande sa réputation d'honneur et tellement pur de toute déloyauté le nom de ce digne successeur des Clisson et des Richemont.

Le rôle économique de Lamballe tire presque exclusivement son importance de la culture des pommes de terre, dont les exportations ont souvent dépassé, au port voisin de Dahouet, le chiffre atteint par celui de Saint-Brieuc.

Nous rencontrons ici un bel exemple de ce que peut faire une initiative intelligente : autant, autrefois, cette partie du département des Côtes-du-Nord présentait de richesse sur son littoral, au point de vue agricole, autant l'intérieur était misérable ; dépourvu d'engrais, ruiné par la décadence de l'industrie linière qui formait autrefois un commerce florissant... privé longtemps de moyens de communication, sur un sol montagneux et appauvri, sans capitaux, le pays de Penthièvre était, dans sa plus grande partie, resté stationnaire. C'était une contrée qui languissait, et où s'élevaient péniblement, sur des terres incultes, des chevaux sans valeur, des petits bestiaux, des moutons dégénérés et des chèvres.

Les efforts énergiques et soutenus que réclamaient les Inspecteurs de l'agriculture, dans une note de 1844, d'où nous tirons ces renseignements, se sont produits ; M. Ardouin-Dumazet, dans son voyage en France, relève l'activité du commerce actuel, grâce aux efforts tentés par les professeurs pour augmenter la production des meilleures variétés de pommes de terre, grâce aussi au développement de l'éducation professionnelle. « C'est, dit-il, vers les grandes affaires, au dehors, qu'il convient maintenant de tourner les activités et, pour cela, il faudrait que l'école primaire s'assouplisse mieux aux besoins des populations. »

L'élevage du bétail a progressé dans les mêmes conditions, ainsi que l'industrie laitière qui cherche maintenant ses débouchés à Paris et même à l'étranger pour ses beurres très justement réputés.

La route de Lamballe à la Hunaudaie traverse tout d'abord une région boisée de chênes pour atteindre ensuite une grande lande parsemée de sapins, dont la tête seule, garnie à l'exclusion du tronc, les fait ressembler aux parasols de la Provence maritime.

La grandeur et l'uniformité de cette lande déserte, vue au coucher du soleil, offrent un ensemble de belle tristesse et de couleurs rares. Le château de la Hunaudaie n'est plus qu'une ruine, mais on en imaginerait difficilement de plus imposante et sa visite s'impose, bien qu'assez difficile. La route de Saint-Brieuc traverse successivement les deux vallées de la Truite et de l'Évran en passant par le bourg d'Yffiniac, dont l'anse, extrêmement étendue, est bordée des champs les plus fertiles de la côte.

Nous atteignons bientôt Langueux, dont la côte précède une descente en pente rapide qui nous amène à Saint-Brieuc, ville triste et noire, dont on comprend mal la prospérité en parcourant ses rues désertes. Ce n'est pas qu'il faille la traverser sans s'y arrêter : sa cathédrale, fort banale à l'extérieur, possède pourtant de beaux monuments funéraires, un buffet d'orgue intéressant et des vitraux remarquables. On a, de plus, tenté quelque effort pour améliorer la physionomie des faubourgs en aménageant des parcs fleuris et des boulevards importants : la vue du vallon du Gonedic est notamment fort jolie et l'on aurait tort de la délaissier ; encaissée profondément sous les ombrages, la petite rivière fuit à l'horizon vers la mer qui forme le fond du tableau, dans l'échancrure des deux collines. Dominant l'estuaire, l'antique forteresse de Gesson, dont le rôle fut au XIV^e siècle de protéger l'entrée du Gouet, autre rivière que nous suivrons un instant dans l'itinéraire suivant, décompe sur le ciel la majesté imposante de sa tour.



PORTE DU CHATEAU DE LA MOUSSAYE

PÈLERINAGES ET " PARDONS "

Les « Pardons » semblent à la Bretagne comme les fêtes de son âme. Des fêtes carillonnées, ou elle accourt confier à ses saints toutes ses angoisses, ses vœux et toutes ses joies. Car les saints bretons s'émouvent aux douleurs de leurs compatriotes ; ils vivent de leur vie, ils s'emploient à la faire plus douce, et on ne risque rien à leur ouvrir son cœur. Ces bons saints sont peu à peu devenus admirables spécialistes : Maudéz et Milian se sont chargés des fièvres ; Gonéry, de la fièvre ; Tujen, de la rage. Seul, saint Yves s'est réservé la cure de tous les maux. Le populaire proclame, et dans le Trégor, plus qu'ailleurs encore : saint Yves est bon pour tout. Il voit tout, il sait tout, il arrive à tout. C'est le patron des humbles ; c'est un redresseur de torts. Tout ce qu'il dit à Dieu est bien dit et Dieu l'approuve.

Les « pardons » les plus glorieux de la vieille Armorique sont ceux de ses quatre grands saints : Yves et Gwenolé, Ronan et Sainte-Anne-de-la-Palud. Et tant pis pour le chrétien qui a négligé d'aller entendre la messe, ne fut-ce qu'une fois dans sa vie, à l'ombre d'un de leurs sanctuaires ; le Malin le guette, à l'heure du Dernier Jugement.

Les saints bretons s'accoutument au besoin de minuscules chapelles, d'oratoires ruraux ou de simples calvaires. Ne préfèrent-ils pas aux plus beaux logis, le logis des âmes ? Les murs d'un sanctuaire peuvent s'écrouler, les ronces peuvent envahir ses ruines, le « pardon » survit à tous ces désastres. Et l'agenouillement des foules se prosterne encore devant de mystérieuses fontaines, mal voilées de lianes pendantes, quand la piété des pauvres aperçoit toujours l'ombre errante et bienfaisante d'un saint.

Mais Tréguier, Guingamp, Moncontour et La Clarté-Perros ; mais le Folgoët, Loc-Ronan, Saint-Jean-du-Doigt et Rumengol ; mais La Palud et Sainte-Anne-d'Aray voilà, entre tous, les pardons qui savent mettre dans la conscience bretonne le plus d'émotions, le plus de poésie et le plus de clarté surnaturelle.

Les pèlerins de l'idéal qui veulent hausser leurs rêves jusqu'aux visions bleues, blanches et dorées du paradis, jusqu'aux frôlements et aux caresses que font les anges avec leurs ailes et Notre-Dame ou les Saints avec les plis de leurs longues robes, tous les amoureux de l'au-delà, qui ne sentent plus, dans la vieille Armorique, leurs peines présentes quand l'extase les transporte et les enchante, tous ont besoin, pour vivre, de courir aux pardons, sources de toutes guérisons et de toutes grâces. C'est là surtout que les péchés se rachètent et que les indulgences se gagnent.

Et c'est là, aussi, que les jeunes gens sont presque assurés de trouver le premier sourire de celle qui sera leur « douce ». Là enfin que l'ivresse de l'alcool achèvera, quand tombera le crépuscule, ce que l'ivresse de la piété et celle de l'amour auront chasteusement commencé.

On prélude au pardon par une vigile chôme. Quiconque oserait ne pas interrompre son travail risquerait d'encourir la colère céleste et de tomber mort, sur le sol. Dans chaque ferme, les dressoirs sont pourvus de crêpes ; on a fait provision de beurre frais et de caillibottes. Le Saint aime les tables hospitalières ; amis et proches n'hésitent jamais à s'y asseoir. Et voici qu'aux premières ténèbres de la nuit, les hauteurs voisines, l'une après l'autre, s'éclairent ; une mousqueterie de joyeux pétards éclate. Ce sont les bûchers, les *fontajo* ou les *fontes*, qui s'allument. Et leurs tisons mal éteints sont emportés, comme autant de trésors, dans les logis. Ce sont les meilleures assurances contre la foudre.

De tous les points de l'horizon, les chemins creux qui mènent, comme autant de branches d'étoiles, au sanctuaire, s'animent. C'est un défilé d'ombres folotes dans la nuit. Quelques-uns marchent pieds nus. D'autres ont fait le vœu héroïque de faire le trajet à genoux. Et l'on parle encore de cette pauvre servante de Gondelin qui réussit à faire ainsi, sur ses pauvres genoux meurtris, trente kilomètres de route sanglante; quand elle arriva enfin au pardon, ses joues, ruisselantes de larmes et creusées par la douleur, avaient la pâleur transparente des saints cadavres, tout blanches dans leur châsse.

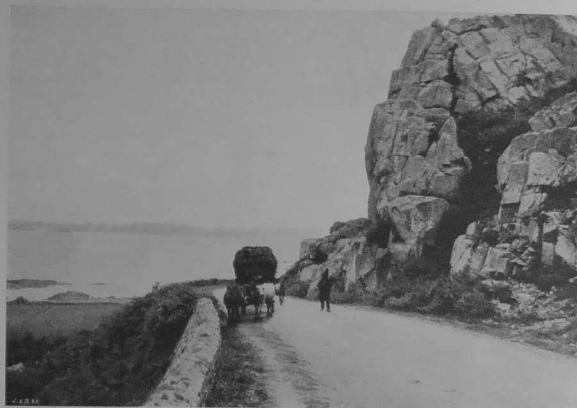
A mesure qu'on approche de l'église, l'armée des mendiants, accroupis devant les douves, se fait plus pittoresque et plus compacte. Ces culs-de-jatte ou ces aveugles, ces manchots ou ces lépreux agitent, sur leurs misères et sur leurs plaies, des torches sinistres. C'est un purgatoire visible. Tels ont, pour se draper dans leurs guenilles, « l'inconsciente majesté de chefs barbares ». On ne les voit guère, à chaque pardon, qu'une fois l'an. Ils viennent on ne sait d'où. Et le mystère de leur origine est si bien compris, en Bretagne, que le mendiant a sa noblesse; il passe pour un être mystique et sacré. Le Saint l'honore et il honore le Saint. Quelques-uns ont l'air d'absents qui vivaient en un monde supra-terrestre, mais d'autres se mêlent des distractions prolongées. Et leur voix glapissante rappelait jadis les pèlerins à leur devoir. Ils s'offraient pour faire, sur un pied, le tour de l'église: ce tour là était tarifé un sou. Le même tour, fait à genoux, était jugé beaucoup plus méritoire. Il était donc coté cinq sous. A Saint-Laurent-du-Pouldour, ces professionnels poussaient plus loin l'obligeance: ils prenaient un bain, par procuration, à la place des pèlerins: coût, cinq sous.

Toute la nuit, le sanctuaire donne asile aux fidèles: ils y font la veillée du Saint. C'est un murmure épars d'oraison sourde, un relent de foule accroupie, une tiédeur de cires qui brûlent, tandis que, à travers le porche béant et les verrières entr'ouvertes, le vent nocturne s'engouffre, par bouffées.

Puis, brusquement, les clartés jaunes des cierges blanchissent, l'aube empourprée paraît et la formidable volée des cloches éveille la foule somnolente. Elles clament la gloire du Saint. Les bannières attardées arrivent des paroisses voisines, celles-ci par terre, celles-là par mer. Quand deux bannières se rencontrent, elles se saluent et, pour se donner le baiser d'alliance, inclinent leur *laborum* de velours et d'or.

Et lorsqu'après la messe et les vêpres, les cloches éparpillent d'enthousiasme les notes aériennes de leur voix, ces cloches achèvent d'évoquer dans les « profondeurs grises de la conscience bretonne », un monde inattendu de sentiments, faits de grâce, de jeunesse et de fraîcheur. C'est la procession qui se déroule, c'est l'heure sainte qui sonne. Les bannières se suivent, cheminant avec lenteur, aux sons voilés des tambours, des liras pastoraux et des binions. Puis, les statues, les châsses et les saintes reliques, et Saint Yves, Sainte Anne et Notre-Dame, et aussi la petite frégate enrubannée, derrière laquelle les mousses, jaloux d'imiter le tangage, agitent les rubans accrochés au gaillard d'arrière. De minuscules canons de cuivre tonnent avec rage. Un dernier stade, et le bûcher s'allume. Pendant qu'il achève de se consumer, on voit s'agiter ou s'incliner, ici et là, toute une forêt de coiffes blanches, dont Anatole Le Braz a noté la poésie: « coiffes de Donarnenez aux mailles fines, coiffes de Carhaix aux fonds aplatis, coiffes de Concarneau, pareilles à des rates fraîchement pêchées; coiffes de Châteaulin, aux ailes palpitantes; coiffes léonardes, bombées comme des vases, aux anses délicates et grêles. »

G. DUPONT-FERRIER.



ROCHER DANS L'ILE DE BRÉHAT

DE SAINT-BRIEUC A LANNION ET BRÉHAT

« Après avoir résisté de siècle en siècle aux langues latine, germanique et française, la langue celtique est aujourd'hui acculée dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles, en Angleterre. »

PITRE-CHEVALIER.

Le domaine de l'idiome breton est, en effet, nettement limité par une ligne qui partait de l'estuaire de la Vilaine pour se terminer entre Saint-Brieuc et Guinguamp; au-dessus de cette ligne, dans les villes, les ports et les stations balnéaires réputées de la côte, l'industrie et le commerce ont apporté la langue de la civilisation; mais au-dessous, dans les villages et les hameaux de campagne, le breton subsiste encore, quoique dégénéré et divisé en de nombreux dialectes; tels ceux du Trégorrois, du Vannetais, du Léonnais et de la Cornouaille. Cette langue a eu ses bardes, les Guichou, les Merlin, les Taliec, etc., qui vécurent au ^v siècle; à la chute du druidisme, ils se transformèrent en chanteurs populaires, célébrant les faits plutôt que les hommes, et le peuple de préférence aux seigneurs et aux rois; aux Triades ou chants héroïques dont l'épopée de gestes des Chevaliers de la Table ronde est la plus célèbre.



NOTRE-DAME DE LA COUR

ont succédé les ballades fantaisistes, les poésies d'amour, les *sonnets*, œuvres presque toujours mélancoliques, dont les auteurs sont inconnus, mais dont tout le monde des campagnes bretonnes répète encore les naïfs refrains.

Ce n'est que plus tard que nous pénétrons dans ces régions vraiment bretonnantes, car il nous reste encore à décrire, au nord de la ligne de démarcation que nous établissons ci-dessus, les curiosités peu connues du pays Gallo ou Goello, Bretagne francisante, où la vogue de certaines petites plages commence à attirer les touristes, mais dont les excursions, limitées jusqu'alors par la pénurie des modes de locomotion, prendront, grâce à l'automobile, une vigoureuse extension.

Notre itinéraire quitte Saint-Brieuc pour gagner la pittoresque vallée du Gouet et atteindre le port du Légat, rival de son voisin Dahouet pour l'exportation des pommes de terre; la promenade au-dessus de l'estuaire du petit fleuve jusqu'au phare qui se trouve à l'embouchure est ravissante, et nous la conseillons vivement aux touristes consciencieux et peu pressés. Plérin, Pordic, ce dernier surtout, n'offrent d'intéressant que les formes élancées de leur clocher; la route suit une campagne verdoyante que baignent des ruisseaux clairs jusqu'à Binic, dont l'aspect est excessivement gai, grâce à son petit port au commerce actif, et à ses gracieuses villas entourées de jardins remplis de fleurs.

Il faudrait, pour mieux admirer les dentelures de la côte, suivre à pied le sentier de la



ROCHERS À L'ILE DE MORLAIX



CHAPELLE DE KERMARIA

douane, mais, en automobile, il nous faut prendre la rampe qui grimpe le long de l'église de Binic jusqu'au hameau de La Cour; l'église Notre-Dame, dont l'extérieur et la porte d'entrée sont remarquables, possède aussi des vitraux qui suffiraient à la gloire d'une cathédrale.

Etables, plus important que Binic, jouit déjà d'une prospérité bien établie, et disputé à Saint-Quay, situé plus au nord, la royauté de tout un groupe de petites stations dont le sable fin attire de plus en plus les familles. Saint-Quay est précédé du port assez actif de Portrieux.

Quittons cette région fréquentée pour joindre, après Tréveneuc et dans une vallée resserrée où la route fait de nombreux détours, le gracieux village de Plouha; deux monuments peu visités et proches doivent retenir ici la curiosité des touristes. Tout d'abord, l'église de Kermaria précédée d'une croix très ancienne et dont le porche gothique est surmonté d'une galerie ouvragée, possède à l'intérieur un triptyque ancien de toute beauté; un peu plus loin,

en suivant l'entaille sauvage où le Lef serpenté difficilement au milieu de rochers escarpés, nous



TEMPLE DE LANLEFF



ILE DE BRÉHAT

rencontrons au village de Lanleff, un énorme monument circulaire en granit massif, comportant douze arcades et des fenêtres en nombre égal, que les archéologues ont successivement attribué aux druides, aux Romains et aux premiers chrétiens; il a fini par rester aux Templiers.

Nous rejoignons au-dessus de Pontrieux la route de Paimpol, petite ville sans grand intérêt au point de vue archéologique, à part un certain nombre d'antiques maisons, mais dont le port, centre principal des maritimes, présente, au départ et au retour de ces courageux fils de la mer, une activité considérable. C'est à la pointe voisine de l'Arconest qu'on s'embarque pour la visite de l'île de Bréhat, séparée de la côte par un chenal étroit dont la traversée est rapidement effectuée au travers de roches aux couleurs les plus variées et aux silhouettes extraordinaires.

On pénètre à Bréhat par la gracieuse baie de la Chambre et plus souvent par Port-Clos où l'atterrissage est plus aisé; la visite des petits hameaux dispersés dans l'île, entourés de cultures extrêmement divisées, ne justifierait pas l'intérêt de cette excursion; c'est au spectacle des indentations fantastiques des côtes, aux éperons que le flot couvre d'embruns, au chaos d'énormes pierres granitiques ou de porphyre rouge, que doit être réservée notre curiosité. En certains endroits élevés de l'île, l'isolement ajoute à la beauté du tableau par l'impression de tristesse qu'on éprouve; une crainte vague vous étroit à l'assaut des courants qui viennent se briser comme des cataractes contre les falaises rocheuses avec un fracas à ne pouvoir s'entendre; du haut du sémaphore on jouit d'une vue complète sur un assemblage chaotique d'îlots rougeoyants dont les principaux sont Modéz, l'île-à-Bois et Goulin; certains écueils affectent la forme d'obélisques curieusement érodés par la violence des lames, telles les Epées de Tréguier



PORT DE LOQUIVY

que l'on aperçoit à l'embouchure du Trieux. Très près d'elles, au nord, les Héaux de Bréhat ont été choisis en 1834 pour l'édification d'un phare qui demanda six ans d'études et d'énormes efforts de la part des ingénieurs et des ouvriers.

On croit rêver quand on réfléchit aux difficultés qu'un semblable travail a dû rencontrer dans une mer toujours agitée, notamment pour l'érection du massif de soutènement, quotidiennement submergé; que de fois les ingénieurs, retenus sur l'île mère pendant plusieurs journées par la violence de la tempête, n'éprouvèrent-ils pas la cruelle déception de voir les travaux entièrement balayés! Il fallut diviser chaque assise en un certain nombre de portions, comprenant douze à quinze grosses pierres au plus, s'appuyant les unes aux autres au moyen de tailles saillantes et rentrantes et formant un bloc qu'on immergeait entre deux marées; au retour du flot qui s'élève parfois avec une rapidité prodigieuse, il fallait couvrir d'un ciment, de prise extrêmement rapide, les parties de maçonnerie qui venaient d'être terminées et tous les ouvriers, au nombre d'une centaine environ, se réfugiaient dans des logements construits sur deux aiguilles voisines qui demeurent constamment au-dessus du niveau de la mer; bien souvent des retardataires n'eurent d'autre ressource que de se jeter à l'eau avant que la profondeur ne fût devenue dangereuse (Tiré du *Magasin pittoresque* de 1845).

Après le retour à Paimpol et avant de quitter la petite ville, rappelons sa fête célèbre du



PÈCHERES ET LAVÈUSES — LOQUIVY

8 décembre et la procession de la Vierge de Bonne-Nouvelle dont les marins portent la statue costumée d'un riche manteau de soie brodée d'or. Une autre fête religieuse marquait autrefois le départ des morutiers pour l'Islande: la bénédiction de la mer, souvent reproduite par les peintres, est aujourd'hui remplacée par une fête rigoureusement laïque où l'on mange et l'on boit surtout; spectacle d'une turbulence inouïe d'où il semble qu'avec la disparition de l'esprit chrétien toute retenue se soit évanouie et que l'ancien paganisme ait repris ses droits: devant ces scènes d'orgie, notre morale s'effare: il ne faut rien moins pour l'apaiser que de songer aux lendemains héroïques où les gas reprendront leur traversée coutumière où la mer arrache chaque année tant de pères, de fiancés, et d'enfants!

En sortant de Paimpol, il ne faut pas manquer de visiter Locquivy, d'un pittoresque achevé avec son port minuscule sur lequel donnent toutes les maisonnettes des pêcheurs et qui constitue la place publique de ce petit hameau.

Au delà d'une jetée, à l'abri de laquelle les barques cherchent refuge et qui se termine par une roche de hautes dimensions, surgissent en mer toute une série d'îlots menaçants, la plupart surmontés de tours balises; cette réduction de port, aperçue au travers des arbres qui bordent la plage, forme à elle seule un tableau sans apprêt, très couleur locale, de l'effet le plus séduisant.



CHÂTEAU DE LA ROCHE-JAGU

Kergrist, en nous rapprochant de Lézardrieux, possède, dans sa chapelle, un intéressant tableau de la *Vierge à l'Enfant*; vers Lézardrieux, nous atteignons le vallon imposant où le Trieux se taille péniblement son chemin au milieu des roches; on aperçoit, au-dessus des sombres frondaisons qui dominent la rivière, la silhouette altière du château de la Roche-Jagu, qui garde encore l'aspect d'une farouche demeure féodale; ses flèches, ses tours et sa porte d'entrée doivent surtout retenir notre attention.

Un peu plus loin, il faut chercher, avant d'arriver à Tréguier, l'église de Runan, dont l'extérieur rivalise d'intérêt avec l'intérieur et qu'on visite pourtant trop peu. Nous apercevons bientôt Tréguier sur un mamelon qui domine le cours du Jaudy; nos lecteurs n'ont pas à apprendre de nous ce qu'il faut visiter dans la capitale du Trégorois; nous n'hésitons pas à déclarer, à ce sujet, que la statue de Renan, dressée au flanc de l'antique cathédrale, ne nous a pas paru devoir créer une concurrence bien redoutable à cette merveille de style gothique; l'attitude

de l'auteur de la *Vie de Jésus* nous semble peu heureuse, au point de vue artistique; quant à l'emplacement même du monument, il fut voulu, paraît-il, et cela ne témoigne pas du goût de la municipalité trégoroise, quand la politique guide son choix.

Tréguier a des environs à visiter; le cours du Jaudy est tout entier à suivre, depuis le port, près duquel se trouvent de florissantes huîtres, jusqu'aux îles d'Ez, moins curieuses que Bréhat, mais plus sauvages encore; les touristes en automobile auraient intérêt à envoyer leur voiture



CHÂTEAU DE LA ROCHE-JAGU ET LE TRIEUX

à Lannion, dont la route, extrêmement sinueuse, est monotone, pour excursionner dans tout le groupe d'îlots, dont M. Ardin-Dumazet a décrit l'assemblage fantastique, dans la 5^e série de son *Voyage en France*. L'excursion, praticable aux personnes qui ne redoutent ni la mer, ni les surprises de gîtes obligatoires, précaires, se compose, avec certains retours au continent, de la visite des îles d'EX, de l'archipel de Saint-Gildas et de celui de l'île Grande, pour rentrer à Lannion par Trébeurden, Pleumeur, Trégastel et Perros-Guirec. Ces dernières localités ne relèvent plus actuellement de la *France Inconnue*, en raison de la faveur que le public accorde, depuis quelques années, aux plages Lannionnaises. Il s'en faut, pourtant, que les haiguteurs aient suivi, jusqu'à l'anse de Séhar, les bords pittoresques du Guer, pour y découvrir, au nord de Trédrez, l'église Renaissance de Loequéméau, sa porte et son ossuaire à colonnettes; à Saint-Duzec, situé au nord de Pleumeur, personne ne se rend pour y admirer les vitraux du chevet, ni rechercher un des plus curieux menhirs qu'on connaisse et qui est

représentant la Passion. « On retrouve ici la précaution prise par le clergé du moyen âge contre les superstitions, dont étaient l'objet les pierres levées de Bretagne et son plaçant sous la

représentant la Passion. « On retrouve ici la précaution prise par le clergé du moyen âge contre les superstitions, dont étaient l'objet les pierres levées de Bretagne et son plaçant sous la

Giterons-nous encore, au nord-est de Trestraou, sur la route de Ploumanach, dont les rochers flamboyants sont justement réputés, l'église de Notre-Dame de la Clarté, surgissant au milieu



ÉGLISE DE RUNAN

de blocs de toutes formes et de teintes diverses, dont le chaos est bien ce qu'on peut voir de plus étrange et de plus sauvage, avec ses énormes pierres noires, grises ou roussâtres, tantôt semées au hasard et comme tombées du ciel dans la prairie verdoyante, tantôt croulant jusqu'à la mer en de fantastiques dégringolades.

Au-dessous de Trégastel, sur la route de Pleumeur, nous signalerons encore le village de Saint-Samson dont le pèlerinage attire les gars soucieux d'augmenter leur force par une simple friction du dos contre une pierre miraculeuse.

Nous étudierons, dans le chapitre suivant, les autres excursions recommandables dans la région de Lannion.



ÉGLISE DE RUNAN

L'ORIGINE

DE LA

LANGUE ET DE LA RACE BRETONNES

Qu'on les Bretons d'aujourd'hui soient les descendants des Gaulois, contemporains de Vercingétorix, et que les Bretons-Bretonnants parlent encore la vieille langue celtique antérieure à l'invasion romaine, voilà peut-être, pour beaucoup d'entre nous, deux dogmes historiques d'une certitude avérée.

Il en faut rabattre. Les savants sont, décidément, les plus désagréables des hommes. Ils semblent avoir fait la gageure de déranger les idées les plus claires, sous prétexte qu'elles sont fausses. Sous les coups de leurs découvertes, tout ce que nous pensions connaître s'écroule. On croyait être tranquille et on se flattait de savoir quelque chose. Illusion. On ne savait rien, rien de rien. Et pas même qu'on ne savait rien.

Nous avons déjà, dans l'introduction au tome II de *la France Inconnue* (p. XI), laissé entendre que la langue celtique avait, dans les premiers siècles de la conquête romaine, disparu du sol de la vieille Gaule et que la langue latine l'avait remplacée. Au VI^e siècle de notre ère, le celtique, même en Armorique, était complètement oublié.

Le breton, qu'on y parle aujourd'hui, diffère autant — sinon davantage — du celtique parlé du vivant de César que le français de nos jours diffère du latin d'alors. Un des points, très rares, sur lesquels la science n'a qu'un avis, est celui-ci : notre français est petit-fils du latin et non du celtique. Quant à savoir si le breton de notre Bretagne-Bretonnante est le descendant direct du gaulois, c'est une autre affaire. Ni le breton ni l'irlandais ne réussissent guère à expliquer la plupart des inscriptions celtiques découvertes en Gaule. Le breton dériverait peut-être, non du celtique, mais d'une langue préceltique et que l'on parlait en Armorique, comme dans le reste de notre pays, avant que les Gaulois, encore établis en Germanie, n'eussent franchi le Rhin pour s'installer chez nous.

Or, parmi ces langues préceltiques, il en est une, tout au moins, que l'on commence à connaître et que l'on vient d'élever à la dignité de langue indo-européenne, c'est le ligure. N'oublions pas que les Ligures ont occupé notre sol avant les Gaulois et plus longtemps que les Gaulois. Il se pourrait ainsi que notre breton, comme l'irlandais, son très proche parent, fût plus ligure que celtique.

Il y a mieux : nos Bretons d'aujourd'hui ne descendraient pas des Armoricains de jadis, que la conquête romaine aurait assimilés comme le reste des Gaulois. S'ils ont conservé, jusqu'à nous, une physionomie originale très distincte de la nôtre, et si l'on s'accorde à leur reconnaître une race à part, ils ne devraient ni cette physionomie ni cette race à leur lutte opiniâtre contre l'envahissement romain. Mais, tout simplement, à une immigration qui, depuis le V^e siècle ou le VI^e, essaima de l'île de Bretagne sur le continent d'en face. Cette immigration dura jusqu'au X^e siècle. Et ces Bretons, que l'on donne parfois comme ayant gardé intact un

dépôt sacré, qu'on appelle sans hésiter le vieux sang français, ne devraient ce sang qu'au pays d'Outre-Manche.

Et ne disons pas que ces Bretons quittèrent ou la Cornouailles ou le pays de Galles parce qu'une parenté de race ou de langue les appelait en Armorique. Car, dans l'Armorique d'alors, on ne parlait pas breton, mais latin ou romain.

S'ils se sont réfugiés en Armorique, c'est qu'ils n'ont pu faire autrement. Ils venaient, dans l'île de Bretagne, d'essayer d'effrayer les Saxons, les Jutes, les Angles les massacraient. La haine de ces envahisseurs et la crainte de l'esclavage affola les pauvres vaincus. Ils résolurent de fuir. Mais où? L'Irlande appartenait à leurs ennemis; le Nord-Ouest de la Gaule était trop bien peuplé. L'Armorique, où les habitants étaient plus rares, se trouvait toute proche. Elle leur parut une proie offerte; ils s'en emparèrent.

Et voici qu'entre le v^e et le vi^e siècles l'Armorique changea de nom, de langue et de mœurs. De gallo-romaine, elle devint bretonne. Tous les chroniqueurs l'attestent et aussi ceux qui se faisaient, pour édifier les fidèles, les biographes émus des saints, et racontaient, dans la Légende dorée, leurs exploits et leurs miracles.

Bretons et Gallo-romains se sentaient étrangers les uns aux autres. Ils finirent, cependant, par se réconcilier et par s'unir. Car l'invasion normande les menaça d'un commun péril; et, pour la repousser plus sûrement, ils se rapprochèrent, jaloux de combattre ensemble le même bon combat. Mais il s'en fallut de bien peu, au début du x^e siècle, que l'Armorique tout entière ne devint une Scandinavie nouvelle.

Une dernière invasion normande, entre 919 et 921, avait découragé la vaillance bretonne. Les prêtres et les moines, les nobles et les marchands, toute la force morale et guerrière de la Bretagne, toute sa jeunesse et toute sa richesse venaient, sous l'apparente malédiction de Dieu, de désertier le pays. Et les Normands se flattaient d'avoir coupé les muscles de la résistance nationale.

C'est à cette heure d'angoisse que l'abbé Jean découvrit un sauveur; Alain Barbetorte. Alain avait 25 ans. Il n'avait eu, jusque-là, qu'une passion, la chasse aux sangliers et aux ours. Son jeu favori était de terrasser ce gibier sans épieu et sans lance; point de fer, des gourdin; des coups de massue et des coups de poing. Alain, pour varier son plaisir, traqua donc les Normands. Presque en même temps, il les surprit dans leurs trois principaux repaires; à Dol, notamment, où ils festoyaient sans méfiance. Il les « détrancha », nous dit la chronique, « détronçavit », et jusqu'au dernier.

Ces succès rendirent l'espoir aux Bretons; ils rentrèrent et, le 1^{er} août 939, une dernière bataille, livrée à Trans, leur valut la maîtrise incontestée de la Bretagne. Ils la gardèrent pendant six siècles, c'est-à-dire jusqu'au jour où la France leur fit accueil.

G. DUPONT-FERRIER.



ÉGLISE DE FLOUÉCH, OSSUAIRE ET CROIX À PERSONNAGES

LE GUER ET LES CHATEAUX DU LANNIONAIS

Les touristes de passage à Lannion consacrent généralement une journée à la visite de la péninsule dont Trégastel, avec son fantastique amoncellement de roches, se trouve le principal objectif. Personne ou presque personne ne suit le cours du Guer, petit fleuve délicieusement sauvage, aussi curieux à voir en amont qu'en aval de Lannion, mais que fréquentent seulement les étrangers, les Anglais particulièrement, grands amateurs de pêche, car la truite et le saumon y abondent.

Cette excursion peut se diviser en deux parties; la première remonte le cours supérieur du Guer et nous conduira à son estuaire; la seconde, moins exclusivement consacrée à la rivière elle-même, constituera ce qu'on appelle ordinairement dans le pays, la tournée des châteaux, excursion mi-partie pédestre, mais qui ne doit pas effrayer nos lecteurs, car les chemins creux qui se raccordent à la route de voiture pour accéder aux vieilles ruines féodales sont absolu-



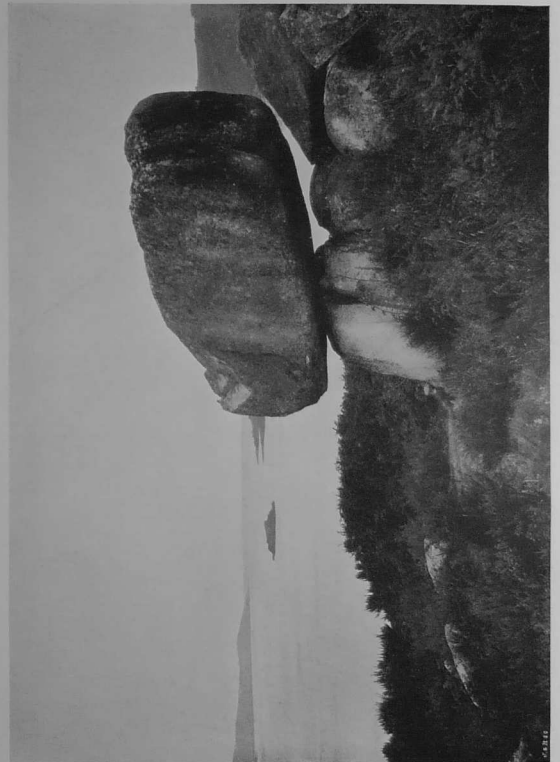
ÉGLISE DE LOGUIVY

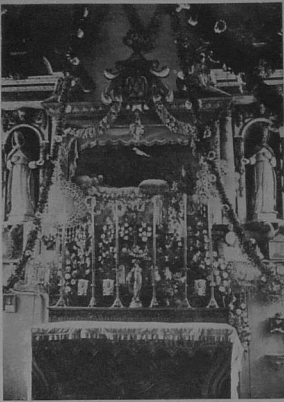
ment charmants et pittoresques, sauf les jours de pluie où ils se transforment en ruisseaux et où il conviendra de s'abstenir.

Nous quittons Lannion dont nous admirons, au sortir de la ville, le gracieux amphithéâtre ; laissant à notre droite la colline que surmonte Brélévez, nous tournons à gauche pour atteindre, à quelque distance du Guer, le hameau de Loguivy ; tout nous invite ici à un arrêt prolongé : panorama général, église et fontaine de Saint-Yves. Le saint a son tombeau près de Tréguier, au village de Minihy où se tient chaque année un pardon célèbre, mais c'est à Loguivy qu'il fait ses miracles ; à l'encontre de beaucoup d'autres saints, il ne s'est pas spécialisé dans la guérison d'une seule infirmité, mais de toutes celles qu'on lui présente ; il exauce toutes les demandes sans faire attendre aux malheureux la date de son pardon. « Aussi les pèlerins lui confient-ils leurs doléances tout le cours de l'année. Ils le révèrent avec une ferveur particulière et un cantique armoricain dit :

« Il n'y a pas en Bretagne, il n'y en a pas un
Il n'y a pas un saint comme Saint-Yves. »

Nous nous rapprochons de la petite rivière qui coule, profondément encaissée et sauvage, entre de hautes murailles à peine séparées d'une cinquantaine de mètres. C'est ici qu'à des époques assez variables, et sous l'influence de certaines fortes marées, il se produit un phénomène curieux dont les Lannionais tirent quelque vanité ; comme le Guer, largement étalé depuis son estuaire, se trouve subitement rétréci dans le couloir sur lequel plongent nos





NOTRE-DAME DU YEAUDET

La tournée des châteaux du Lannionnais se poursuit également le long du Guer, mais l'absence de chemins carrossables empêche les touristes d'en suivre le fleuve d'aussi près que le mériteraient sa sauvagerie et la profondeur de ses pentes boisées.

On sort de Lannion en traversant le Guer et on gagne Plonbezec, gros bourg dont l'église est surmontée d'une tour d'un aspect des plus curieux; il possède également un fort beau calvaire de granit; après une courte montée nous parvenons aux Cinq Croix, autre calvaire commémoratif d'une victoire des Bretons sur les Anglais; suivant toujours la grande route, nous dépassons La Lande et nous nous engageons à un kilomètre dans le chemin creux de gauche, perdu sous les

regards, quelques vagues plus grosses que les autres et contraintes de refluer, s'enflent en un clin d'œil et roulent en forme de mascaret jusqu'à la ville.

En nous rapprochant de la baie la pente s'élargit, et ses pentes disparaissent complètement après le petit hameau de Yeaudet, gracieusement perché sur une éminence; l'intérieur de son église vaut une visite.

Une série de mamelons marque l'entrée de l'estuaire du Guer et c'est enfin la grève ininterrompue d'où le regard embrasse l'ensemble de la baie, bordée de rochers sombres et parsemée d'îlots au milieu desquels voguent, gracieuses, les barques aux voiles blanches des pêcheurs de Lannion.



CHATEAU DE TONQUEDEC



CHATEAU DE KERGRIST

ramures des chênes qui surmontent les haies, jusqu'au superbe château de Kergrist, propriété princière, restaurée avec le goût le plus averti; les jardins surprennent autant par la profusion des fleurs rares que par la vigueur de leurs arbustes, presque tous d'essence méditerranéenne.

Rejoignant la route près de La Lande, nous remontons jusqu'à l'embranchement du chemin de Kermorgan, où nous tournons à droite; la pente du sentier est assez ardue et le sol défoncé, mais le spectacle dont on jouit en atteignant le fond du ravin du Guer rachète cette courte épreuve; la vallée solitaire, recouverte presque en entier par les branches contournées de chênes séculaires, s'enfonce entre deux falaises au bas desquelles le sillon du cours d'eau donne une jolie note de clarté.

Traversant le pont de pierre, nous atteignons en quelques minutes la ruine imposante du château de Tonquedec dont les tours croulantes, d'une épaisseur considérable, dominent sur un mamelon rocheux la vallée sombre du Guer; un étang tout recouvert de plantes aquatiques et que bordent des chênes majestueux précède l'entrée.

« Le vicomte de Tonquedec était au premier rang de la noblesse de Bretagne; il devait au duc cinq chevaliers d'or et au parlement général, il prétendait tenir la première place comme premier banneret de la province.

Il avait des cours dans soixante et une paroisses et trois grandes barres ou juridictions à Coctmen, à Tonquedec et à Chef-du-Pont de la Roche-Derrieu, chacune rapportant 1.000 livres de rente. Il avait, en outre, une sécherie de poissons en Plemeur-Bodou et Trébeurden, du 1^{er} mai à la Sainte-Croix de septembre de chaque année : ses vassaux devaient, dans ces intervalles, y apporter tous les congres et toutes les anguilles qu'ils pêchaient, à peine de soixante sous un denier d'amende par contravention.

Le vicomte de Tonquedec avait, en outre, le droit d'apprécier en dernier les ventes de grain, à lui dues et de les évaluer douze deniers plus cher que le prix fixé par les trois marchés précédents de Lannion. (*Magasin pittoresque*, 1853).

Il serait fâcheux de retourner à Lannion par Tonquedec et Buhulien, bien que la route soit plus facile aux voitures, car le bourg ne renferme rien d'intéressant et le château de Coatfrec, situé à quelque distance de Buhulien, est dans un tel état de délabrement qu'on a quelque peine à y découvrir sous le lierre qui les recouvre de rares détails d'architecture gothique.

Il est préférable de redescendre au Guer et de reprendre le chemin de Kermorgan pour visiter, à un kilomètre au-dessus, la chapelle de Kerfous : son jubé en bois offre de superbes sculptures Renaissance et son calvaire antique est excessivement intéressant.



JUBÉ DE LA CHAPELLE DE KERFOUS



UN CALVAIRE

CROIX ET CALVAIRES

A l'angle des chemins creux, feutrés de mousse, au cœur des talus, fleuris de bruyère, ou sur la crête des mamelons nus, partout, en Bretagne, les croix étirent, sur le grand ciel violacé, leurs bras de granit, aux mouchetures blanches. Elles semblent, à travers la campagne, des sentinelles perdues dans la brume, chargées, d'un bout à l'autre du pays, de se transmettre les mots d'appel que crient obstinément la lande, le val ou la grève, et que le ciel entend.

Tout le long des routes, l'œuvre des pasteurs et des évêques de Bretagne est restée vivante. Roland de Neufville (qui coiffa la mitre, au début du xvii^e siècle, en l'église de Saint-Pol-de-Léon), s'applaudissait d'avoir dressé, çà et là, dans son diocèse, hors des églises et des maisons, cinq mille croix de pierre. Il est vrai que l'éloquence des prélats avait, de temps en temps, pour se soutenir, un tragique auxiliaire : la peste. Sitôt que la grande épouvante secouait le pays, les oreilles les plus dures s'ouvraient, les cœurs les plus rebelles se rendaient et les escarcelles se dénouaient. Dans un bourg du canton de Rosporden, à Elliant, en 1598, on avait vu les sept fils d'une même maison s'acheminer, dans une même charrette, vers une même fosse, creusée au cimetière. La pauvre mère traînait ce convoi lamentable. Et, si le père suivait en sifflant, c'est que le père était devenu fou.

L'épidémie qui moissonna, en 1626 et 1627, le pauvre village de Plouescat, a laissé, dans le Finistère, un atroce souvenir. Et un gwerz funèbre redit encore aujourd'hui cette tristesse :

A Plouescat, sur la grand'place,
Le vieux marché,
Chaque jour, un peu plus, s'efface ;
L'herbe à faucher
L'envahit partout ; sauf, pourtant,
Dans les ornières
Que fait le char, portant les bières
Au « champ dolent ».
Mais, dans l'église et l'ossuaire,
Les morts, en tas,
Attendent qu'on les porte en terre,
A Plouescat.

Ces épidémies, les hommes de ce temps en connaissaient la cause : leurs péchés. « Nul ne sait plus prier, écrivait, en 1598, le chanoine Moreau, tant sont débordés les fidèles ! » Et la sécheresse des cœurs empêchait les oraisons de fleurir sur les lèvres.

Pour fléchir les colères divines, les âmes savaient retrouver les élans d'autrefois : donc c'est surtout en ces heures d'angoisse que l'on vit les « croix de peste » ou les calvaires éclore sur le vieux sol d'Armorique. Il semblait que le mysticisme eût la force secrète du renouveau, car les arbres de granit jaillissaient de terre avec la fraîcheur et la grâce des poussées printanières.

Le pays de Morlaix, plus peut-être qu'aucun autre pays breton, conserve encore cette parure de son passé. Mais il n'est pas de canton en Bretagne d'où elle soit évanouie tout à fait. C'est surtout de 1550 à 1650 que ces monuments ont sculpté dans la pierre les émotions, les

plaintes et les vœux de la conscience populaire. Après quoi, les épidémies étant plus rares, on comprit que Dieu était content et les artistes bretons se reposèrent.

La pierre favorite de ces sculpteurs était tirée, aux environs de Brest, des carrières célèbres de Logona-Daoulas. On y trouvait ce granit de Kersanton, dont la finesse égale la résistance et que des efflorescences blanchâtres tachètent, depuis des siècles, sans l'entamer. La dureté de la roche dit l'opiniâtreté de la race de ces sculpteurs et la puissance de leur foi. Elle raconte leurs efforts pour « assouplir ces pauvres images et les délier, une à une, de leur gaine de granit. »

Tout un peuple de pierre revit là, aux personnages un peu trapus et gauches, et qui détachent leurs gestes sur les grisailles du ciel. On a compté jusqu'à trois cents personnages au calvaire de Plougastel. Entre Lannion et Morlaix, à Plougouven, le calvaire, avec le cadre de son charnier, ferait, pour le dénouement d'Hamlet, un décor dont la réalité surpasserait les imaginations du rêve.

Dans l'arrondissement de Guingamp, à Kergrist-Moellou, le temps et peut-être aussi la collaboration des hommes avait brisé le calvaire. Il contenait plus de cent statues. Les habitants les avaient distribuées à travers leurs logis. Quelques fragments avaient trouvé asile dans leurs cheminées; d'autres étaient encastrés dans les murs. Les hommes gens voyaient dans ces débris autant de fétiches qui les gardaient de tous les maux.

Les ymagiers, qui sculptèrent les scènes de ces calvaires, ont dédaigné de nous laisser leurs noms. D'aventure, deux d'entre eux nous sont connus. C'est Guillonc, qui construisit un modèle, en 1550, le calvaire de Guéhenno; et c'est Yves Ozanc qui créa, en 1650, le beau calvaire de Pleyben. Quant aux autres, ils estimaient bon de travailler pour Dieu seul, qui est leur juge. Et la foule n'avait que faire de connaître autre chose que leur œuvre.

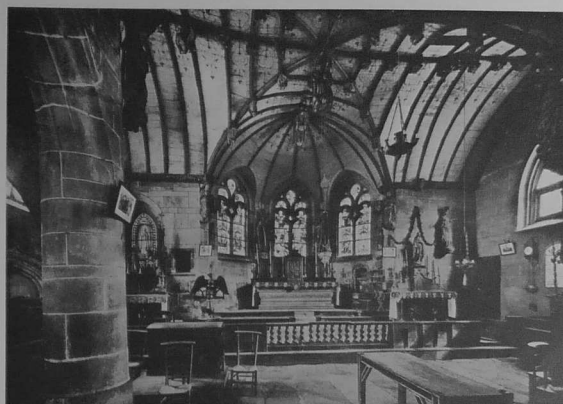
Au reste, cette foule se retrouvait tout entière dans les gens placée autour du crucifié. Jésus et la Vierge, à Guéhenno, sont seuls transfigurés par une tendresse idéale. Ceux qui les accompagnent sont les paysans des champs voisins, ou les villageois du bourg. Ils en ont le costume et la mine. Les gardes, avec leurs morions ou leurs bourguignottes ressemblent aux sergents d'armes du temps ou aux hérauts ou aux piquiers. D'anciens ont des arquebuses. Les culottes bouffantes sont taillées de crevés multiples. Quant à Pilate, il a la robe de M. le Prévot sinon celle de messire le Sénéchal.

À Guimiliau, saint Joseph, sur la route d'Égypte, a la jambe traînante et lasse des pèlerins pauvres; il en a le manteau et la ceinture. À Tronoen-Pennmarch, dans l'adoration des Mages, la Vierge est couchée sans chemise; car les bretonnes étaient alors d'avis que les toiles du lit pouvaient bien remplacer tous les vêtements de nuit.

Et puis, au xvi^e siècle, pour composer les scènes autour de la croix, les ymagiers n'avaient qu'à ouvrir les yeux, un jour de foire ou un jour de pardon. Ce jour-là, des acteurs populaires jouaient, de toute leur âme, le grand drame de la Passion. Car la Bretagne, il y a plusieurs siècles, comptait par plusieurs centaines les spectacles qu'Oberammergau nous garde toujours.

Mais une scène entre toutes lui était familière. C'était celle où Catherine-la-Perdue, *Catel-Gollet*, la chevelure en désordre, les yeux perdus de terreur, les narines dilatées, la bouche hurlante et la gorge nue, était précipitée dans les flammes éternelles. Les Diables d'enfer, fourches levées et impitoyables, s'acharnaient sur la pauvre, avec des libertés que je me refuse à décrire.

G. DUPONT-FERRIER.



CHOEUR DE L'ÉGLISE DE LOQUENVEL.

LE PAYS DES CHAPELLES

De Lannion à Morlaix la distance est courte; la route présente en se rapprochant de la mer l'intéressant spectacle de la grève de Saint-Michel, encastrée sur plusieurs kilomètres entre les pointes avancées de Séhar et de Loquérec; la vue de cette dernière, qui forme le premier éperon des côtes déclinées du Finistère, justifie sa réputation universelle de grandeur et d'étrangeté, mais le reste de l'itinéraire est plutôt monotone. Il a, de plus, le défaut de laisser de côté toute la région du bas Lannionais dans laquelle abondent les jolis sites.

Nous quitterons donc Lannion par la route de Plouaret que nous avons empruntée la veille pour la visite des châteaux.

Après Plouaret, nous suivons à gauche dans la direction de Bégard; le point de vue de Trégrom vaut un premier arrêt; plus loin, tournant à droite, nous rencontrons à Pergal un superbe menhir. A chaque instant se découvre une petite chapelle, le plus souvent gracieuse de lignes et d'aspect modeste, dédiée à l'un de ces saints ou saintes de l'Armorique auxquels la piété bretonne apporte l'hommage de sa vénération; ville, village, hameau ont leur patron.



MENHIR DE FERGAL

beaux qu'on puisse citer en Bretagne. Toute la région située en dessous de Belle-Isle est extrêmement boisée : nous traversons même une véritable forêt, celle de Coat-au-Noz, Forêt de la Nuit, dont il est parlé dans les vieilles légendes et dont les arbres sont particulièrement vigoureux. Le prince de Luceing y possède une superbe propriété près de Plougouven, village pauvre et mélancolique que nous quittons pour remonter au nord vers des régions plus peuplées et moins moroses, en suivant le cours du Guic. Nous atteignons Locquenvel, dont l'église possède de superbes verrières; traversant la rivière d'un aspect charmant, avec les moulins qui animent le paysage, nous suivons un assez mauvais chemin qui s'enfonce sous les branches des haies de clôture pour gagner Plounévez-Moedec. Ce hameau sans importance se trouve sur la grande route; un peu plus loin nous visitons encore la chapelle de Kéraménach, la plus intéressante de toutes celles de la région et dont le porche est une véritable merveille d'ornementation; il serait injuste de passer sous silence la bizarrerie du retable de son maître-autel où fourmille toute une armée de guerriers en des attitudes d'une variété surprenante.

Plouénérin possède au flanc de son église un charnier d'architecture intéressante : une nouvelle chapelle de style Renaissance, dite du Bon-Voyage, attire encore nos regards. Une autre, la dernière de toute cette région si riche en manifestations pieuses et vouée à saint

« C'est comme une âme lointaine à laquelle les paysans viennent alimenter la leur; c'est comme une pensée tutélaire qui leur parle et les conseille. Là se nouent les grands événements du cœur.... Le gas, avec un geste gauche et attendri, se fiance avec la douce amie du village depuis longtemps convoitée. Entre ces cœurs simples et cette nature fruste, il s'échange de graves serments, de pieux secrets : c'est cela qui fait le lien de la race, c'est cela qui perpétue la pureté de son âme. » (Ed. Schneider.)

Nous trouvons aussi sur le territoire situé au nord de Belle-Isle-en-Terre, la fontaine Sainte-Anne, la chapelle des Sept-Saints, la chapelle Sainte-Barbe.

Belle-Isle-en-Terre, ou nous atteignons, est assez curieux d'aspect, surtout le quartier central enfermé entre les deux rivières du Guic et du Guer, mais ce sont ses environs dont il faut vanter le charme et l'aspect riant; il ne faut pas manquer d'aller visiter à quelques distance de la ville, à deux kilomètres environ, la chapelle de

Loemaria dont le jubé est un des plus

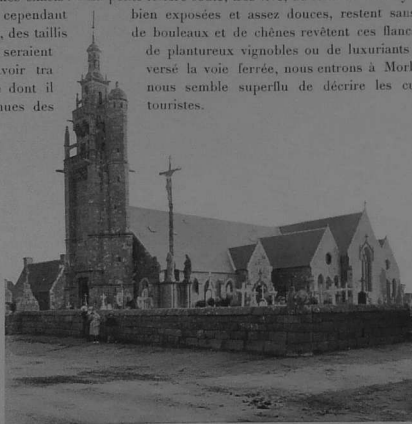


CALVAIRE A PERSONNAGES A PLOGOUVEN

Laurent de Pouldoux, précède la vallée du Douron ; les points de vue s'allongent davantage à mesure que nous pénétrons dans le Finistère : les pentes s'accroissent aux flancs des vallonnements plus ardues qu'elles contournent par de gracieux lacets. Nous quittons la grande route de Morlaix pour remonter la rivière dans la direction des montagnes d'Arrée profilant à l'horizon leurs pointes dénudées et nous atteignons, après quelques détours, le gros bourg de Plougouven dont le calvaire à personnages justifie amplement la nécessité du crochet auquel nous avons entraîné nos lecteurs.

Nous nous dirigeons ensuite vers Morlaix, but de notre excursion, en longeant la vallée du Jariot, promenade délicieuse de solitude, dont M. Ardouin-Dumazet vante le charme particulier en ces termes exacts : « La petite rivière coule, très vive, au fond du verdoyant allée dont les pentes, cependant bien exposées et assez douces, restent sans culture. Des landes d'ajonc, des taillis de bouleaux et de chênes revêtent ces flancs qui, sous un autre climat, seraient de plantureux vignobles ou de luxuriants vergers. »

Après avoir traversé la voie ferrée, nous entrons à Morlaix, la ville de la reine Anne dont il nous semble superflu de décrire les curiosités généralement connues des touristes.



ÉGLISE DE PLOUGOUVEN

LES ILES BRETONNES

Ces îles sont comme les pierres de la Roche-aux-Fées, dans la commune d'Essé : il faut renoncer à en savoir le nombre. A chaque compte, ce nombre varie. Les savants discutent même sur leur origine. Ces îles ont-elles été détachées du littoral actuel ? Ou bien ne proviennent-elles pas plutôt, et notamment entre le Croisic et Penmarch, d'un ancien continent effondré, dont elles seraient les dernières épaves ?

Aujourd'hui, elles semblent jetées, autour de la Bretagne, comme les gemmes éparpillées d'un collier rompu. Emeraudes et rubis, saphirs et topazes, turquoises et opales y varient leurs couleurs, dont le brouillard marin étend l'éclat trop vif et harmonise les discordances. Et les géologues nous expliquent les raisons précises de l'enchantement de notre regard. Parcourons en leur compagnie l'une de ces îles, Groix, par exemple. Si les rochers argentés de la falaise réussissent à nous charmer, c'est au mica blanc nacré qu'elles doivent leur succès. Ces longues traînées vertes, c'est le chlorite, c'est la chlorite, c'est l'amphibole qui les ont peintes. Ces traînées jaunes et un peu verdâtres, c'est à l'épidote qu'elles doivent leurs nuances ; ces tons d'acier doivent les leurs au fer magnétique ou titane. Nous nous pâmons devant la gamme presque complète des bleus : c'est la glaucophage qui nous vante ce plaisir. Toute seule, elle brille d'un bleu indigo. Associée avec d'autres minéraux, elle se nue fort joliment en bleu chair ou en bleu gris, en bleu violet ou en bleu vert. Quant à ces baux qui se colorent en rouge, c'est le rutile et ce sont d'innombrables grenats qui leur ont prêté la chaleur vive de leurs tons.

Le dessin des îles bretonnes est très digne de la palette qui les culmina. Sein ressemble à des radeaux flottants ; dans les sept îles, Rouzic évoque l'idée de volcans refroidis et Bono ou l'île-aux-Moines, la vision de monstres de légendes. On prendrait Bréhat pour le jardin parfumé d'une Néréide. A Belle-Île, les caprices de la côte sauvage silhouettent à nos yeux une dentelle de féerie.

Sur cette poussière de la terre bretonne, jetée, face à l'océan, en pâture aux vents et à leurs colères, la race a comme une vigueur de granit. Elle résiste aux tempêtes de la mer et aux attirances continentales. A Groix, à Sein, ailleurs encore, les mariages consanguins sont presque la règle. L'unité ethnique se conserve ainsi. Et la santé n'en souffre pas trop, semble-t-il. Les hommes ont des épaules d'athlètes, un cou épais, des muscles saillants, des yeux clairs, et un teint cuit par les embruns.

Les races ne semblent pas seulement différentes entre les îles et la terre ferme ; elles semblent parfois varier d'île à île. A Sein, les blonds sont très rares. A Belle-Île émigrèrent, au xvii^e siècle, soixante-dix-huit familles acadiennes. Chez les Grésillons, on a pu supposer des affinités espagnoles. Chez les Brelatins, aux têtes olivâtres, au nez aquilin, aux yeux très noirs, M. de Quatrefages reconnaissait du sang basque. Ailleurs, les yeux bleus dominent.

Les femmes ont la vigueur qui convient à la vie rude qu'impose le labeur des champs ou de la côte, mais cette vigueur se tempère de sveltesse et d'élégance. Dans l'île de Groix, la coquetterie ne les laisse pas insensibles. Le costume noir des femmes de Sein leur paraît un costume de deuil. Elles ne dédaignent ni le drap fin ni les soieries chatoyantes. Et puis elles

disposent fort joliment, autour de leur front, une petite coiffe blanche, dont les ailes frémissent aux moindres caresses du vent.

À Ouessant, les couleurs sombres semblent, de plus en plus, lugubres aux jeunes filles, voire aux jeunes femmes. Et les petits châles d'indienne, qui ont des reflets d'arc-en-ciel, remplacent, peu à peu, les coiffes ou les capes noirâtres, dont se contentait la gravité des aécules.

Malgré tout, le parfum des vieilles mœurs se respire encore, ça et là. On trouve des hameaux où les jeunes filles vont faire les demandes en mariage. À Hodic, le seul bijou dont consente à se parer une épousée, c'est le cœur d'or qui fait partie du trésor paroissial. Le curé le prête, pour un jour, à celles de ses ouailles dont il bénit les justes noces.

À Sein, une femme ne tutoie ni son mari ni son fils.

À Ouessant, les veuves se tondent. Un veuf, à Sein, ne trouverait pas aisément à se remarier : sa seconde femme vivrait dans l'épouvante de la première, qui risquerait, à la faveur de la nuit, de venir l'étrangler par jalousie.

La hantise de la mort assiege partout les îliens. Ils savent que les âmes errantes peuplent les flots et la côte. Quand un marin meurt en mer, on porte, à Ouessant, une croix dans sa maison. Cette croix remplace le corps et on lui fait les funérailles auxquelles aurait droit le défunt, s'il était présent.

Les îles bretonnes sont la patrie des fées-morganes, des femmes-cygnes et des évêques de la mer. Les lutins, à Bréhat, sont appelés les *folleteds* et il faut se garder d'encourir leurs colères. Mais ils s'humanisent parfois assez volontiers. Et plus d'un s'est uni, en loyal mariage, avec une îlienne de son choix.

Ces îles, tout le long de leur histoire, ont disputé leur juste renom de pilleurs d'épaves aux Léonards du littoral, entre Plouescat et Plouguerneau. On disait, en breton, dans l'île de Molène, pour fléchir la Vierge ou les saints et obtenir d'eux de fructueux naufrages, sur la côte, des prières d'une sincérité ardente. Nous traduisons l'une de ces prières :

Puissante dame de Molène !
Accordez-nous, pour notre peine,
Le naufrage d'une Carène.
Et vous, Monsieur saint Renan,
Deux, trois ou quatre envoyez-en.
Et que chacun de nous obtienne
D'en arracher ou patte ou fil,
Ainsi soit-il.

Dubuisson-Aubenay, qui parcourut la Bretagne, au temps de Louis XIII, notait, en 1636 : L'île de Sein est à présent habitée par des gens sauvages. Ils courent sus aux naufrageans et vivent de leurs débris. Ils allument des feux, en des lieux de péril, pour attirer les navigateurs sur les écueils qui hérissent le raz.

Deux cents ans plus tard, en 1835, Alexandre Bouet décrivait encore, après tant d'autres, des scènes de sauvagerie. Les pilleurs d'épaves se ruaient sur les naufragés ; pour leur arracher, plus vite, leurs boucles d'oreilles, leurs bagues ou leurs montres, ils n'hésitaient guère à leur trancher l'oreille, les doigts ou à leur plonger un poignard en plein cœur.

G. DEPONT-FERRIER.



ROCHERS À LA POINTE PORTUSUAL

LE PAYS DE LÉON

Bous au milieu, mer alentour », nous dit Brizeux en parlant de cette contrée d'aspects si opposés, qui s'étend de Morlaix à Brest ; au milieu, des pâturages opulents, des vallons verdoyants, des moissons blondes ceinturées de haies vives, une végétation éblouissante ; alentour, la mer avec ses rugissements et la splendeur de ses épouvantes, chaos de roches gigantesques, brisants terrifiants dont chacun fut cause de naufrages et sur lesquels planent les ombres des noyés sans sépultures, pays des pilleurs de mer au bon temps du droit d'épave.

« L'habitant du Léonais est généralement grand et majestueux. Il a la figure allongée, la démarche solennelle, la parole lente, les habits noirs et flottants sur une ceinture rouge. Son large chapeau laisse à peine entrevoir son regard calme et sévère. Personne en Bretagne ne porte les cheveux plus longs. » (Pître-Chevalier). C'est ici surtout que nous rencontrons, dans son acception la plus expressive, la vertu bien connue du paysan breton : l'amour du pays qui le fait mourir quelquefois de nostalgie loin de la terre natale et lui arrache des sanglots dès qu'un mot prononcé devant lui le fait songer à sa province. Ce n'est pas à elle seulement qu'il est attaché ; il aime son clocher, son champ, son toit, le lit où il veut mourir après ses vœux.



PARDON DE PLEYBER-CHRIST. — LA CROIX

le jour n'y pénètre que par une lucarne étroite. Voyez le lit clos, tel un coffre ou une armoire. Voyez les vêtements multiples qui recouvrent les hommes et les femmes, des pieds à la tête, comme une cuirasse.

« Son âme est close comme ses champs, barricadée comme sa demeure, mystérieuse et sombre comme sa couche. »

Les voyageurs délaissent trop souvent cette région pourtant si curieuse qui va de Roscoff à Brest en suivant les côtes; ils préfèrent, en général, rejoindre notre grand port militaire par Morlaix et Landerneau. La région de l'Aberwrack et de l'Aber-Benoît, pays de brume et de tristesse, possède un charme particulier qu'il faut rechercher et qu'on ne ressent nulle part en Bretagne, avec autant d'intensité.



JURÉ DE L'ÉGLISE DE LAMBADER

Il est loyal, mais à sa façon : il est aussi difficile de lui faire dire ce qu'il pense qu'impossible de lui faire dire ce qu'il ne pense pas. Il ne ment pas, mais son état normal est la défensive. Dans ce pays de Léon que nous allons parcourir, on saisit mieux qu'ailleurs la méfiance innée du paysan. Voyez les champs : ils sont clos d'énormes talus surmontés de haies infranchissables; la maison est fermée à double porte et à triple serrure;

Il disparaîtra bientôt, grâce aux progrès incessants de la culture qui trouve dans la proximité de la mer avec le goémon un moyen inépuisable de fertiliser des terres ingrates et dans la douceur du climat la garantie de récoltes fructueuses.

Les landes cèdent, de plus en plus, la place aux cultures de carottes, d'oignons, de choux ou d'artichauts; la bruyère et l'ajonc sont déjà remplacés dans bien des endroits par le blé, le trèfle ou la luzerne.

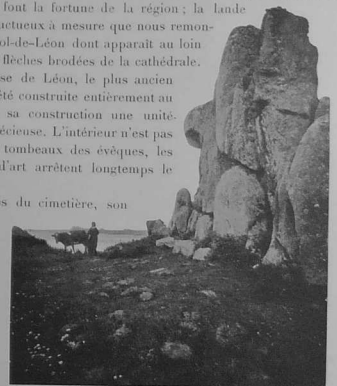
Il s'en faut pourtant encore, que la sauvagerie naturelle du Léonais ait complètement disparu et n'aurait-on plus comme attrait du voyage que la visite de ses anses déchiquetées et de ses roches fantastiques qu'assaille le flot à des hauteurs vertigineuses sous l'influence d'une houle persistante, que nous conseillerions encore de suivre l'itinéraire capricieux qui fait l'objet de ce chapitre.

Au départ de Morlaix, la route suit la base de collines escarpées, ou les bois et les rochers s'entremêlent de façon très pittoresque; la promenade est classique et nous ne signalerons qu'en passant, après la série de parcs et de châteaux somptueux qui bordent la rivière, l'église intéressante de Locquénolé et le promontoire de Carantec qui domine superbement le large estuaire dont le fort du Taureau semble le gardien.

Nous venons reprendre à Taulé la route de Saint-Pol, non sans avoir remonté la rivière du Peuzé pour visiter en dessous du village du même nom les ruines curieuses du château de Peuhot; à Taulé, situé sur une éminence, commencent les champs d'artichauts, d'oignons et de pommes de terre qui font la fortune de la région; la lande disparaît sous un labeur incessant et fructueux à mesure que nous remontons au nord vers Plouénan et Saint-Pol-de-Léon dont apparaît au loin la merveilleuse tour du Greisker et les fleches brodées de la cathédrale. « Cette église métropolitaine du diocèse de Léon, le plus ancien des édifices religieux de la contrée, a été construite entièrement au moyen âge et doit à la rapidité de sa construction une unité de style qui la rend particulièrement précieuse. L'intérieur n'est pas moins intéressant que l'extérieur, les tombeaux des évêques, les stalles, des enfeus et autres détails d'art arrêtent longtemps le visiteur. » (Arlouin-Dumazet.)

Après avoir admiré les ossuaires du cimetière, son chemin de croix de granit et, quelques maisons curieuses près de la chapelle Saint-Joseph, on quitte la petite ville pour se rendre à Roscoff à travers une campagne étrangement morcelée où chaque champ défend ses cultures par d'épaisses clôtures en pierre sèche.

Une animation surprenante y règne pour le sarclage, le binage, et la récolte des légumes, principale-



ROCHERS A GUSSÉNY

ment des artichauts, des choux-fleurs et des oignons, dont l'Angleterre est le principal acheteur.

Roscoff présente de curieuses maisons à visiter, notamment celle de Marie-Stuart aux gracieuses arcades, où la malheureuse reine habita, dit-on, lorsqu'elle se rendit en France pour y épouser le dauphin. L'ossuaire de Notre-Dame de Croaz-Baz et le figuier géant retiennent également l'attention. Nous n'engageons pas les touristes à tenter la traversée très courte de l'île de Batz, plus curieuse à voir de la côte, grâce à son admirable situation, qu'à visiter ; la culture y est encore rare et la végétation n'y existe pour ainsi dire pas. De plus, la saleté des petits hameaux est repoussante, et la vue de la Manche, avec ses brisants et ses îlots sans nombre n'y est guère plus impressionnante que de la terre ferme.

Nous redescendons à Saint-Pol-de-Léon à travers cette campagne si singulière d'aspect dont les produits sont acquis presque exclusivement par l'Angleterre. « Pour bien marquer le trait de volonté de la race, ce sont les cultivateurs eux-mêmes qui arment et conduisent les barques portant la récolte. Et ce cultivateur qui s'est fait marin devient à nouveau commerçant, sans que le gain si durement acquis, qui a donné l'aisance, ait de ces traditionnalistes (Guist'haou) Nous laissons notre droite; un peu plus une visite attentive; ses à créneaux sont admirable L'église voisine de teur du château voisin, Le pays s'attriste



MEMOIR DE PLOUARZEL

par l'absence d'arbres jusqu'à Plouescat, village important et propre, puis les ombrages reparaisent à Pérémma; nous suivons une longue digue pour atteindre Goulven et Plouñour; dans le premier de ces deux villages, l'église est fort belle; nous recommandons spécialement les boîtes ovales de l'orgue et les statues du porche Renaissance.

La contrée

La contrée



POINTE DE BREACH. — Ouessant

est bordée du côté de la mer par une muraille de récifs; les découpures s'y succèdent sans interruption; d'énormes mégalithes sont parsemés dans les champs et quelques-uns atteignent des dimensions considérables, notamment aux approches de Brignogan et de la pointe de Pontusval, où nous rencontrons toute une série d'alignements qui rappellent le culte des temps anciens, quand tout cet étrange pays portait le nom de Terre de Patens. Entre Kerlouan et Guissény, les roches affectent des formes plus sauvages encore, puis on pénètre subitement dans une vallée verte et boisée qui conduit à l'estuaire de l'Abervrach en passant par Plouguerneau dont la chapelle renferme de curieuses peintures sur verre. On dit qu'une importante cité appelée Tolente commandait l'estuaire autrefois et fut détruite par les Normands en 875.

Nous visitons successivement le port de l'Abervrach d'où l'on aperçoit tout un archipel d'îlots rocheux où se fait en grand la récolte du goémon. Nous empruntons à M. Ardouin-Dumazet, qui a décrit en détail toute cette partie du littoral armoricain, les renseignements qui suivent. « A mer descendante les barques vont au large sur les fonds rendus accessibles procéder à la coupe des végétaux marins. Les pêcheurs, armés de faucilles fixées à des perches ayant parfois dix mètres de long, détachent sur les rochers où elles croissent les plantes marines destinées à la fabrication des sels de potasse dont on extraira l'iode et le brome. On récolte dans ce but

plusieurs variétés d'algues, mais surtout ces longs rubans d'un vert glauque, à demi transparents, nommés laminaires. C'est le goémon de coupe. La mer, pendant les tempêtes, arrache et rejette à la côte d'énormes quantités de ces varechs qu'on appelle alors goémons d'épave...

« Les varechs récoltés en été sont aussitôt mis à sécher. Au contraire, la récolte d'hiver est entassée en meules énormes. La partie extérieure pourrit, mais l'intérieur se conserve et, les beaux jours venus, on peut exposer le goémon au soleil et le faire sécher.

« Une fois sec, le goémon est incinéré dans de grandes fosses en pierre... Les sels de potasse contenus dans les plantes marines se mêlent à la cendre au fond de la fosse, en une matière molle, en apparence semblable à du verre en fusion. Lorsque la quantité est assez considérable, on fait ce qu'on appelle des pains de soude qui sont expédiés aux usines fabriquant l'iode et les autres produits tirés de la mer. »

Nous traversons ensuite Lannilis dont l'église présente un certain intérêt et d'où nous conseillons de faire la courte excursion de l'Armorique de Laudéda et de l'anse des Anges ou l'on découvre toute la ligne d'îles qui barrent l'entrée de l'estuaire; ce spectacle, si fréquent dans toute la région, est ici plus saisissant encore lorsque la brume ne recouvre pas le rivage.

Notre itinéraire franchit l'Aber-Benoît après Lannilis sur le pont de Tréglonou; la vallée d'amont contraste avec celle d'aval par les sombres frondaisons des ormes qui la bordent; les environs de Saint-Pabu, village propre, sont particulièrement pittoresques et forment un contraste heureux avec la misère repoussante des autres petits hameaux.



CHATEAU DE KEROEZÉRE





VUE DE L'ÎLE MOÛÈNE

Jusqu'à Ploudalmezeau la route parcourt une région marécageuse et triste : ce village ne présente lui-même qu'un intérêt assez médiocre, à part les fresques et quelques statues de son église, mais il offre par contre la charmante excursion de l'anse de Porsal absolument recommandable et d'ailleurs forte courte ; cette petite plage qui avoisine un portassez vivant, est recouverte d'un sable extrêmement fin ; elle est de plus absolument protégée contre les violences de la mer par une série de rochers monstrueux dont les

découpures étranges lui font un cadre merveilleux. Sans redescendre à Ploudalmezeau, nous continuons notre route en longeant les anses profondes de la côte à travers une charmante contrée extrêmement boisée, puis le paysage s'attriste à nouveau en se rapprochant d'Argenton. Ce port minuscule, auquel la pêche des langoustes donne une certaine animation, est presque complètement fermé par d'énormes rochers ; l'île d'Iock, placée face au village, marque l'extrémité de la Manche et le point de départ de l'Atlantique sur les côtes bretonnes que nous suivons au plus près dans une campagne rase, extrêmement désolée, où la basse mer découvre d'énormes étendues vaseuses. Nous pénétrons ainsi à Lanildut, situé au bord d'un fjord profond que dominent des falaises rocheuses dont l'exploitation présente une grande activité. Nous traversons l'Aber-Ildut et près d'une ferme nous rencontrons un menhir de dimensions considérables, le plus élevé de Bretagne, parait-il ; une curieuse superstition s'attache à ce monument : les nouveaux mariés de la région ne manquent jamais de venir au déclin du jour frotter leur dos contre deux bosses qui font saillie à une certaine hauteur du sol ; c'est un sûr moyen pour l'homme de procréer des garçons et pour la femme d'avoir la royauté du ménage.

Nous atteignons bientôt le Conquet pour nous embarquer sur le vapeur qui doit nous conduire à Ouessant.

Cette traversée avec escale à l'île Moûène présente, par suite de récifs dangereux et de courants extrêmement violents, de réelles difficultés pour la navigation.

Ces difficultés s'aggravent de ce fait que la puissance mécanique du bateau qui assure le service n'est pas en relation avec la dureté de la houle et qu'il lutte plus que péniblement contre les éléments sans cesse déchaînés ; à suivre les péripéties du combat, on se remémore avec philosophie la barcarolle de Graziella : « L'homme ne sait d'où vient le vent et la vague ; le rabot

et la lime sont dans la main de l'ouvrier, la richesse ou la faveur dans la main du roi, mais la barque est dans la main de Dieu. »

Nous passons au travers de rochers d'aspect redoutable, où le ressac s'accroît parfois de façon inquiétante, pour atteindre tout d'abord l'île Moûène ; son aspect est lugubre, la population y vit misérable, incapable le plus souvent de réaliser des approvisionnements, car elle tire toutes ses ressources, l'alimentation

en particulier, du Continent. Il n'est pas rare de voir les habitants dans une pénurie qui touche à la famine quand les gros temps ou le brouillard, si fréquents dans ces parages, interrompent le service du ravitaillement.

Nous reprenons la traversée au travers de brisants de plus en plus renfrognés et sinistres contre lesquels la lame livre un assaut perpétuel, même par temps calme ; on aperçoit bientôt l'île d'Ouessant dont la baie de mouillage est bien protégée par de sauvages falaises et dont le goulet est divisé en deux par un îlot aux pentes escarpées ; au fond de la baie se dresse le village de Lampaul où l'on trouve des ressources suffisantes d'installation et d'alimentation.

L'accueil fait aux étrangers est cordial ; aux jours d'arrivée du bateau, la population, massée sur la falaise, au bas de laquelle atterrissent les barques de passagers du vapeur resté au mouillage, témoigne par l'exubérance de ses gestes et la chaleur de la réception, de l'absence complète de distractions dans l'île ; en temps ordinaire celle-ci ne reçoit quelque animation que des exercices de sa faible garnison et du va-et-vient du personnel d'un poste important de télégraphie sans fil.

Les femmes sont vêtues de noir et sous leurs coiffes blanches on devine à peine leur chevelure, coupée rase à hauteur du cou ; les plus coquettes conservent de chaque côté du visage quelques mèches qu'agit le vent ou la marche et qui donnent un peu de grâce à leur physiologie. Ce sont elles qui se livrent exclusivement aux travaux des champs, car les hommes vont tous à la mer ; elles soignent aussi les moutons de petite taille qui cherchent une vie difficile dans les maigres pâturages de l'île.

La monotonie du paysage n'est rompue que par des maisons isolées, des moulins et des murets de pierres sèches, élevés pour garantir les animaux des rafales terribles qui balayent l'île à certaines époques de l'année.



FIORD DE LANILDUT

Si l'aspect de l'intérieur est triste, l'impression change au long des côtes dont les roches sont admirables de tons, de formes et d'importance.

Nous signalerons tout particulièrement les pointes de Creach et de Peru. Ces promontoires monumentaux prennent les aspects les plus extraordinaires, évoquant tantôt le souvenir de castels ruinés aux assises suspendues dans l'espace, et tantôt affectant les formes d'animaux préhistoriques de proportions phénoménales. La variété de ces roches, leurs couleurs vives tranchant sur le ton glauque d'une mer toujours en furie, sont un spectacle inoubliable. Les touristes et les peintres sont infiniment séduits par ces lignes hardies où la nature semble avoir voulu concentrer tous ses trésors de beauté et de sauvagerie.



LÉGENDES DE PÊCHEURS ET PÊCHEURS DE LÉGENDES

La voix de la mer parle constamment aux pêcheurs bretons des grands mystères qui hantent leurs destins. Ils entendent ses secrets. Elle les porte à vivre, par delà le monde des hommes, une vie surnaturelle, où nos énigmes s'éclairent et d'où nos ignorances s'envolent. Dans tous les actes de leur vie, ils savent lire les enseignements que la mer livre à ses initiés. Les pêcheuses de Basse-Bretagne sont-elles invitées à montrer un grand héroïsme pour donner aux petits citoyens la lumière? Elles devinent pourquoi et se consolent : c'est que leurs maris sont en mer. Et l'on sait, près de Saint-Brieuc, au Légué, ce que savent aussi les Malouines : l'enfant sera un bon marin s'il naît quand la mer monte ou quand le père est à la pêche. Mais, à Saint-Cast, le parfait pêcheur sera celui dont un panier de poissons aura été le premier berceau.

Jadis, aux environs du cap Fréhel, les pêcheurs avisés allaient, pendant la nuit de Noël, cueillir sur les rochers des goémons et des algues; ils priaient, en les détachant. Ils en composaient un bouillon, destiné à leurs bambins, qui devaient cracher et se signer, avant de le boire. Ces plantes donnaient, de par la grâce de l'enfant Jésus, une aptitude parfaite à tous les métiers.

Voulaient-elles enjôler Saint-Yves et obtenir, de sa munificence, un mari, dont elles soient fières? Les Léonoises n'hésitent point. Elles déroulent leurs cheveux, choisissent le plus long et le logent, sournoisement, dans le bénitier de certain petit oratoire, situé dans le canton de Lanmeur, entre Plougasnou et Saint-Jean-du-Doigt. Et, chaque année, si, d'aventure, sous les voûtes du Paradis bleu, le bon saint Yves sentait la calvitie menacer son chef vénérable, il aurait, avec ces offrandes, vite fait de se composer une opulente perruque.

Les pêcheuses bretonnes redoutent d'apercevoir, sur leurs mains, une tache de sang perler tout à coup ou même couler sur leur plancher; ou encore l'eau de mer tomber, goutte à goutte, près de leur lit. Car ces signes disent clairement : l'un des tiens vient de périr en mer.

De temps en temps, dans le Trégorrois, les vitres d'une maisonnette sont heurtées, à grands coups d'aile, par les goélands et les courlis, qui zigzaguent, dans l'air, avec des sifflements. Point de doute et ces cris clament clairement : le pêcheur qui logeait céans est naufragé. Les naufragés n'habitent pas toujours le tombeau sous-marin où les vagues sont leur linceul. Une fois l'an, le 2 novembre, ils émigrent de l'abîme où ils dorment. Ils reviennent dans leur paroisse natale; car, dans le cimetière des aieux, des mains pieuses ont, pour eux, creusé des fosses vides. Leurs paupières sans prunelles retrouvent toujours l'inscription noire, gravée sur les petits carrés de bois blanc. Et ils ont tôt fait de déchiffrer les syllabes de leurs noms, accompagnées de ces mots : *perdu en mer*.

Presque toujours, les coquillages parent ces tombes étranges, où le défunt ne fixe ses pas que pour quelques heures. Et le défunt se remémore les émotions des pêches d'autan : des mâchoires édentées s'essaient à redire les formulettes par lesquelles il attirait les poissons dans ses filets.

Mortez le ver pour le puni
D'avoir pris vos freres ;
Faites cela, je vous en prie
Messieurs bars, notes et piles.

Ou bien, c'est la conjuration prononcée devant le terrier des renards, rôdeurs de grèves, pour les détourner de voler les poissons pris aux lignes. Le renard était terrorisé par ces mots :

Le renard pris sur l'hameçon,
Nous le hacherons
A grands coups de bâtons.

Certains poissons étaient haïssables, comme le poulepe ou le ruinaud. On les maudissait donc en Bretagne et, sans hésiter, on les offrait généralement à la Provence. Ne faut-il pas qu'un bon pêcheur pense un peu à autrui ? D'autres sacrifices s'imposaient. Sur plus d'un point de la Cornouaille, les pêcheurs n'hésitaient jamais à laisser, sur le rivage, une part de leur pêche, comme offrande au génie *Bacca*, dont ils redoutaient les malédictions. A Audierne, ils avaient soin, pour détourner le mauvais sort, appelé *la Bosq*, de faire donner à tout bateau ensorcelé une petite bénédiction supplémentaire. Sur la barque pavoisée, retenue à l'ancre au milieu de la crique et entourée d'un cercle de barques, arrêtées au bas des roches, M. le recteur, en surplus, montait. A bord, il prononçait, d'une voix claire, les paroles latines auxquelles les démons, qui savent leur métier, ne résistent guère. On accompagnait les mots fatigiques de rasades d'eau-de-vie. Le recteur, armé de la bouteille du patron, devait donner avec gravité et onction le signal attendu. Après quoi, la bouteille faisait le tour des bateaux. Puis, tandis que la barque libérée reprenait, dans la gloire du couchant, sa course sur l'Atlantique où dansaient des paillettes d'or, le prêtre agréait, pour sa peine, le don de la plus belle langouste des casiers.

Les recteurs de la côte ne doivent-ils pas partager les émotions de leurs ouailles et tous leurs espoirs ? Parmi tous ces recteurs, celui de Douarnenez a l'estimable souci de justifier son surnom : on l'appelle *le pêcheur*. Et c'est encore la pêche qui donne leur blason à tels villages du Finistère. Parlez-vous des *êtes de sardine* ? pour un peu, les gens de Concarneau répondront : Présents ! Parlez-vous des *êtes de saumon* ? les gens de Châteaulin devinent que l'on pense à eux. Et ceux de Gombrit vous savent gré de ne pas les oublier trop, si vous songez aux *êtes de merlu*.

Les exploits qui ont valu à ces villages des distinctions si flatteuses paraissent, malgré tout, moins merveilleuses que telles aventures dont les contes du littoral ont gardé le souvenir. Dans la Haute-Bretagne, la beauté de trois jeunes pêcheuses leur valut de coiffer, le même jour, trois couronnes : elles furent épousées par le roi des Poissons, le roi des Rats et le roi des Oiseaux. Ces trois monarques avaient à cœur de régénérer, très abondamment, leur race.

Un petit pêcheur, au bout de sa ligne, amena, certain jour, une sirène. Etant un peu femme, dit-on, elle parlait fort volontiers ; elle réussit à persuader son maître de la remettre dans l'eau ; elle nageait, du reste, avec une coquetterie charmante. Mais elle lui avait laissé une flûte. Au moindre son de cette flûte, elle accourait, empressée, fût-elle dans les haies les plus lointaines de l'Armor. Et jamais elle n'accourait les mains vides. Si bien que le petit pêcheur devint l'homme le plus riche du pays.

La Basse-Bretagne a aussi, dans son histoire, de quoi puiser des encouragements pour l'avenir. Le fils d'un pêcheur de la côte découvrit, dans un palais enchanté, une salle remplie de sacs d'or. Il rapporta, chez lui, l'un de ces sacs et repartit pour prendre les autres. Mais il s'égarait dans le palais. Un grand diable de géant le rencontra. Ce géant cherchait un fils, qu'il avait perdu. Avec beaucoup d'à-propos, le jeune intrus tomba aux pieds du géant et cria : « Mon père ! » Le géant s'attendrit et répondit : « Mon fils ! » car c'est ainsi que parle la voix du sang. Mais, si bon fils qu'il fut, cet enfant retrouvé songeait à quitter son père. Il désespérait d'y réussir, quand il vit à terre une bague. C'était un talisman. Ce talisman, assez bavard de sa nature, donna quelques détails au jeune homme sur le moyen de sortir du palais. Une fois dehors, il se fit construire un somptueux château où il épousa la fille, sans tache, d'un empereur authentique.

G. DUPONT-FERRIER.



ÉTANG DE BOUZALE

AUTOUR DE LA RADE DE BREST

Malgré la faveur qui s'étend de plus en plus aux stations de l'extrême pointe de Bretagne, *finis terre*, il est peu de touristes qui consacrent à la visite de la rade de Brest la journée qu'elle nécessite ; cette visite peut s'effectuer soit en bateau, soit en automobile, mais, bien entendu, les points de vue diffèrent selon qu'on emprunte l'un ou l'autre de ces modes de locomotion ; on n'y perdrait certes pas à se servir des deux conjointement, si les transports fluviaux n'étaient trop lents et trop fâcheusement intermittents.

Nous nous bornerons, par conséquent, à décrire l'itinéraire terrestre pour se rendre de Brest à Châteaulin, et nous nous excusons par avance de l'imprévu de bien des crochets auxquels nous serons tenus de nous abandonner pour rechercher, dans une région extrêmement fréquentée, les sites inconnus et les merveilles délaissées qui bordent les tracés classiques, imposés par la routine des guides.

L'aspect de la rade, au cours de cette promenade, varie à chaque instant : un peintre se désespérerait à vouloir saisir les tons sans cesse modifiés du tableau qui se déroule devant ses yeux, tant les reflets de l'onde et du ciel subissent de transformations par suite des variations incessantes de l'état de l'atmosphère. Les collines, dont les reliefs s'accusaient crûment il n'y a qu'un instant dans la lumière presque méridionale qui baignait leurs contours, s'estompent subitement sous une brume légère qui vient les recouvrir d'un voile grisâtre ou disparaissent les petits boqueteaux au feuillage multicolore, les hameaux aux toits clairs, la

lande fleurie et la moire de l'onde; cette tristesse dure peu; sous l'action combinée du vent qui chasse au loin l'ombre flottante et du soleil qui s'empare à nouveau des anses, des falaises et des campagnes environnantes, le spectacle prestigieux reparaît sous d'autres tons dont la vigueur s'accuse ou s'atténue de minute en minute, suivant l'intensité plus ou moins grande de la lumière ambiante.

Nous avons, à notre droite, le goulet si étroit de la Penfeld, où l'on comprend difficilement que les Léviathans de notre marine puissent évoluer sans accrocs, et dont les rives escarpées dissimulent un système formidable de défense; en face, la pointe des Espagnols, la presqu'île de Camaret et de Crozon, telle un mur contre lequel s'abrite la rade militaire; à gauche, s'ouvrent les estuaires de l'Elorn et d'une infinité de petits ruisseaux qui se gonflent à la haute mer et transforment incessamment la vision des côtes de Plougastel; plus loin, la baie de Daoulas, derrière laquelle s'échance cet autre estuaire de l'Aulne ou rivière de Clâteaulin, toute bordée de criques au sable fin dont la sauvagerie s'atténue çà et là par la fraîcheur d'exploitations fruitières. Toute cette campagne, dominée par les masses sombres de la Montagne-Noire, est d'un aspect très spécial et l'on ne peut qu'en regretter les difficultés d'accès; nous espérons en avoir aplané les principales dans la description qui va suivre.

On quitte Brest par une route en corniche qui suit au plus près de la mer dans la direction de Saint-Marc, face à la pointe de Kenigou que l'on aperçoit de l'autre côté de la rivière de Landerneau; nous traversons celle-ci en bac au hameau de Passage. Le site est remarquable: des masses énormes, appelées roches de Toularhoron, émergent de terre; leurs silhouettes bizarres, trapues ou élancées, dont le granit blafard tranche sur les fonds de verdure, accompagnent merveilleusement le paysage marin qu'anime au moment du flot toute une escadrille de barques aux voiles colorées.

La route, par des lacets faciles, atteint Plougastel à travers une région maraîchère d'une fertilité qu'explique la douceur presque constante de la température ainsi que son humidité persistante; la fraise surtout, dont on trouve les plants dissimulés dans tous les accidents de terrain, y fait l'objet d'un commerce considérable. En 1904, nous dit M. Ardouin-Dumazet, la commune de Plougastel-Daoulas a expédié en Angleterre et vers quelques fabriques françaises de conserves, 1.611.036 kilogr. de fraises et de pois verts. En 1905, on expédia 1.370.000 kilogr. En 1906, ce chiffre fut beaucoup dépassé, les bateaux anglais qui chargent au passage, dans l'anse de l'Auberlach, ont emporté



CLOÎTRE DE DAOULAS

2.139.300 kil. » Ces chiffres ont encore considérablement augmenté depuis cette époque.

Nous ne décrivons ni l'église, ni le calvaire célèbre de Plougastel dont les statuettes naïves ont de tout temps fait l'admiration des touristes; nous ne rappellerons également que pour mémoire les mariages, célébrés le même jour de tous ou presque tous les proms de l'année, curieuse cérémonie où reparaissent les vieux costumes et les parures de broderies ou de dentelles dont certaines sont de réelle valeur. Ces mariages, avec leurs cortèges, leurs danses et leurs chansons, ont été décrits par maints auteurs et déterminent chaque année, au mois choisi pour leur célébration, une foule considérable de curieux.

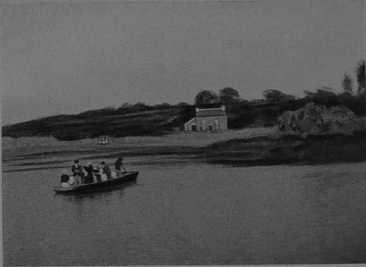
Mais il serait, par contre, regrettable de ne pas signaler à la descente du bac du Passage, la visite intéressante des deux chapelles de Saint-Langin et de Saint-Jean-de-Plougastel, situées sur la rive de l'Elorn; de même, avant de quitter la région, une courte excursion de 5 kilomètres par un chemin suffisamment bon, à la pointe de l'Armorique, nous permettra d'atteindre le point précis où l'on peut saisir le mieux la rade de Brest en son ensemble.

Un autre parcours, également intéressant mais plus long, à la base de la presqu'île de Plougastel, nous fait gagner une région trop communément délaissée qu'abrite à l'est les monts d'Arrée et dont Sizan serait la localité maîtresse; quittons donc momentanément les alentours immédiats de la rade pour nous diriger vers Dirinon, où se tient chaque année un pèlerinage célèbre; le tombeau de sainte Mélanie, que l'on peut voir à l'intérieur d'une petite chapelle, est entouré de statues des apôtres dans des attitudes naïves, telles que nous les avons maintes fois rencontrées dans les sanctuaires bretons. Rappelons que Daoulas, situé au sud de notre chemin, possède un cloître du xii^e siècle que l'on considère comme le plus complet monument roman de toute la péninsule.

Remontant plus au nord, nous côtoyons un étang pittoresque profondément encaissé près du hameau du Rouzle, et nous atteignons bientôt la petite ville de Landerneau dont les curiosités assez rares mais très connues ne sont pas à citer ici; nous continuons donc à nous enfoncer dans les terres en nous dirigeant par la route de Carhaix, et en laissant sur notre gauche les ruines imposantes de la Roche, encadrées d'une hêtraie magnifique. Ces ruines dominent un petit village dont l'église est une merveille, grâce à son clocher ajouré, à la splendeur de ses verrières, aux sculptures de son jubé et aux dentelles d'architecture de son ossuaire;



ÉGLISE DE LA MERVEILLE



RUVIÈRE DE CHATEAULIN

Nous atteignons bientôt Sizun : ce chef-lieu de canton, peu important et triste d'aspect, commande toute une série de hameaux dissimulés dans les bois et les vallons qu'abritent les pentes rocheuses des montagnes d'Arrée ; pays de grand élevage de chevaux dont le marché le plus important se tient à la Martyre, pays de production de tan, ce qui fait que tous les rameaux de chênes sont écorcés, à une hauteur déterminée, comme dans les exploitations de chênes-lièges que nous avons rencontrées en Provence.

Sizun n'est guère traversé que par les touristes qui empruntent, pour se rendre à Brest, l'artère centrale de la Bretagne : eux seuls ont pu jusqu'ici admirer l'ensemble architectural de la place de l'Église ; on y accède par un Arc de Triomphe dont il est difficile de rendre l'harmonieuse majesté ; son ossuaire est peut être le type le plus pur du style Renaissance que nous ayons rencontré jusqu'ici, avec ses fenêtres encadrées de statues ainsi que de moulures divinement ciselées, et son porche surmonté des douze images des apôtres.

L'église, d'allure imposante, se différencie des églises de Bretagne par une réunion extraordinaire de détails sculptés ; il n'est pas une niche ou un retraits quelconque de l'édifice où l'architecte n'ait entassé les ornements les plus fouillés et souvent les plus étranges.

Sizun mériterait d'être choisi comme centre du tourisme pour la visite de la partie occidentale des monts d'Arrée, visite pedestre, dont la description sort de notre cadre, mais dont nous ne saurions trop recommander l'intérêt aux bons marcheurs, amoureux des landes sauvages, des entassements pittoresques et des panoramas étendus.

Au sortir de Sizun, nous traversons une plaine immense dont la monotonie est coupée, çà et là par de petits bouquets de chênes entre lesquels, par échappées, apparaît quelquefois la rade de Brest ; nous nous dirigeons vers le Faou ; quelques kilomètres avant la ville, quittant la route directe, à Hanvec, nous prenons à gauche le chemin de Lumengol, petit village tassé, au flanc

peu de touristes omettent cette visite mais combien se rendent à quelques kilomètres plus bas, à l'écart de la grande route, au village de la Martyre : nous y trouvons pourtant tout un assemblage de curiosités réelles, qu'il s'agisse des statues dont le porche est orné, des vitraux, des bénitiers et surtout de l'Arc du Triomphe situé au seuil du cimetière ; les dimensions de ce monument que surmonte un superbe calvaire, et la richesse des sculptures dont il est orné étonnent en raison de la modestie du lieu.



RUE DE CHATEAULIN



BAIE DE DOUARNENEZ



ROCHERS DE TOULLEBOIS — ALIX DE BERTY



LA RIVIÈRE DE CHATEAULIN, APRÈS TÉRÉZÉ

d'un côté et dont rien au loin ne signale l'intérêt ; pourtant sa modeste église attire, à certaines époques de l'année, la foule des croyants ; cette église mise, sous l'invocation de Notre-Dame-de-Tout-Remède, d'aspect médiocre à l'extérieur, est d'une richesse surprenante à l'intérieur ; ses statues, ses reliquaires, ses orgues, ses vitraux, la décoration du chœur et de l'autel ruissellent littéralement d'or, d'argent, de marbre et de bijoux précieux.

Nous descendons maintenant au Faon, situé au fond de l'estuaire d'une petite rivière, ce qui lui donne un aspect maritime assez animé aux heures du flot ; le reste du temps, la ville est plutôt silencieuse et n'offre à la curiosité que certaines maisons anciennes et un vieux marché.

Poursuivant notre excursion circulaire autour de la rade, nous laissons à notre gauche la route de Châteaulin, où doit s'achever plus tard notre itinéraire, pour nous rapprocher de la mer et gagner l'estuaire de l'Aune, près de l'îlot de Térénez, où se tiennent un certain nombre de vaisseaux désarmés, « au triple rang de sabords ; frégates, bricks, navires à vapeur reposent là, dernier abri destiné à ces nefs qui furent glorieuses. On les en retire parfois pour les conduire à Brest ; elles serviront de pontons, de magasins ou d'ateliers. Quelques-unes pourront être armées encore pour servir de navires-écoles. » (Ardouin-Dumazet).

Nous traversons en bac la rivière de Châteaulin qui fuit en contours capricieux jusqu'au

sombre massif du Menez-Hom ; à quelques kilomètres, nous empruntons à droite le chemin de Landévennec dont l'abbaye datant du ^ve siècle fut ruinée sous la Révolution ; on y retrouve avec quelques difficultés le tombeau de son fondateur, saint Guénoël, une crypte dont les peintures sont encore visibles en quelques endroits, et toute une série de débris sculptés.

Revenus à notre route, nous joignons bientôt le carrefour de Tal-al-Groas et nous nous engageons dans la lande fleurie pour gagner le village de Lanvôc, d'où l'on peut descendre à la mer par une sente ardue ; une sorte de corniche contourne l'anse du Fret et nous permet de saisir tout l'ensemble du fond de la rade avec les diverses échancrures de l'Elorn, de l'Auberlach et de la rivière de Daoulas, spectacle excessivement varié dont nous avons plus haut signalé l'imprévu causé par les variations de l'atmosphère.

Au hameau du Fret, les touristes peu pressés pourront s'engager à droite pour la visite de la presqu'île de Roscanvel ; l'intérêt de cette promenade circulaire réside surtout dans la différence d'aspect entre les eaux de la rade et celle de l'Océan, quand, à la Pointe des Espagnols, on redescend du haut de falaises escarpées sur Camaret par un chemin malheureusement mal entretenu.

Camaret connaît déjà la vogue, et la méritera davantage lorsque ses ressources hôtelières auront progressé ; c'est un véritable centre pour les amateurs de plages déchiquetées et de criques au sable fin ; dans ses falaises rocheuses s'ouvrent des grottes dont les profondeurs se colorent sous les reflets de la lumière solaire avec une richesse de nuances absolument féérique ; les grottes du Toulinguet notamment, qui ne sont, du reste, visibles qu'à certaines époques de l'année, ne le cèdent en rien sous ce rapport à celles plus connues de Morgat ; toute la côte est à suivre par la route stratégique, depuis la pointe du Toulinguet jusqu'à celle de Pen-Hir, et l'anse de Dinan dont les murailles découpées se détachent sur le ciel comme les ruines d'un burg féodal. En mer, des récifs gigantesques, appelés les Tas de Pois, défient l'assaut perpétuel des lames en furie ; on pourrait descendre encore plus bas jusqu'au Cap de la Chèvre, d'où l'on domine près de Rostudel l'ensemble de la baie de Douarnenez et le raz de Sein, mais cette promenade s'effectue plutôt de Morgat au travers d'une plaine aride où tourment désespérément une quantité de moulins sous l'action de la tempête constante.

Ce n'est pas la seule curiosité de Morgat, où nous sommes redescendus de Camaret en passant par le bourg de Crozon, mais cette petite plage au sable fin a, d'ores et déjà, sa réputation suffisamment établie pour que nous ne nous attardions pas à décrire les splendeurs



BIZON. — VUE DE LA RADE DE BREST

AUTEL DU XVII^e SIÈCLE. — ÉGLISE DE RUMENGOU.

de toute sa série de grottes, plus rutilantes les unes que les autres, que les écrivains et les peintres ont célébrées ou reproduites si souvent.

Il nous reste, pour terminer cet itinéraire, à reprendre à Crozon la route directe de Châteaulin, trajet long, souvent morose, où la lande sauvage ne disparaît qu'aux abords de quelques hameaux perdus dans ce désert, mais où nous devons cependant signaler la gracieuse église gothique, toute ciselée de sculptures, de Sainte-Marie de Menez-Hom, la porte Renaissance de son cimetière et un calvaire à personnages. C'est de là que se pratique généralement, par un sentier difficile à suivre à travers la rocaïlle et les arbrisseaux chétifs, l'ascension du Menez-Hom. Elle demande à peine une heure.

D'une altitude relativement basse, 330 mètres, la série de mamelons qui porte le nom de Menez-Hom offre, à notre avis, un panorama plus intéressant et plus complet que celui des Monts d'Arrée, en ce sens qu'il englobe des horizons à la fois terrestres et maritimes; ces derniers sont les plus imposants : à l'ouest principalement, la presqu'île de Crozon détache ses trois éperons déchiquetés comme d'immenses tentacules, dont l'un fait front à l'Océan sans

limites et dont les deux autres gardent l'entrée de la rade de Brest et de la Baie de Douarnenez; plus à droite et plus rapprochée de nous, l'avancée de Plougastel projette ses différents promontoires dans la rade militaire; nous tournant vers le cœur de la péninsule, nous apercevons, au delà des croupes rondes du massif que recouvre une lande roussâtre, parsemée d'ajoncs et de rares bruyères, les masses sombres des montagnes Noires et les cimes dénudées des Monts d'Arrée, sur le sommet desquels flottent des nuages gris, lourds d'humidité.

Un silence profond règne à ces faibles hauteurs : des quelques hameaux dispersés au bas du massif, aucun bruit ne monte qui puisse troubler notre recueillement; rien ne trouble la majesté d'un tableau d'ensemble si parlant; et nous avons tout loisir d'en imprégner pour notre souvenir nos sens et notre esprit.

Après Sainte-Marie, n'étaient des échappées fréquentes et gaies sur la baie de Douarnenez, la route serait des plus maussades; la descente sur Châteaulin est, par contre, absolument ravissante et c'est un vrai régal pour les yeux de plonger dans la faille étroite, sinueuse et ombragée, où l'Aulne se resserre entre des quais suffisamment animés.

Si la petite ville présente peu d'intérêt comme monuments, à l'exception de sa chapelle Notre-Dame et de son ossuaire, nous ne saurions trop vivement recommander aux touristes l'excursion fluviale de l'Aulne où la magnificence et le pittoresque des rives rachètent heureusement les promiscuités désagréables et le manque absolu de confort du bateau qui fait ce service.

C'est à Port-Launay qu'on s'embarque; après avoir dépassé un superbe viaduc en granit,



CHAPELLE NOTRE-DAME DE CHATEAULIN.

la rivière décrit des courbes de plus en plus élargies, surtout au delà de l'écluse de Guily-Glas; de charmantes prairies couvrent les pentes et y alternent avec de vigoureuses chênaies; on rencontre les trois escales successives de Dincault, de Trégarvan et de Térénez que dominent les dômes sombres du Ménéz-Hom; puis la nature se fait plus sauvage, les rochers plus fréquents et la lande plus âpre en se rapprochant de l'estuaire où l'Aulne s'étale subitement près de l'île de Térénez; à cet endroit nous retrouvons la rade de Brest dont nous avons décrit précédemment le spectacle merveilleux.

LA VILLE D'IS

Que la ville d'Is ait existé, cela est sûr; et la preuve, c'est qu'elle exista sur plus d'un point de la côte bretonne. Dans la baie de Douarnenez et dans la baie d'Audierne, à la pointe du Raz et près de Quimper, sur la grève de Trestal, aux Triagos, et près de Tréguier. Elle existait trop, avant de n'exister plus. Convenons qu'elle a, comme une petite folle, quelque peu abusé de la vie.

La ville d'Is était immense, et nul n'ignore, à Audierne, qu'elle déroulait ses remparts entre la pointe du Raz et la pointe de Penmarc'h; peut-être même de Douarnenez au Port-Blanc. Paris et Rome n'auraient occupé qu'un ou deux quartiers de son territoire. Les Sept-Îles seraient une ruine de ses faubourgs. Elle avait cent cathédrales, bien comptées; et, dans chacune d'elles, un évêque en exercice. Seulement, saint Guénolé, qui était l'un de ces prélats, et saint Corentin, qui en était un autre, se jouaient plus d'un méchant tour. Ils se supplantaient mutuellement. Et leurs ouailles ne savaient pas toujours à qui obéir.

Autres tristesses: cette ville avait trop de théâtres et trop d'auberges. Elle aimait trop le jeu et les fêtes. Jeunes hommes et jeunes femmes ne songeaient pas assez à leur édification réciproque et leurs lèvres ne se plaisaient qu'aux propos d'amour. Les bourgeois trouvaient tout simple de mesurer le grain dans des hanaps d'argent. Ils ne voulaient arrêter leurs regards que sur des gens heureux et gais; et ils chassaient les mendiants comme des porceaux impurs. Les bedaux des églises n'avaient pas d'ordre; ils égaraient communément les clés dont ils avaient la garde.

Le roi Grallon était un cœur honnête mais débonnaire. La plus mauvaise œuvre de sa vie, c'était sa fille. Elle se nommait Dahut. Cette princesse avait eu de si nombreux maris qu'elle avait vite renoncé à en tenir registre. Chaque fois qu'elle en épousait un, elle le faisait, au lendemain de ses nocces, précipiter dans un gouffre, qu'on voit encore près d'Huelgoat, à Pontaven. Le mariage ne lui réussissant pas très bien, elle s'en passait quelquefois. À l'éphébe qu'elle avait distingué, elle envoyait un masque enchanté; et ce masque permettait à l'élu de la rejoindre secrètement dans une tour jugée inaccessible. Quand il quittait Dahut, Dahut ne l'oubliait point car le masque comprimait aussitôt le cou de l'infortuné et l'étranglait sans merci. Le cadavre était alors hissé sur le dos d'un cheval qui courait le jeter dans le précipice de Poulhaouen.

Dahut n'en avait pas moins une cour assidue de quarante seigneurs. Ils portaient des manteaux de pourpre; tous les matins, elle les forçait à entendre la messe à Lanval; et ils commençaient, pour lui rapporter les hosties, dont ses pratiques de magicienne ne pouvaient se passer.

Mais la mansuétude de Dieu a des bornes, et Dieu se fâcha. Saint Guénolé parut — saint Corentin était ce jour-là en retard — et Guénolé dit à Grallon: « Prince, le bras de l'Éternel se lève, la mer se gonfle, la cité d'Is va disparaître; hâtez-vous de fuir. » Grallon bondit à cheval et

partit au galop. Derrière lui, un bruit formidable ébraula l'air; la nuit tomba, et, dans les rues, le flot marin semblait poursuivre le pauvre roi. Mais la vague ne mouillait qu'à peine les sabots de derrière du cheval.

Or, Grallon passa devant le palais de sa fille et Dahut s'élança en croupe derrière son père. A ce moment, le cheval s'arrêta. L'eau montait jusqu'aux genoux de la bête, puis jusqu'à son poitrail. Grallon, éperdu, supplia Guénolé, qui ordonna : « Secouez le Pêché que vous portez derrière vous et Dieu vous sauvera ! »

Le bon roi hésitait à sacrifier sa fille, ce que voyant, l'évêque toucha du bout de sa crosse l'épaule de Dahut. La princesse glissa dans la mer et le gouffre, qui depuis a retenu son nom, l'engloutit pour toujours.

Mais déjà le cheval de Grallon avait repris sa course et, d'un saut formidable, escaladé le rocher de Garrec où la roche a gardé l'empreinte de son sabot. Guénolé et Grallon s'agenouillèrent pour remercier Dieu. Après quoi, ils osèrent se retourner. La ville d'Is achevait de disparaître ; ses plus hauts clochers s'engloutissaient peu à peu. Un dernier remous tourbillonnait autour de leur pointe. Et sur la crête des vagues apaisées, la lune et les étoiles dansaient.

En ce jour sinistre, la cité sous-marine n'est point morte tout entière. L'évêque et le roi obtinrent que la vengeance céleste fut suspendue. Car la foule, désespérant d'échapper à la mer, s'était précipitée dans les églises ouvertes et avait crié miséricorde. Derrière les vitraux, elle attend toujours sa délivrance. Et ses oraisons séculaires n'ont pas encore interrompu le cri qui implore la pitié divine.

Tous les sept ans, dans l'aube blanchissante de Pâques, les palais, les églises, les rues et les places de la malheureuse cité émergent, quelques secondes, au ras des flots, et les cloches agitent l'air de carillons étranges ; leurs voix semblent lointaines et comme venues de l'au-delà.

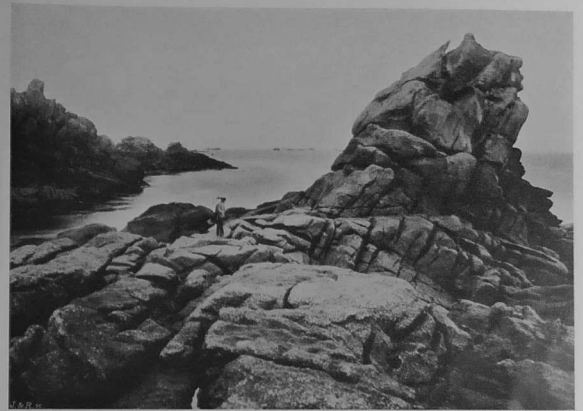
Et puis, brusquement, la vision brève s'efface ; les dernières volées s'éteignent, une à une ; le grand silence se fait et plane de nouveau sur la tragique cité.

Tout au fond de l'abîme, des prêtres fantômes recommencent, dans les cathédrales enfouies, les cérémonies rituelles. Et une assemblée de spectres assistent, muets, au sacrifice. Mais fantômes et spectres sont soutenus par un espoir suprême.

Il attendent qu'un être vivant descende enfin au milieu d'eux, qu'il réponde aux prières liturgiques ou qu'il donne aux quêtes la plus légère obole. Saint Guénolé leur a prêté que cette parole humaine, ou cette monnaie tombée d'une main vivante, rendrait à la ville engloutie son existence d'autan et sa vieille gloire. A ce signal, les Bretons savent quelle récompense couronnera l'espoir tenace des pauvres ensevelis. Ils renâtra, nimbée de rayons splendides et parée de magnificences surluminaies. Et, au profit d'Is, Paris perdra son rang de capitale ; car Is est sa vieille rivale.

*Quand, des flots, Is émergera,
Paris submergé sera.*

G. DUPONT-FERRIER



ROCHERS DE L'ÎLE DE SEIN

LA COTE DES NAUFRAGES

LA Pointe du Raz exerce sur l'imagination des touristes une telle attraction que la route directe après Audierne est la seule empruntée ; on délaisse ainsi toute la série des principales anfractuosités de la côte nord, dont les falaises et les grottes méritent mieux qu'un tel abandon. La nature s'y révèle dans toute sa plus sauvage horreur ; c'est à cette extrémité de la Cornouaille que l'on peut admirer les éperons les plus variés de formes, les gouffres les plus vertigineux et l'assaut le plus terrible que les flots, dressés par des courants tumultueux, puissent livrer contre des falaises ; le spectacle, connu de toute une colonie de peintres, est encore ignoré du public. Aussi dirigeons-nous cet itinéraire, praticable aux automobiles, par les routes les plus rapprochées de la côte.

Nous quittons Châteaulin en descendant au sud par Cast et Locronan ; à mi-chemin de ces deux localités, nous signalons au passage l'intéressante chapelle de Kergoat, dont les vitraux de dimensions inusitées sont dans un état parfait de conservation ; Locronan, situé



VILLETES DE CÔTE DE SEIN

entre les deux forêts du Duc et de Nevet, est célèbre dans toute la Bretagne par son pèlerinage de la Grande Troménie qui y attire tous les six ans plus de 50.000 fidèles; la procession se déroule au milieu des campagnes environnantes en suivant le trajet « que la tradition désigne comme accompli chaque jour, pieds nus, par saint Ronan en signe de mortification ». (Ardouin-Dumazet.)

La vue est incomparable du faite de la montagne de Saint-Ronan: au delà d'une campagne très verte et toute parsemée de petits taillis, apparaît au loin la baie de Douarnenez que sillonnent en tous sens les barques des pêcheurs; le sombre massif du Menez-Hom forme à droite un majestueux décor de fond.

Notre route descend par Kerguz en se rapprochant de la mer jus-à la délicieuse plage du Grand-Ris, d'où l'on aperçoit Douarnenez. Après avoir franchi l'énorme falaise qui nous en sépare, nous y visitons la chapelle Saint-Michel, seul édifice intéressant de la petite ville dont toute la vie réside dans la pêche et l'industrie des conserves, mais qui possède dans la baie qui porte son nom de quoi justifier la grande vogue dont elle jouit.

Laissant à gauche le village de Ploaré, dont on admire de loin l'élégante église, nous quittons la route directe d'Audierne pour rejoindre, au travers de landes parsemées de rares pinèdes, le petit village de Poullan où il faut visiter l'église et dont les environs sont semés de pierres druidiques de toutes sortes; ce ne sont que menhirs, allées couvertes ou dolmens.





COSTUMES DE L'ÎLE DE SEIN

Notre route se rapproche de la côte à Beuzec, côte terrible, hérissée d'éperons déchiquetés, de falaises plongeant verticalement, entrecoupées de fentes où le flot s'engouffre avec un fracas de tonnerre; très rarement, au fond de quelques-unes de ces anses un peu élargies, on aperçoit, entre des roches grises ou rouges, le sable fin d'une plage minuscule, retraite passagère des pêcheurs ou dépôt des langoustiers : l'expression manque pour rendre exactement le caractère grandiose de ce rempart solitaire et farouche qui défend, depuis des siècles, l'extrême Cornouaille contre l'assaut sans trêve de l'Océan, de cette crête désolée

qui domine l'abîme à plus de 100 mètres de hauteur et dont il convient de n'approcher qu'avec la plus extrême prudence.

Beuzec, Trouvérenec, Brézellec et la pointe du Van sont les quatre points principaux d'où il faut contempler ce spectacle si l'on veut avoir une idée exacte des indentations de la falaise ; le coucher du soleil est l'heure la plus propice.

Après la pointe du Van, l'absence de route nous force à redescendre à Clédén et de là à Plogoff d'où l'on visite la baie des Trépassés, la pointe du Raz et l'enfer de Plogoff, sites connus dont la description sortirait du cadre de cet ouvrage.

L'excursion de l'île de Sein, séparée du continent par le Raz, est absolument recommandable : le voyageur, à la recherche d'émotions rares et d'études de mœurs, pourra l'entreprendre avec intérêt, mais il devra s'armer de patience si le brouillard ou le vent le retient dans cet îlot triste et sauvage où le confortable et la bonne chère n'existent pas.

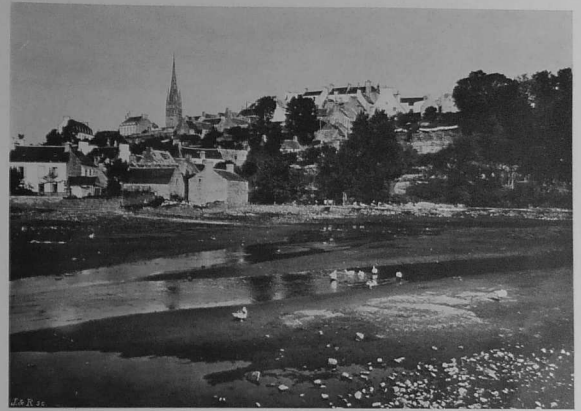
La traversée s'effectue de préférence d'Audierne à bord du voilier postal; on peut encore l'entreprendre de la pointe même en s'entendant avec un langoustier.

Le Raz, presque toujours violemment agité et bien connu des capitaines d'Audierne, n'est jamais affronté par eux sans angoisse et sans un appel à la Providence. « Mon Dieu, dit le matelot, secourez-moi pour traverser le Raz, mon navire est si petit et la mer est si grande. » Rien n'est plus émouvant que de voir ces hommes aux cheveux blancs, vieillards aux travaux de la mer, s'agenouiller dans les rafales les plus violentes, pour réciter un *lugubre de profundis* qui n'a rien de réconfortant pour le voyageur peu habitué à retenir sa pensée vers l'au-delà.

« Jamais homme n'a traversé le Raz sans avoir peur ou mal », dit le proverbe armoricain.

La traversée dure en moyenne quatre heures.

La tristesse sauvage de l'île semble trouver un reflet chez les habitants dans leur tenue et dans leurs usages; perpétuellement éprouvés par elle, l'idée de la mort domine leurs pensées



PONTVEUX. — VUE GÉNÉRALE

et donne à leur physionomie cette expression sombre que le peintre Cottet rend si fidèlement dans ses tableaux; la sensibilité de nos grandes villes s'accommoderait mal de certains de leurs usages.

Dans les nuits brumeuses où les naufrages sont si fréquents, on voit les liennes, dont le costume noir s'assombrit encore de la coiffe aux ailes également noires, passer de longues heures au cimetière à évoquer le souvenir des nombreuses victimes de la mer ou creuser la tombe de leurs parents proches.

Les maisons, entassées les unes contre les autres et séparées par des sentiers étroits, semblent faire masse pour résister aux fureurs des tempêtes; par gros temps, en effet, les embruns et jusqu'à des paquets de mer viennent couvrir l'île qui eût déjà disparu comme tant d'autres îlots voisins sans les travaux de défense qu'on y a élevés sous forme d'une chaussée puissante. En 1868, un terrible raz de marée balaya tout le territoire de Sein et les pauvres habitants ne trouvèrent refuge que dans le phare et le clocher de l'église.

La campagne présente une série de vallonnements courts où ne pousse aucun arbre et dont la végétation est misérable; on n'aperçoit que de petits champs bordés de murets de pierres sèches où s'abritent de maigres cultures d'orge ou de pommes de terre; aussi ce rendement



NOTRE-DAME DE ROSEUDON. — PORTAIL.

insuffisant fait les liens tributaires du continent. Leurs véritables ressources, péniblement acquises, résident uniquement dans la pêche.

Le phare d'Ar-Men, dont la construction a coûté nombre d'existences et dura plus de vingt années, protège la navigation contre la violence des courants et la traîtrise des écueils submergés qui entourent l'île de Sein; mais la brume, si fréquente en ces parages, cause encore de trop nombreux naufrages ou les liens trouvent l'occasion de déployer leurs qualités de sauveteurs héroïques et modestes; car les temps sont passés où l'historien Danvin pouvait, avec quelque exagération, les représenter « munis de cordes et de perches armées de crocs de fer, chassant devant eux, aux jours de tempêtes, deux ou trois vaches aux cornes desquelles rayonnaient des lanternes afin d'attirer, par cette perdue clarté, les navires en détresse sur les récifs qui environnent l'île, pour ensuite se partager les dépouilles des naufragés dont ils rejetaient sans pitié ni remords les corps nus dans l'Océan ».

Le retour de notre itinéraire se fait d'Audierne par Pont-Croix: l'église de Notre-Dame de Roseudon ou de la Vierge mérite de retenir notre attention, surtout pour la décoration éclatante de son portail.

Nous gagnons, par une lande d'une tristesse angoissante, le hameau de Ploulinec, puis Plozévet, où se trouve une allée couverte et dont nous admirons la superbe église au clocher élancé; laissant à gauche la route directe et peu intéressante de Quimper, nous gagnons Pouldreuzic: les dunes se succèdent, parsemées de dolmens ou de menhirs; des foyers de goémons assombrissent l'atmosphère de leurs fumées noires. Près du territoire de Plovau on peut, par un sentier qui conduit à la mer, admirer les récifs de la baie d'Audierne où les flots projettent leurs embruns à des hauteurs énormes.

Pémerit possède de beaux vitraux; Tréogat, Plonéour nous rapprochent de Pont-l'Abbé, ville importante pour la région, presque propre, possédant boutiques et vieilles maisons pittoresques, et dont les habitants, les femmes surtout, ont conservé leurs anciens costumes, tout recouverts de broderies.

Pont-l'Abbé commande la campagne de Penmarch, territoire profondément morose d'où l'on entend de très loin les mugissements de l'Océan; une cité prospère, dont on retrouve les traces dans les ruines d'antiques châteaux, de forteresses découronnées et d'églises importantes, l'occupait encore au temps de la Ligue et sombra sous les coups des hommes et des éléments. L'activité n'a subsisté qu'aux ports de Loctudy, de Guilvinec et de Saint-Guénolé, grâce

à la pêche à la sardine, presque toujours fructueuse en ces parages, mais particulièrement dure en raison d'écueils en nombre infini contre lesquels sont dressées les barques.

Le point de cette côte, où le spectacle est le plus imposant et cause l'impression la plus profonde, se trouve à l'anse de la Torche, au-dessus de Saint-Guénolé: les rochers y affectent des formes extravagantes sous l'influence des lames qui en érodent les contours depuis



ILE DE SEIN. — LE PORT.



TROUVERENC.

l'éternité : des gouffres s'ouvrent au fond desquels ont sombré des masses gigantesques; la lame déjà retenue par les écueils sous-marins se précipite dans ces enfers en tourbillons pressés qui grondent avec une violence indescriptible. Vision merveilleuse et terrible sur laquelle il faut fermer les yeux pour en graver profondément le souvenir en notre esprit et dont on regrette de rompre l'attrait par suite des nécessités du voyage.

Revenus à Pont-l'Abbé, nous ne trouvons, après une telle magie, rien d'intéressant à signaler sur la route qui nous amène à Quimper, sauf vers la jonction des chemins de Plouguffan et de Pouldreuzic où nous suivons pendant trop peu de temps, deux kilomètres à peine, la délicieuse vallée de l'Odé.



LE CULTE DES MORTS

Voyager en Bretagne, c'est comprendre ce que peut être, au milieu des vivants, le culte des morts. La lumière, à chaque pas, semble évoquer une vision de l'au-delà. Le brouillard donne aux êtres et aux choses des apparences de fantômes. Et l'on croirait, à entendre la clameur du vent et la grande voix de la mer, que ces fantômes conversent, qu'ils s'appellent et se répondent.

Dans la solitude des sentiers déserts, la silhouette, dressée soudain, d'un passant de rencontre prend, parfois, des airs d'apparition fantastique. Sur certains coins d'aspect sinistre, on dirait que la malédiction de Dieu s'est appesantie. Et l'on comprend, en face de la grande lèvre noire, dont les marais tourbeux de Yeun-Elez souillent le sol de l'Ar-Coat, qu'un mot soit monté aux lèvres populaires : Ici, est la bouche des châteaux souterrains de la Mort.

Et partout, sur la côte, s'ouvrent des enfers béants d'où les Morts font monter, jusqu'à l'oreille des marins, des plaintes que les vagues couvrent mal : c'est l'enfer de Plougrescant, ou de Groix, ou de Plogoff.

Ces impressions d'aujourd'hui étaient déjà, il y a treize siècles ou davantage, celles qu'éprouvaient les Armoricains. Chez eux, ils trouvaient partout la hantise de la mort et ils se donnaient, sans marchander, au culte qu'exigeaient d'eux les défunts. Ils se vouaient, nous assure l'historien Procope, au passage des âmes. La nuit, c'étaient de grands coups sourds heurtés à leurs portes; et c'étaient, au dehors, une voix lamentable, qui criait : à l'aide ! Une poussée étrange les soulevait de leurs couches; d'invisibles mains les conduisaient au rivage. Des barques attendaient, qu'ils ne reconnaissaient point. Ces barques étaient chargées d'une foule que l'on sentait et frôlait sans la voir. Leur place était réservée au banc des rames; ils s'y asseyaient et les esquifs s'ébranlaient.

Une heure brève s'écoulait et voici qu'ils abordaient, au nord de la Manche, à cette île de Bretagne, où ils ne pouvaient atterrir, en temps ordinaire, qu'après un jour et une nuit d'efforts. Et tout aussitôt les barques se faisaient plus légères. D'insaisissables ombres en descendaient. Puis, sur le rivage, les voix déjà entendues parlaient; lointaines tout à la fois, et toutes proches. Et les rameurs comprenaient que ces voix étaient celles des conducteurs des âmes.

Ces voix appelaient, un à un, les morts transportés au séjour des Défunts. Elles les désignaient par leur nom paternel; les femmes devaient répondre au nom de leurs époux. Et les voix disaient la vie de chaque ombre et les fonctions qu'elle avait exercées, sur la terre des Vivants.

Aujourd'hui encore, c'est de la cité des morts que les Bretons aiment à s'approcher sans cesse; c'est sur les tombes qu'ils sentent le mieux les palpitations de la vie. Là, surtout, ils comprennent son austère noblesse, sa dignité et, aussi, ses sourires. Et là seulement, la force du lien qui les attache à tout leur passé, avant de les enchaîner à tout leur avenir.

Et voilà pourquoi la cité des morts attire, sous le panache complaisant de ses ornements ou dans l'ombre étroite de ses ifs fuselés, les amoureux avides, une fois les vèpres dites, de

renouveler leurs âmes dans des dévotions moins mystiques. C'est sur le mur bas, aux pierres disjointes et moussues du vieux cimetière, qu'aux soirs de « pardon », à l'heure où le crépuscule baigne les champs de mystère et pénètre les gens de caresses, les jeunes gars retrouvent leurs « douces », dont les coiffes blanches battent la chamade.

Sur les marches de granit du cimetière, les annonces et les bans se font le dimanche ou bien les jours de marché. Car c'est là que, d'instinct, la foule se porte et se presse. Là encore, se campent les bardes, pour chanter ces paroles rythmées où tous les échos du passé mêlent leurs voix. Et là, surtout, retentit, dans leur bouche, ce *Cantique des Cimetières* qui emprunte à l'ambiance du décor un accent nouveau de vérité :

La Terre a des faveurs pareilles
Pour les riches et pour les gueux ;
La Terre, où les anciens sommeillent,
Ne sait plus distinguer entre eux.

Les tombes blanches ou grises du cimetière sont accueillantes, toute la semaine, aux flaneries qui achèvent les journées de labeur ; et sur ces tombes le clocher égrène une à une les notes de l'*Angelus* : leur tintement, jadis, partagea, en tranches égales, la vie de ceux qui dorment dans le grand repos. Et quand, après les journées et les journées, c'est la semaine qui s'achève, le culte des morts a sa part des communs loisirs :

Des essaims de vivants bondonnent sur les tombes.

Pour les Bretons, l'essentiel de la vie c'est la mort ; car la mort a, pour elle, la durée. Et puis, la mort est une autre forme de la vie.

Au reste, M. Anatole Le Braz, qui sur ce point comme sur tant d'autres a su, en psychologue et en poète, pénétrer dans les secrets de l'âme bretonne, l'a noté très justement : les populations armoricaines ont bien moins le culte de la mort que le culte des morts.

On n'a pas assez dit, si l'on observe seulement que la mort est la porte de l'immortalité. Les défunts deviennent invisibles, sans cesser d'être présents. Leurs bourgs ou leurs champs, leur maison ou leur bateau de pêche continuent à être leurs demeures. Ils n'abandonnent jamais les horizons qui leur furent familiers. Ils ne quittent ni leurs proches ni leurs amis. Ils en sont les démons bienfaisants ou les pirates adversaires. Il y a donc, dans la population de la vieille Armorique, beaucoup plus de morts que de vivants. Et les morts sont bien les vrais maîtres des vivants.

Les âmes en peine, ou *anaon*, sont, par suite, le constant souci de cette race ! Malheur à qui oublierait ces âmes errantes !

S'il est nécessaire que chaque bourgade ait son église, il est indispensable qu'elle ait son ossuaire ou son charnier. Et ces charniers raillent, au besoin, les vivants. Ils leur disent : « Plus vous tentez de vous éloigner de nous, plus nous savons nous rapprocher de vous. »

Dans l'arrondissement de Morlaix, le charnier de Landivisiau s'amuse à observer :

Or ça, je suis le parrain
De celui qui fera lin.

Et, dans le canton de Ploudiry, à la Roche-Maurice, une image de la Mort, un *ankou* brandit, de son bras sinistre, une lance et crie : « Je vous tue tous ! »

G. DUPONT-FERRIER.

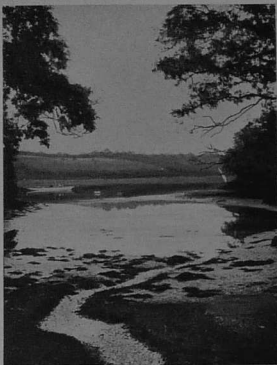


L'ODET

L'ODET

À l'endemain des émotions éprouvées à la pointe du Raz et à la côte de Penmarch, la tranquille et douce excursion qui fait l'objet de ce court chapitre semblera un repos : le touriste quittera certainement volontiers l'automobile et la route pour le bateau afin de descendre l'Odet, de Quimper à la mer. Là, ni chaleur, ni poussière : la fraîcheur et le calme soulagent le voyageur de l'attention soutenue, provoquée par la vitesse et l'agitation de l'automobile.

Le bateau, qu'on pratique trop peu dans notre beau pays, bien qu'il soit, à certains points de vue, un des moyens les plus agréables de le parcourir, est obligatoire pour qui veut connaître la région de l'Odet : ce fleuve qui donne la vie au port de Quimper ne baigne aucun village avant son embouchure, c'est-à-dire, avant Benodet ; aucune route ne s'en approche pendant les dix-huit kilomètres de son cours paisible. Force est donc de s'embarquer pour jouir du spectacle exquis de son long déroulement, de ses riantes falaises ombragées, de l'imprévu ravissant de ses brusques détours, de ses épanouissements subits et de ses rétrécissements.



PRÈS LOCMARIA

L'Odet, petit ruisseau en amont de Quimper, prend l'aspect, en aval de la ville, d'un gros fleuve, dont la navigabilité permet aux bateaux d'assez fort tonnage de remonter jusqu'à Locmaria, très fréquenté par les Norvégiens. Ce petit port de Quimper est étroitement encaissé entre de hautes collines ; dans l'encadrement de leurs futaies, la ville et les deux flèches de la cathédrale complètent très heureusement un paysage qui a souvent retenu l'attention des peintres.

En quittant Locmaria, les rives s'abaissent, le lit du fleuve s'élargit bientôt et la campagne, très riante, cercle un vaste lac, où le batelier prudent suit attentivement le chenal, afin d'éviter un fâcheux échouage. Nous apercevons sur la rive gauche, le charmant château de Lamiron, dont le style Louis XVI est digne d'admiration.

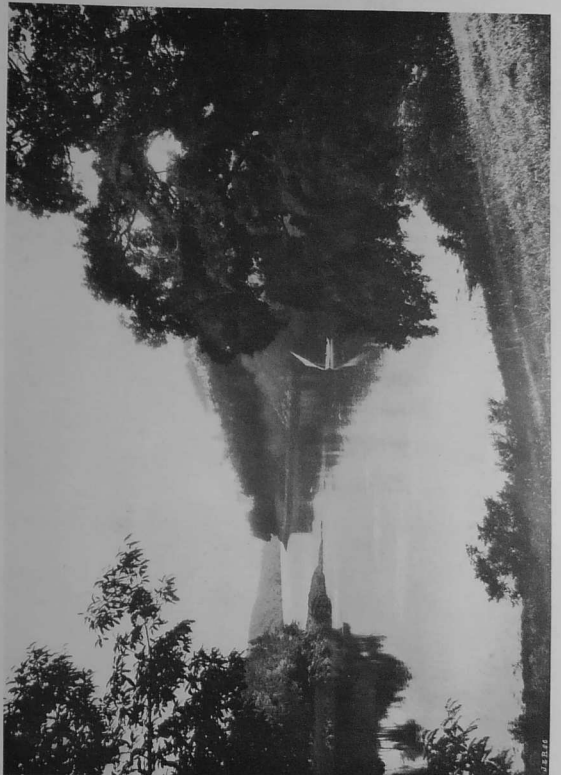
L'Odet semblait se plaire à varier ses aspects, se resserre étroitement : nous voguons à présent dans des courants rapides. A l'époque des hautes marées, le flux et le reflux produisent

ici de très violents remous ou les marins ne se maintiennent qu'au prix de véritables efforts.

La ligne des rives escarpées et rocheuses, parsemées de bois de hauts sapins dont l'exquise fraîcheur se répand sur le fleuve, est souvent interrompue par des anses profondes qu'on prendrait facilement pour l'embouchure d'affluents importants. Telle, sur notre droite l'anse de Toulven, morne étendue marécageuse à marée basse, où le paysage revêt une note sombre et mélancolique, en opposition saisissante avec la gaieté ordinaire de l'Odet.

Un port, celui de Porsmein, tout encadré de verdure, constitue l'unique et minuscule exception à l'absence complète d'agglomérations dont nous parlons plus haut : c'est le seul point de l'Odet auquel aboutisse un chemin. Car le fleuve ne possède même pas de sentier de balage : il semble que, jalouses de la beauté du site, les communes voisines s'obstinent à le protéger contre les admirations vulgaires ; seuls quelques sentiers particuliers permettent sur terre de suivre ses sinuosités parmi les chênes, les châtaigniers, les rhododendrons les houx et les fougères.

Du château de Kerambleis, situé sur la hauteur, descendent en vallonnements harmonieux, des pelouses admirablement soignées ; ici, l'Odet se contourne en angles tellement vifs, que la vallée paraît se terminer à chacun des virages. Ce sont les Virecourts au-dessus desquels les rampes se font plus escarpées et presque impraticables : les terres ne sont retenues que par les arbres et les rochers. L'un de ceux-ci a été dénommé « le rocher de la pucelle ».





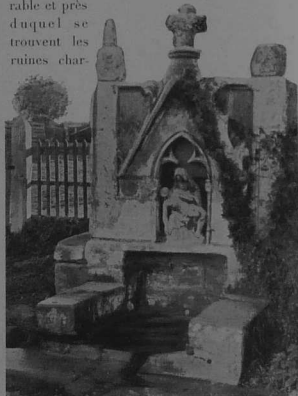
SUR LA ROUTE DE BÉNODET À QUIMPER

chantes, toutes revêtues de lierre, de la Chapelle Sainte-Barbe.

Un sentier de la rive droite domine les méandres de l'Odet et nous conduit à travers des bois de pins gigantesques au château de Pérennon. Cette demeure gothique, qui disparaissait récemment encore sous des lierres séculaires, vient d'être reconstruite par le comte de Broc : si les travaux lui ont fait perdre forcément la patine du temps, ce domaine vraiment seigneurial possède en ses jardins de quoi forcer l'admiration des personnes les moins accessibles aux émotions de l'horticulture. La température exceptionnelle qui règne sur cette colline, grâce à son orientation, avait, en effet, permis à l'un des propriétaires précédents, officier de marine, d'y planter les essences les plus rares et les plus variées qu'on rencontre dans les contrées exotiques : elles y

Une légende du pays veut qu'une jeune fille, poursuivie par un satyre, se soit jetée dans l'Odet du haut de ce rocher, préférant ainsi échapper par la mort aux violences honteuses du mécréant. Des anges seraient descendus du ciel pour la saisir au moment où les eaux allaient l'engloutir et ils l'auraient transportée sur la rive opposée, alors que le satyre, entraîné par sa course, se serait noyé dans le fleuve.

D'autres roches ont aussi leur nom particulier, mais nous en ignorons l'origine : nous trouvons successivement la Chaîne de l'Évêque, la Tour, la Fontaine des Espagnols, etc. Toutes donnent, à ce point, l'un des plus beaux du trajet, un aspect d'un pittoresque achevé : les propriétés privées y sont plus fréquentes qu'ailleurs, tel le château de Rossillon, qui domine les Virecourts dans une situation admirable et près duquel se trouvent les ruines char-

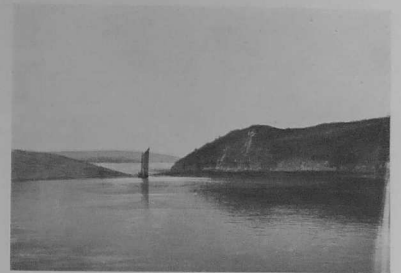


UNE FONTAINE

ont pris un développement surprenant. En parcourant ces allées de bois géants, de rhododendrons gigantesques, d'énormes palmiers et d'autres arbres dont les noms nous échappent, on se croirait transporté très loin de nos pâles climats.

Un peu plus loin, se trouve encore le château de Kérouisien, également dénommé Beaujeu, parce qu'il aurait été, un soir, l'enjeu d'une partie d'écarté.

Nous avons ici dépassé la première moitié du trajet, de beaucoup la plus



LES BORDS DE COUET VEN DE BÉNODET



FLEUSE

belle : le fleuve pénètre dans l'anse sinueuse et profonde de Combrit, que domine sur la rive gauche le manoir breton de Lanhuron ; plus loin, et à droite, se trouve la grande propriété du Cosper, dont les futailles sont réputées comme les plus belles du pays. En face de lui, le château de Kergos précède l'anse de Penfoul. Toutes ces propriétés donnent au paysage un aspect élégant qui rappelle, en plus discret, celui de la rivière de Morlaix.

Enfin, nous voici arrivés au dernier tournant, à Kergait, propriété charmante de M. F. Dauchez, d'où la vue, fuyant sous les sapins de la rive, remonte au loin le cours du fleuve : le peintre Dauchez, qui consacre son beau talent à rendre les aspects si divers des paysages bretons et qui se plaît souvent à saisir l'Odet dans sa grâce spéciale, a bien voulu nous permettre d'illustrer notre description par la reproduction d'une de ses eaux-fortes les plus exquises.

Nous atteignons Bénodet, localité charmante à laquelle l'absence de chemin de fer conserve encore un caractère intime et quelque peu sauvage : c'est ici seulement qu'aboutit la route terrestre de Quimper et que les touristes de la rivière peuvent se faire reprendre par leurs automobiles.

Un kilomètre à peine nous sépare de l'anse du Trez et de celle de Bénodet où l'Odet confond ses eaux dans

celles de la mer. La distance est courte qui nous sépare de la presqu'île de Fouesnant dont l'exploration terminera heureusement notre excursion : toute la baie de la Forêt présente le charme particulier de promenades sous bois et d'échappées délicieuses sur la mer, et nous ne saurions trop engager nos lecteurs à visiter cette région trop peu fréquentée.

Ce n'est que pour mémoire que nous rappellerons ici le voisinage très proche également de Concarneau et de Pontaven, de ce dernier surtout, qui voit défilier chaque année une foule considérable de touristes; ceux-là seuls qui y résident quelque temps, en parcourent les environs moins connus. Il y a là des coins charmants, tout imprégnés de mélancolie bretonne, de vieux calvaires, des fontaines en ruines, et, sur le bord de la mer, des petites plages intimes, où l'on goûte un instant le charme d'un doux farniente.



L'EMBOUCURE DE L'OGDET



LA FRANCE INCONNUE



L'ANSE DE PENFOUL (Rivière de Quimper)
Reproduction d'une eau-forte d'Auguste Daubigny

DRUIDES ET DRUIDESSES

Nous parlons volontiers des druides et nous les comptons parmi nos vieilles connaissances. Ne les avons-nous pas, quand nous étions tout bambins, aperçus majestueusement perchés, et vêtus de robes blanches, sur les branches d'un chêne ? Ils avaient au menton une très belle barbe ; à la main, une faucille d'or et ils cueillaient le gui sacré. D'un peu loin aussi, nous les avons entrevus immolant des créatures humaines sur la table de pierre des dolmens ; et les victimes se débattaient et, pour un peu, leurs cris nous auraient fendu l'âme.

Pourquoi faut-il que les savants aient mis une grande application à ruiner tout notre pauvre savoir ? Avec eux, on ne peut être sûr de rien. Et la *France Inconnue* est encore plus grande qu'on ne le suppose.

Tout d'abord, considérer les dolmens, ou même les cromlechs et les menhirs, comme des monuments druidiques ou celtiques, c'est aujourd'hui très vieux jeu. Et nous en donnerons plus à loisir les preuves à propos de la dernière excursion de ce volume, la grande Brière. Retenons dès maintenant que l'on trouve ces mégalithes dans une foule de pays que les Celtes n'ont jamais pratiqués ni connus.

Et puis, les longues tuniques blanches qui faisaient le geste solennel d'amputer le gui, ce n'étaient pas, non plus, des tuniques de druides. Elles couvraient les épaules et les reins d'hommes qui étaient tout au plus les serviteurs des druides ou leurs officiers. « Manieurs, en sous-ordre, des choses divines », c'étaient de simples sorciers, charlatans et magiciens. Intermédiaires entre les druides et le peuple. Chercheurs de simples et d'herbes médicales, nomades des grandes routes et familiers des foules, ils étaient bien capables, tant le gui du chêne est rare, de le truquer à loisir. On les en a soupçonnés. Sachant quels égards sont dus à Teutatés, ils auraient dérobé le gui aux autres arbres ou il s'épanouit à l'aise. Et, dans la nuit précédant la cueillette, ils l'auraient adroitement fixé sur un chêne, pour avoir quelque certitude de l'y trouver, à l'heure décisive.

La mémoire des druides a eu l'honneur insigne de susciter encore bien d'autres erreurs. On les a cloîtrés dans des lamaserias, des convents ou des collèges ; on les a retranchés du monde. Rien de tout cela n'est fondé. Les druides étaient autorisés à désertier le célibat. Et les dieux leur désignaient quelles femmes ils pouvaient associer à la propagation de leur lignée. Ils caracolait à cheval ; ils maniaient la javeline, le dard de bois et le javelot à large fer ; et, surtout, l'épée garnie de clous de corail, l'épée sans pointe, qui coupait et ne perçait pas. Et l'on voyait même ce spectacle qui nous eût paru d'une édification mince : des druides se battant, à tour de bras, contre d'autres druides. Etre dispensés des charges militaires ne leur semblait ni flatteur ni conforme à l'hygiène de leur race. Et, comme ils croyaient à l'immortalité de l'âme, ils mettaient peu de scrupule et beaucoup de hâte à rendre quelques-uns de leurs confrères immortels.

Il est très vrai qu'ils accomplissaient des sacrifices humains. Mais les victimes ne ressem-

blaient en rien à l'Iphigénie chantée par les Grecs. On n'était pas encore au temps où l'on avait, pour les apaches, plus d'égards que pour les policiers. Les criminels ne passaient pas pour des héros, ni les cambrioleurs pour d'ingénieux hommes d'action. Voleurs et bandits étaient exécutés par les soins des druides. Et les druides croyaient savoir que les dieux, en leur qualité de gens honnêtes, s'en réjouissaient autant que les hommes. Aussi César et Diodore, sinon Strabon, nous font confiance que les années où la criminalité avait été abondamment punie par les druides, la terre de Gaule se couvrait de magnifiques moissons.

Un druide ne se piquait pas de verser trop dans l'humanitarisme : les lauriers du « bon juge » n'avaient pas encore fleuri sur le vieux sol celtique. Les druides, chargés d'enseigner la jeunesse, ne s'attristaient pas de voir les « programmes » changer trop souvent. Les élèves étaient persévérants. Et, comme on avait horreur d'accumuler en trop peu de mois, dans leur cerveau, les matières trop encyclopédiques, on consacrait à les instruire vingt ans bien comptés. Pas de devoir écrit. Pas de notes prises, à la volée. Et pas d'établissements modèles, artificiellement éclairés ou chauffés. Mais le plein air. Pour salles d'études, les forêts ancestrales : pour salles de classe, les cavernes mystérieuses. En fait de livres, la parole du maître : parole rythmée et chantée que l'élève buvait avec délices. Et quand l'élève savait, par cœur et sans broncher, les quatre-vingt mille vers qu'on lui demandait de réciter, en l'autorisant à reprendre haleine, ça et là, le druide avait accompli sa tâche d'éducateur.

Sans que le féminisme eût fait encore toutes ses conquêtes, les druides ne jugeaient pas la femme trop indigne d'eux. Et la Gaule eut ses druidesses.

L'amour de la solitude ne les possédait pas, à l'inverse des sybilles ou des pythonisses. Mais aucun auteur ancien ne nous a dit que les délices du bavardage aient été pour quelque chose dans l'organisation de cette vie commune. Ces druidesses se groupaient autour d'un sanctuaire antique, dont elles savaient garder fidèlement les traditions mystérieuses. Les unes, dont nous parlent Strabon et Denis le Périgète, vivaient dans une île de la Loire. Là, nul être masculin n'avait le droit de pénétrer. Mais elles se réservaient le droit de traverser le fleuve et, en dehors du lieu consacré, elles pouvaient honorer de quelques faveurs l'homme que leur cœur avait élu. Les neuf prêtresses de l'île de Sein, que Pomponius Mela nous signale, exerçaient, sur les marins, un prestige qui tenait du sortilège. Sur un signe d'elles, la tempête accourait. Leur virginité ajoutait encore à ce prestige et aussi ce chiffre de neuf, fatidique entre tous, et que les Dieux eux-mêmes vénéraient.

La célèbre Velleda avait, l'an 70 de notre ère, prédit le triomphe de Civilis contre Rome. C'était une Gauloise, issue de Gaulois restés à l'est du Rhin sous la domination germanique : son nom est le féminin du gaulois *velos* dont le génitif est *Veletos*. Rome la trouva plus redoutable qu'une armée entière.

Mais les druidesses ne se défendaient pas toujours d'un petit brin de jalousie.

De nos jours, dans le canton de Rennes, on a gardé le souvenir de la druidesse Irmanda. Furieuse contre saint Martin, qui osait évangéliser le pays, elle saisit, du haut d'une colline, un fragment de roche, qu'elle lui lança. Et on montre encore à Orgères, sur cette roche, la trace des doigts frémissants de la druidesse.

G. DUPONT-FERRIER.



BOUCHE DE LOCENOLE

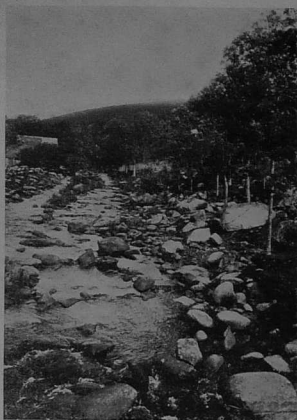
LE COMTÉ DE POHER

ENTRE L'AUNE ET L'ELLE

Le Méné-Hom, dont nous avons gravi le dôme, dans une excursion précédente, est la sentinelle avancée de l'extrémité occidentale des Montagnes Noires : nous allons maintenant parcourir le massif lui-même.

Ses croupes, fortement ondulées, parsemées à leur faite de roches aiguës et recouvertes d'une sombre frondaison d'où elles tirent leur nom, sont entrecoupées de fissures profondes où les ruisseaux affectent après la pluie des allures de torrents ; ses sommets rocheux, se détachant violemment de l'ensemble des vallonnements, offrent, malgré leur altitude médiocre, les horizons étendus qu'on ne trouve généralement que dans la grande montagne.

Entre tous ces plissements, malgré l'établissement de nouvelles lignes à voie étroite, les



RIVIÈRE DE L'YLLE

communications restent encore difficiles, les hameaux sont très clairsemés et les cultures plutôt rares ; il s'en faut pourtant que, malgré la sauvagerie apparente de ces immenses solitudes, le pays soit par trop maussade comme aspect général, car la lande, moins rousâtre et pelée qu'en d'autres endroits, est entrecoupée par la végétation robuste qui garnit la clôture des champs ; la plupart des vallons, baignés de frais ruisselets, ont leurs pentes recouvertes de prairies grasses et verdoyantes.

L'itinéraire, que nous allons suivre, passe successivement du bassin de l'Odet à ceux de l'Anne et du Blavet pour redescendre, au sud, aux vallées pittoresques ou l'Ellé et l'Isolé s'attardent, en des retraites mal connues des voyageurs, avant d'unir leurs eaux dans la gracieuse cité de Quimperlé.

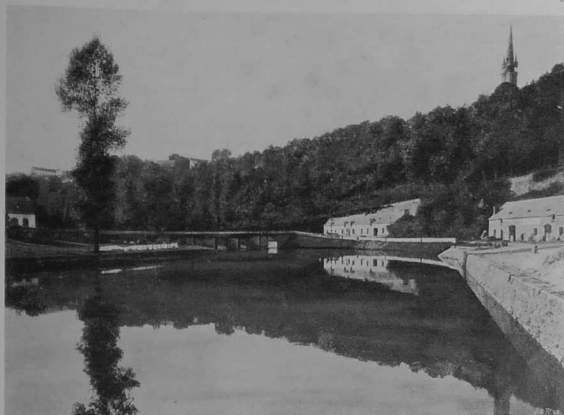
Obéissant à notre programme, nous devons quitter Quimper sans en redire le charme et la gaieté : Quimper, considéré comme la capitale du pays breton, attire et retient trop sûrement le touriste par l'animation de ses quais, par la majesté de sa

cathédrale, le cachet moyenâgeux de ses maisons à pans de bois surmontés d'encorbellements, et par la valeur réelle des œuvres exposées dans ses musées, pour conserver secrète encore quelque curiosité.

Mais ses environs proches, nous voulons parler de l'ancien comté de Poher qui forme le cœur de la Cornouaille, et dont nous indiquons plus haut les limites assez exactes, sont loin de profiter d'un pareil engouement : ils sont pourtant si riches en merveilles architecturales ou pittoresques qu'il semble, en bien des endroits, que les artistes aient voulu lutter avec la nature de charme et de splendeur.

Au départ de Quimper, nous nous dirigeons vers Bries, pays d'élevage d'une race de chevaux très estimée ; après Edem, dont l'église est jolie, nous atteignons les premiers contreforts de la Montagne Noire ; les pentes de la route s'accusent plus sinuuses au travers de champs d'ajones et de fougères, entremêlés de boqueteaux.

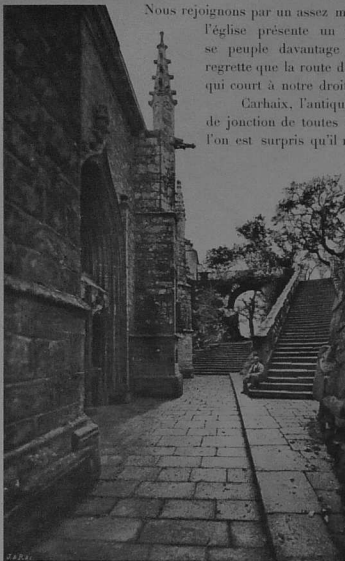
Laissant à notre droite la route du Laz, nous traversons l'Anne à Pont-Pol-ty-Glas et, après avoir longé un instant la grande boucle de cette jolie rivière, nous grimpons à Châteauneuf-du-Faou, fièrement assis sur sa falaise boisée dans une des plus jolies situations qui se puisse rencontrer en Bretagne : au premier plan et en avant des maisons blanches aux toitures claires



CHATEAUNEUF-DU-FAOU

de la petite ville, se détache une chapelle dont le porche est une merveille de l'art gothique ; au pied de l'éminence, la rivière déroule sous une buée légère ses contours multiples ; plus au sud, la forêt du Laz oppose à cette grâce ses sombres frondaisons sur lesquelles se profilent, avec une vigoureuse netteté, les tourelles pointues du château de Trévarez ; enfin, dominant l'horizon et servant de toile de fond, les masses noires de la montagne menacent le ciel de leurs faisceaux d'arêtes rocheuses, telles des pointes d'épées gigantesques. Tous ces détails de caractère si différent concourent avec une ordonnance merveilleuse à la splendeur du panorama.

Nous n'aurions garde de suivre au départ de Châteauneuf la route directe de Carhaix, peu intéressante au début, et c'est par un détour que nous la retrouverons à Landeleau pour accorder à l'un des plus splendides joyaux de l'art breton l'attention que méritent les vitraux de la chapelle du Crau ; pour cela, nous redescendons aux bords de l'Anne afin de joindre Spézet, humble bourgade dont l'église et l'ossuaire perdent au voisinage de la merveille voisine : les verrières du Cran, en effet, peuvent compter parmi les plus belles qu'on puisse citer et l'on resterait indéfiniment à admirer les détails et la richesse de couleur de ces douze panneaux qui représentent la passion du Christ.



CHAPELLE DE SAINTE BARBE

Nous rejoignons par un assez mauvais chemin l'Aune à Landeleau dont l'église présente un portail curieux; d'ici Carhaix, le pays se peuple davantage sans présenter grand intérêt et l'on regrette que la route de voiture s'écarte du pittoresque torrent qui court à notre droite au travers des prés et des bois.

Carhaix, l'antique Vorganium des Romains, est le point de jonction de toutes les routes principales de la Bretagne et l'on est surpris qu'il n'ait pas acquis l'importance que commande sa situation : le manque d'industries dans la région est sans doute la cause de la lenteur de son développement. Mais le souvenir de la Tour d'Auvergne suffira toujours à sa gloire, car les touristes s'arrêtent tous dans la petite ville pour s'y faire montrer à l'hôtel de ville la dent, les cheveux, l'épingle de coiffure et les boutons de guêtres que le roi de Bavière rendit à la France lors de l'exhumation du corps du héros tombé à Oberhausen. Ne commettons pas l'injustice de passer sous silence la tour de Saint-Trémeur et les belles boiseries de l'église de Plouguen, avant d'entreprendre le retour de notre excursion par la route de Rostrenen; nous la quittons, du reste, presque aussitôt pour remonter dans le massif des Montagnes Noires, en traversant à Quichélan le canal de Nantes à Brest; ici nous nous engageons à nouveau dans cette région excessivement tourmentée et

sauvage d'aspect, sans village ni culture; c'est l'extrémité orientale de la Montagne Noire que nous franchissons ainsi pour redescendre ensuite à hauteur de la forêt de Gonveau dans une plaine considérable où la lande domine. Le petit hameau de la Trinité a une église superbe : plus au Sud, en rejoignant l'Ellé, nous avons à visiter l'abbaye de Notre-Dame de Langonnet, fondée en 1136, et dont la salle capitulaire, bien conservée, est fort belle encore.

Nous longeons ensuite le bel étang de Priziac et nous apercevons bientôt au sommet d'une éminence la petite cité du Faouet; déjà curieuse par son aspect vieillot, elle a, de tout temps, attiré dans cette région écartée les amateurs de belle architecture, grâce à ses deux



CAUSE

chapelles de Sainte-Barbe et de Saint-Fiacre; empruntons à M. Ardoain-Dumazet la description très exacte de ces deux monuments.

Parlant de Saint-Fiacre il vante surtout son jubé en bois sculpté : « Rarement les tailleurs d'images du moyen âge ont eu plus de verve et de licence que n'en déployèrent les artistes de la Renaissance appelés à décorer cette église d'un hameau de la Basse-Bretagne; rarement aussi, ils donnèrent plus d'expression à leurs effigies pieuses. Le bois a été fouillé avec un art infini. Le style flamboyant s'y montre dans son exubérante richesse; la multitude des sujets, le fini de l'exécution ne sauraient se décrire. »

Et pour la chapelle Sainte-Barbe, si pittoresque dans sa situation au bord même de la falaise de l'Ellé : « des rampes à larges degrés, encastrées d'élégants pilastres de pur style Renaissance, descendent par un tracé harmonieux à la chapelle Sainte-Barbe. Des murailles puissantes relient les masses de granit qui forment la falaise; d'autres degrés passent sous l'arcade de la chapelle Saint-Michel, d'autres montent à celle-ci. L'ensemble est une œuvre de féerie d'autant plus saisissante que la solitude est plus complète. Le lierre qui enveloppe les rampes, les fongères qui croissent dans les murs, les châtaigniers et les chênes qui arrondissent leur ramure, accentuent ce caractère d'architecture de rêve. Aucune grande construction royale, fût-elle d'un Louis XIV ou d'un Louis de Bavière, n'a atteint un tel degré de suprême beauté. »

La route qui descend du Faouet à Quimperlé est assez intéressante, surtout en arrivant dans cette dernière ville, dont les terrasses fleuries s'étagent avec grâce au-dessus de ses deux rivières; nous signalerons en chemin le château de Kerlavene et celui de Peuquelen.

Mais combien il serait plus intéressant de pouvoir suivre l'Elle dans un vallon rocheux qui atteint quelquefois les proportions d'un véritable abîme; malheureusement l'absence d'un chemin praticable au long de la rivière rend cette excursion impossible aux voitures, et ce n'est qu'après de Locunolé qu'on peut, aux gorges du Diable, admirer l'un de ses étranglements les plus impressionnants.



ROCHERS DU DIABLE A LOCUNOLE

LA FORÊT BRÉCHELIANT

Le roi Arthur, en personne, et Merlin, l'enchanteur, et la gracieuse Viviane nous font escorte, dans le pays de Vannes et le pays de Lanvaux; sous les ramures qui couvrent le vieux sol breton, entre Grand-Champ et Saint-Jean-de-Brévelay, et sous les arbres, lourds de souvenirs, de la forêt de Paimpont, c'est en compagnie de ces trois héros qu'il convient de cheminer. Et c'est leur voix surtout qui risque encore de nous séduire: car les émotions troublantes de la forêt de Bréchéliant et les visions de la source de Bérenton, aux eaux claires, « com fins argens », assigent encore leur mémoire et toute leur âme.

Viviane, les yeux dans les yeux de son ami, lui murmurait, caressante: « Je n'ai, sans vous, joie ni bien. Puisque je vous aime et que vous m'aimez, n'est-il pas juste que vous fassiez mon vouloir et moi le vôtre. Pour être à vous, j'ai laissé père et mère. Et rien ne peut apaiser, loin de vous même, la soif que j'ai de vous. Je veux donc savoir de vous comment je pourrais, sans muraille maçonnée ni sans chaîne de fer forgé, retenir un prisonnier qui ne saurait, sinon pour mon caprice, se libérer de sa geôle. »

Et Merlin lisait, dans le cœur de Viviane, son désir. Il souriait, sentant bien que ce désir, à elle, était, déjà, son propre désir, à lui. La nature, les fées et lui-même n'avaient-ils pas conspiré à faire de Viviane son égale. L'enchanteur s'était pris au charme de son amie. Il lui livra le secret par lequel elle « le dominerait, dans le jardin de joie, et dans la volontaire servitude d'amour ».

Un matin, ils s'en allaient, devisant à travers la forêt de Bréchéliant. Leurs mains se touchaient. Un buisson d'arbéripines fleuries protégeait, contre le soleil trop ardent, un coin de prairie et de mousse. Ils s'assirent là; et Merlin, trouvant, sur les genoux de Viviane, l'oreiller souhaité, pour sa tête, s'endormit peu à peu, tout au rêve de son cœur. Viviane alors fit l'enchantelement que lui avait enseigné Merlin: elle n'oublia rien des syllabes, ni rien des gestes fatidiques. Quand Merlin s'éveilla, il comprit qu'il était bien sans défense, aux mains de sa belle. « La tour que vous vouliez, lui dit-il, construire sans ciment et sans pierre, voici que vous venez de l'achever. Et nul désormais n'a le pouvoir, excepté vous, de la défaire.

— Dans cette tour, repartit Viviane, j'aurai bien garde, beau doux ami, de vous laisser seul. J'y veux être avec vous. Et je serai votre ombre et vous serez la mienne. »

Aujourd'hui, à l'ouest de la forêt de Paimpont, dans un recoin de la vaste lande de Lanbrun et au versant de la colline de Bérenton, on voit toujours l'endroit où s'est assis Merlin. La source, qu'il aimait, et la pierre, où il se reposait, sont là. L'une et l'autre disparaissent en partie, voilées par les broussailles. Et le ruisseau sort à fleur de sol. A droite, des blocs de grès blancs, la lande, les bruyères et les mousses; à gauche, des masses de schiste rouge, des fougères et les grands pins de la forêt.

Il arrive que les algues tapissent l'eau de filaments verdâtres: mais, par-dessous ce léger voile, l'eau est limpide et « plus froide que marbre ». Le trouvère Huon de Mery disait, il y a six cents ans: « En eau plus claire, chrétien jamais ne reçut baptême. »

Quiconque tenterait de souiller la pureté de cette source, s'attirerait la colère céleste. Un

homme jadis essaya de renverser la pierre de Merlin, pour permettre à ses chevaux de boire à l'aise. Peu de jours après, les chevaux furent atteints d'un horrible mal.

Le gazouillis de la fontaine, sur les cailloux rouges et blancs, qui tapissent le fond du ruisseau, on sait que ce sont les chansons de Viviane et son rire joyeux et l'écho de la voix de Merlin. Et l'on sait aussi que l'ombre errante de Viviane réapparaît à travers les bruyères : elle est la fée de la source sacrée. En 1836, une vieille femme du pays apercevait parfois, dans les clartés vaporeuses du matin, d'autres dames, divinement belles, assises sur la margelle. Étaient-ce des saintes ? Étaient-ce des fées ? Le trouvère normand, Robert Wace, au treizième siècle, parlait déjà de ces aimables visiteuses.

C'est que la source sait les secrets de l'avenir, en même temps que ceux du passé. Le jour de la pleine lune, à l'heure où minuit sonne, les jeunes filles vont se pencher sur la fontaine : dans le miroir de l'eau, elles aperçoivent souvent l'image de celui qui prendra leur petite main pour la conduire à l'autel. Mais, entre deux pleines lunes, elles savent encore comment on fait bavarder la fontaine. Elles la lutinent en disant : « Ris, ris, fontaine de Barenton, je vais te donner une belle épingle. » Et il arrive, qu'en tombant, l'épingle fasse bouillonner la source. C'est le signe certain que leurs impatiences seront satisfaites : elles obtiendront, avant Pâques, le mari qui leur demandera de faire, avec elles, la traversée de la vie.

La forêt de Bréchéliant était jadis longue de 28 lieues et large de 16. Au temps de l'invasion franque, elle était déjà amputée de moitié. C'est donc qu'elle avait été maladroitement défendue par celui dont elle était le royaume. C'était une manière de cyclope noirâtre et velu ; il n'avait qu'un œil, et il n'avait qu'un pied. Mais les bêtes de la forêt reconnaissaient, en lui, leur maître. À un seul de ses cris, elles accouraient se grouper docilement, autour de lui. Et il les lançait, d'un geste sûr, contre les ennemis qu'il voulait abattre.

Le roi Arthur, qui accomplit, dans la forêt de Bréchéliant, quelques-unes de ses prouesses, aurait été de taille à se mesurer contre l'affreux géant noir. Car ce nom d'Arthur était le symbole de la force : il signifiait « l'ours horrible ou le marteau de fer », avec quoi l'on brisait, d'un seul coup, les mâchoires d'un lion.

À la vérité, il semble bien qu'Arthur n'avait pas, de son vivant, un renom sans tache. Il lui était arrivé de se compromettre dans une fâcheuse affaire de rapt ; et même d'avoir profané une église et pris, pour s'y faire servir à dîner, la table de l'autel qui recouvrait les saintes reliques. Mais, cinq à six siècles plus tard, en Bretagne, poètes et romanciers se souvinrent seulement de l'amitié d'Arthur pour Merlin et des exploits d'Arthur contre les Saxons. Arthur avait, sans défaillance, déconfit ces mécréants, entre l'an 530 et 550. Malheureusement, absorbé par ses campagnes d'Armorique, il négligeait un peu trop de surveiller sa femme, la reine Guenièvre. Et Arthur apprit un beau jour l'escapade de Guenièvre avec le félon Mordred. Tout aussitôt, il courut sur les deux traîtres. Il tua Mordred, fut blessé et ne guérit jamais de ses blessures. Guenièvre, toute repentante, courut pleurer sa faute sous le voile blanc des nonnes, et se blâma dans l'abbaye de Saint-Jules Martyr.

En Armorique, on cacha la fin du roi Arthur. Il fallait permettre à ce preux de ressusciter de temps en temps. On lui fournit quelques tombes de rechange : l'une, dans la commune de Crozon, l'autre à trois lieues de Lannion, dans l'île d'Aval ; une autre à Guéradour, sur la route de Lannion à Trégastel.

G. DUPONT-FERRIER.



LA CLAYE PRÈS SÉRANT

LE SCORFF ET LE BLAVET

Le département du Morbihan est extrêmement fréquenté dans toute sa partie inférieure, et, sauf sa petite mer, dont on visite trop peu les îles, nous ne trouverions pas au Sud de curiosités inconnues à signaler, dans la région d'Auray, de la presqu'île de Quiberon ou de Lorient.

Mais, par contre, tout le pays baigné par le Scorff et le Blavet reste délaissé des touristes, et l'on nous saura gré d'en faire ressortir les beautés, par une pointe rapide qui nous fera joindre la grande artère centrale de la Bretagne pour redescendre ensuite à Vannes.

En nous raccordant à l'itinéraire précédent, nous quittons Quimperlé par la route de Pont-Scorff, de Cléguer et de Plouay, dont l'église seule présente quelque intérêt ; remontant à l'ouest, nous quittons la grande route à 1 kilomètre pour gagner la curieuse entaille où le Scorff disparaît au long de la grande forêt de Pont-Calleck ; un superbe château féodal domine l'étang où se termine la gorge : il appartient, dit-on, à l'un des conjurés de la conspiration de Cellamare.

Nous atteignons un peu plus haut la route du Faouët à Pontivy et nous trouvons, de

suite, dans le site le plus banal, une de ces merveilles inattendues, comme on en rencontre tant en Bretagne : la chapelle Notre-Dame de Kernascleden serait le joyau d'une grande ville pour l'élégance de ses proportions et la recherche de ses détails de sculpture ; son porche, ses galeries, ses baies vitrées, trésors de l'art gothique, rivalisent en splendeur avec la chapelle voisine de Saint-Fiacre ; la légende affirme, du reste, qu'elles furent édifiées en même temps et que les anges faisaient la navette entre les deux monuments pour transporter les outils, les matériaux et les ouvriers.

Le pays que nous traversons semble bien pauvre jusqu'aux approches de Guéméné-sur-Scorff où il devient moins triste ; cette localité mériterait d'être plus connue tant elle présente d'attrait, non pas tant par l'importance des ruines de son vieux château fort que par sa physionomie de petite ville ancienne bien conservée, où l'éloignement des grands centres oblige encore à conserver très actives les industries les plus indispensables.

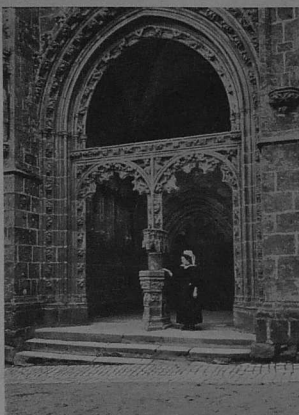
Sa rue principale, dont les maisons de granit à pans de bois furent édifiées au temps des ducs de Rohan, est excessivement animée : les femmes y portent encore l'antique costume de leurs mères, très riche aux jours de fêtes où la soie et les broderies d'or remplacent le droguet plissé et le velours uni des temps ordinaires.



LE BLAVET PRÈS GOUAREC



LE SCORFF A PONTSCORFF



PORTAIL DE L'ÉGLISE DE PONTGOUFF

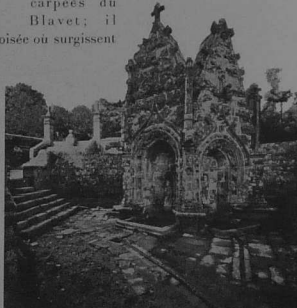
coule dans une gorge sombre admirablement boisée où surgissent de beaux rochers dont les tons mauves réjouissent la vue ; à certains points la vallée fort étroite ne laisse qu'un mince passage pour le canal et le chemin de halage. Disons, de suite, que le parcours des voitures est interdit sur celui-ci et qu'on doit au préalable se munir d'une autorisation auprès de l'Administration.

À la jonction du Daoulas et du Blavet on aperçoit les ruines de l'abbaye de Bon-Repos, fondée par un Rohan au ^{xv}e siècle et détruite à la Révolution : la végétation a presque tout envahi et la visite des bâtiments transformés en ferme est inutile.

Sans atteindre Gouarec qui ne présente pas d'intérêt, nous suivons le Blavet dans sa

Nous traversons ensuite une lande presque inculte, infiniment monotone jusqu'à Clégnérec d'où l'on pratique la visite de la forêt de Quéénéc, excursion extrêmement pittoresque et suffisamment facile comme route pour en pouvoir admirer les principaux sites. Nous rencontrons ainsi successivement le Breil-du-Chêne, les vastes étangs des Salles et des Forges, ce dernier d'aspect romantique avec son entourage de grands chênes au milieu desquels apparaissent çà et là des rocs gigantesques de granit : paysage de tristesse grandiose, de sous-bois délicieux alternant avec des chaos rocheux, de grottes sombres et de gorges impraticables, où les impressions varient à chaque pas et dont nous signalons tout particulièrement l'intérêt bien autrement remarquable, à notre avis, que celui de la forêt de Paimpont de célébrité généralement plus admise.

Au sortir de Quéénéc nous atteignons les rives escarpées du Blavet ; il



CHAPELLE DE SAINT-NICODÈME

partie la plus belle jusqu'à Mur de Bretagne : cette localité importante ne nous retiendrait guère si elle n'était le point de départ d'une délicieuse excursion dans la vallée de Saint-Gilles ou de Pouttange, absolument inconnue bien que merveilleusement pittoresque : c'est une des caractéristiques de la Bretagne d'offrir ainsi au touriste, soucieux d'émotions rares, le spectacle inattendu d'une entaille profonde où hondit un gai cours d'eau au milieu de roches grises ou noires ; sous l'abri des futaies majestueuses qui garnissent des pentes rapides nous remontons ainsi la petite rivière jusqu'à Saint-Gilles-Vieux-Marché, village extrêmement pauvre mais dont la situation mérite notre admiration.

Nous reprenons à Mur notre itinéraire de retour par Pontivy sans pouvoir rien signaler de très curieux sur ce parcours de 15 kilomètres. « Pontivy, comme le dit fort justement M. Arduin-Dumazet dans son *Voyage en France* (53^e série) a l'espérance de devenir un rendez-vous de touristes lorsque les visiteurs ne se borneront plus à parcourir la côte et viendront chercher des paysages qui méritent d'être admirés par leur charme propre et les caractères particuliers d'une population restée fidèle aux traditions... Les fervents du vieux temps y trouveront assez de rues tortueuses et d'antiques maisons à auvents et à portelles pour pardonner à la cité moderne sa longue et large rue bordée de magasins, ses squares, ses édifices massifs créés pour une grande cité. »

Il ne faut pas suivre la route directe de Pontivy à Baud mais celle qui épouse assez étroitement les gracieux contours du Blavet ; tantôt épanoui et tantôt resserré entre des pentes rocheuses et boisées, le fleuve offre une série de spectacles enchanteurs sans cesse renouvelés ; un arrêt s'impose à Saint-Nicolas d'où l'on va, à quelque distance, visiter la délicieuse chapelle de Saint-Nicodème, d'un gothique flamboyant, merveilleusement découpée et toute entourée de fontaines saintes dont les paysans reconnaissent encore les vertus diverses.

Un peu plus bas, sur le tri-



LE FLEUVE DE MUR DE BRETAGNE



MOULANS A QUINIPILY

toire de la commune de Bieuzy, se trouvait autrefois une statue de granit de 2 m. 15 de hauteur, placée au-dessus d'une cuve assez profonde, à laquelle les habitants du pays conduisaient les femmes qui venaient d'être mères et les jeunes filles qui voulaient se marier. L'inconvenance de ces ablutions faisaient alors appeler la statue *Groach-Gord*, ou *la vieille couarde*. Sur les représentations de missionnaires, elle fut jetée dans la rivière voisine mais, des pluies torrentielles étant survenues qui détruisirent toutes les récoltes, les paysans y virent une vengeance de la déesse outragée et ils la repêchèrent pour la replacer sur son ancien socle, où elle reçut à nouveau leurs hommages étranges. Sur de nouvelles remontrances de l'évêque, le propriétaire du château voisin de Quinipily la fit transporter dans sa propriété où on peut la voir actuellement. On suppose assez généralement que la Vénus serait une Isis gallo-romaine, comme semblent l'indiquer ses bras collés contre le corps, la bandelette dont son front est entouré et l'épée d'étole qui lui descend du cou (Tiré du *Magasin pittoresque* de 1847).

Nous continuons à suivre le Blavet et ses multiples méandres jusqu'à Saint-Adrien; son église possède deux fontaines dont l'eau guérit les maux de ventre; nous atteignons la route de Baud, gros bourg, admirablement situé sur une hauteur d'où l'on domine de charmants environs bien boisés et bien arrosés.



LE CANAL DU BLAVET

La route traverse ensuite toute une série de grands bois dont le principal porte le nom de forêt de Camors; plus bas la forêt de Lanvaux dissimule une abbaye dont l'intérêt réside surtout dans la beauté du site.

Grandchamp, bourgade assez active, commande aux immenses étendues mélancoliques, dénommées landes de Lanvaux où l'on a établi assez récemment un vaste champ de tir pour l'artillerie; le territoire, parsemé de monuments druidiques, ne présente aucun détail intéressant à noter jusqu'à Vannes où se termine notre itinéraire et dont les curiosités sont bien connues de nos lecteurs.

Il nous sera permis cependant de leur signaler, au sud de la ville, l'excursion maritime de la petite mer du Morbihan et la visite de son archipel. Chacune des îles qui le composent présente son intérêt particulier; nous nous bornerons à les indiquer par une sorte de nomenclature: Boedic, au sortir de l'estuaire, puis l'île d'Arz étrangement découpée; l'île aux Moines, toute parsemée de pinèdes et de charmants hameaux; Gavrinis qui possède le tumulus le plus important de Bretagne; la Jument, Berder, Renauld etc... Ce qu'il faut dire surtout c'est l'aspect incomparable et varié dont on jouit de chacune d'elles sur la côte du Morbihan et les deux péninsules de Locmariaquer et de Saint-Gildas; à marée haute surtout, lorsque les vagues s'engouffrent au milieu de cette infini réseau d'îles et de récifs, qui semblent ainsi placées pour briser leur assaut contre la terre ferme, le spectacle passe toute description et ce serait une grave erreur que d'en délaissier l'émotion.



GUÉMÉNÉ. — VIEILLES MAISONS

MENHIRS ET DOLMENS

Il n'y a pas de pays au monde où l'on rencontre, en plus grand nombre qu'en Armorique, ces massives énigmes de pierres brutes. Quel est le mystère de ces longs piliers plantés dans le sol, les « menhirs » farouches aujourd'hui encore dans leur isolement millénaire? Quels secrets échangent-ils entre eux, quand ils se rapprochent en vastes cercles, pour former des « cromlechs », ou bien quand ils dessinent, comme à Carnac, ces « alignements » qui couvrent, de leurs longues files droites, plusieurs kilomètres de la terre bretonne? On dirait, au clair de lune, des guerriers géants pétrifiés. Enfin quel est le sens vrai de ces mégalithes, disposés en tables, les « dolmens », comme la table des marchands de Locmariaquer?

Et ces témoins colossaux d'âges très lointains, témoins muets, dont nul n'a pu encore entr'ouvrir les lèvres de pierre, on les trouve, parfois, en des places fort inattendues: ainsi, au clos d'Orange, en pleine Brière, au sein d'un marécage tourbeux. Là, à 2 kilomètres est-sud-est de Saint-Lyphard, M. E. Orioux, en 1890, a exhumé un menhir de granit, incrusté de cristaux de quartz, inconnus dans le pays. Ce menhir, qui pèse 6 à 7 tonnes, repose, entouré d'ossements, sur un lit artificiel de calcaire. Auprès, un arbre est couché; un autre tient encore au sol, par ses racines. Et ce menhir, à lui tout seul, proclame, sur ce point, l'affaiblissement de notre littoral. Terre ferme jadis, terre immergée aujourd'hui: le Morbihan, n'a-t-il pas connu pareille destinée?

Le populaire s'est, depuis longtemps, prononcé sur le sens de ces mégalithes. Les fées et les lutins, les diables et les saints en sont les architectes. Voulaus-nous connaître la quenouille de sainte Barbe, allons voir le menhir de Ploeven et, pour peu que nous soyons curieux de la quenouille du diable ou de sa femme, examinons de près les menhirs de Silliac. Les pierres, qui servaient de projectiles au Malin, sont encore debout, et ce sont les menhirs de Saint-Pol-de-Léon. Et celles que le bon saint Hervé jeta contre Satan sont devenus les trois menhirs de Squiffiec.

La maladresse d'une vieille femme nous livre l'origine des menhirs de Plaudren: elle les trouvait un peu lourds pour son tablier et, ma foi, de fatigue, elle les laissa choir. On racontait, à la fin du xviii^e siècle, que les alignements de Carnac étaient l'œuvre d'une troupe démoniaque de Krions, petits comme des nains et robustes comme des athlètes.

Ailleurs, ainsi à Pontaven, les menhirs d'un petit champ racontent à qui sait l'entendre une histoire édifiante. La Morale a très sagement dit: « Tu ne forniqueras point ». Pour avoir oublié cet honnête précepte, une noce entière fut punie.

Au reste, la taille des menhirs n'est pas immuable. Les Roches-Piquées, dans la forêt de Haute-Sève, grandissent un peu, à chaque siècle; tandis que, près de Dol, la lune dévore, chaque nuit, au Champ-Dolent, un morceau du menhir. Et ce repas quotidien est à l'éloge des dents de la divine Hécaté.

Autour des dolmens, comme autour des menhirs, les fées, vêtues de clartés argentines, mènent des rondes joyeuses. Ainsi, la nuit de Pâques, près du Kist-vean de Caro, il leur arrive d'entraîner les passants dans leurs ébats. Car les dolmens servent communément de logis aux dames blanches et aux fétards, à moins qu'ils n'abritent la retraite d'un saint. C'est sous un dolmen de Trégastel, le *Goulet au Lukinerz*, que venait dormir une filleuse surnaturelle. Dans le Finistère, si les dolmens sont appelés *Ty Corriked* ou *Loeb Corriganed*, c'est que les Nains s'y

reposent, après les avoir balayés avec un soin méritoire. Saint Yves lui-même, ne dédaigne pas, quand il chemine en Louannec, de goûter la douceur du sommeil, dans le Goclé Saint Erwann.

Et puis n'a-t-on pas observé que la cuisine des lutins ou des fées noircit d'une fumée légère le toit des dolmens ? Une odeur savoureuse y dénonce toute la délicatesse de leurs agapes.

Malgré tout, les savants, que la poésie des légendes laisse insensibles, s'épuisent à chercher la destination originelle des pierres dressées. Que ces mégalithes ne soient pas exclusivement bretons, c'est l'évidence même. On en trouve jusque dans le Caucase, et les bords de la mer Noire, jusque dans la Syrie et l'Inde. Du Maroc à l'Égypte, du Sahara et du Soudan au désert d'Edfou, ils ne manquent guère. L'Europe les compte par milliers ; et l'on a plutôt fait de noter les pays où ils font défaut (l'Allemagne rhénane et méridionale, la Bohême, la Hongrie et la Grèce) que les régions où ils abondent.

Or, si l'Europe du Nord et de l'Ouest semble leur vrai royaume, comment n'être point frappé de ce fait : les cinq départements bretons ont 4.548 menhirs, soit les deux tiers et davantage, du total général de la France. Le seul Morbihan, avec ses 3.451 menhirs, est plus riche que tout le reste de notre pays. Et il n'est pas un seul de nos départements qui soit sans menhirs. Les dolmens ne sont point rares, non plus : 37 dans l'Ille-et-Vilaine ; 133 dans les Côtes-du-Nord ; 312 dans le Morbihan ; 353, dans le Finistère. Enfin, le plus considérable des menhirs connus est celui de Locmariaquer, dans le Morbihan : son aiguille de granit a 20 m. 50 de haut et pèse 347.531 kilogrammes.

Nos mégalithes armoricains ont-ils inspiré ceux de l'Orient ? Ceux de l'Orient ont-ils inspiré les nôtres ? Des archéologues, avec des arguments également décisifs, ont soutenu chacune de ces deux hypothèses. La seule chose certaine, c'est que, aux derniers âges des temps préhistoriques, deux voies étaient surtout suivies par les peuples en mouvement : toutes deux partaient de la Méditerranée pour gagner les mers du Nord. L'une quittait la mer Egée, traversait le Balkan, puis, par le Danube, la Moldau et l'Elbe, atteignait la Baltique. La seconde, beaucoup plus fréquentée, passait par Gibraltar et reliait le littoral méditerranéen au littoral atlantique. C'est par là que les différents types de mégalithes se sont répandus jusqu'aux Îles Britanniques et à la Scandinavie. Et ainsi s'expliquerait leur profusion sur la côte française atlantique, entre notre Sud-Ouest et notre Bretagne.

Il est aujourd'hui très certain que les dolmens avaient une destination funéraire et il est fort probable que, eux aussi, les menhirs, les alignements et les cromlechs n'en avaient pas d'autres.

Faire des menhirs des fétiches divins et des idoles primitives ou des commémorations de victoires, cela semble aventureux. Mais pas plus que de parler de temples solaires, au sujet des alignements et des cromlechs ; ou encore, de lieux d'assemblées politiques et de tribunaux.

« Ce ne peut être le hasard qui a multiplié, en Armorique, les dolmens, les menhirs et les alignements. » Et ces monuments sont surtout nombreux au voisinage de la mer. Comment, dès lors, ne pas songer à ce qui hantait l'imagination de la plupart des populations primitives ? Elles croyaient que l'âme immortelle cherchait le lieu où finit la terre, pour atteindre, de l'autre côté de l'Océan, les rives mystérieuses de la cité divine. Faciliter aux morts illustres, décédés à l'intérieur des terres, l'accès des rivages océaniques et construire, à leur dénouille, le tombeau d'où ils s'envoleraient vers le redoutable au-delà, c'était une des formes de la piété ancestrale. Et l'Armorique serait la terre des menhirs et des dolmens parce qu'elle était devenue « la terre des morts. »

G. DUPONT-FERRIER.



LA GRANDE BRIÈRE

LA GRANDE BRIÈRE

Le Vannetais est tellement fréquenté par les touristes, qu'arrivés au terme de notre description des sites ou monuments inconnus en Bretagne, nous éprouvons quelque hésitation à en rechercher de nouveaux dans ce dernier chapitre. Auray, Carnac, Ploermel, Josselin, comme aussi le pays de Guérande et de Batz, dans la Loire-Inférieure, les plages du Croisic, du Pouliguen et de la Baule reçoivent chaque année la visite d'un nombre considérable de voyageurs et cela semble d'une prétention hardie que de vouloir initier cette foule à des excursions nouvelles dans une région qu'elle sillonne en tous sens.

Pourtant, à quelques kilomètres de Saint-Nazaire, se trouve une contrée nettement délimitée dont l'aspect éloigne d'ordinaire les touristes superficiels, alors qu'on y peut recueillir une ample moisson d'impressions rares et de souvenirs précieux. Il s'agit de la Grande Brière, vaste étendue marécageuse de 7.000 hectares, bornée au nord et à l'ouest par les routes d'Herbignac à Savenay et à Saint-Nazaire, et au sud par l'estuaire de la Loire. Si nous nous contentons d'indiquer, d'après les Guides, qu'une brière est une prairie vaseuse et qu'on extrait chaque

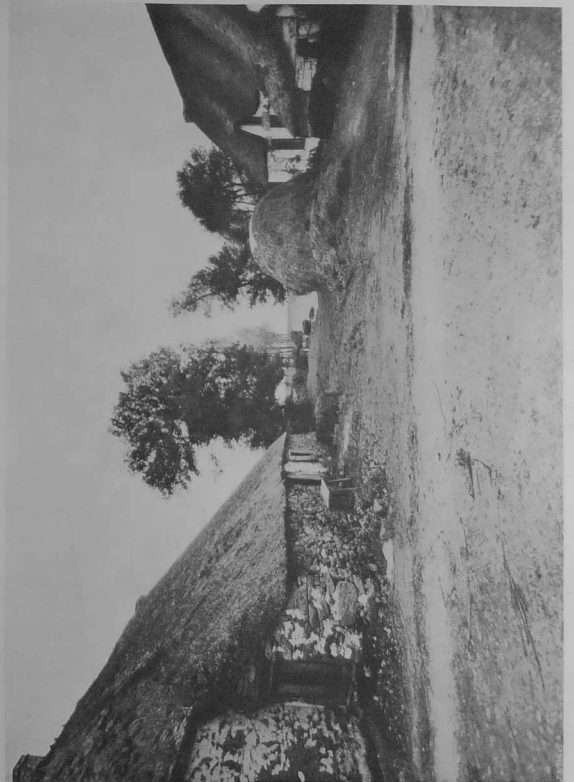
année de ce gigantesque marécage 90.000 mètres cubes de tourbe, nos lecteurs seraient en droit de nous suspecter d'ironie quand nous leur conseillons de parcourir le pays des Briérons : nous espérons justifier plus loin ce conseil, mais il nous faut tout d'abord indiquer, au départ de Vannes, par quel chemin nous pourrions nous rendre à Herbignac, véritable point de départ de cette excursion originale.

De Vannes à la Roche-Bernard par Muzillac, nous suivons la grande route qu'empruntent tous les touristes au sortir de Bretagne pour rejoindre la Loire ; nous n'aurons garde de nous y arrêter par conséquent ; mais à la Roche-Bernard nous retrouvons la Vilaine dont on peut recommander la descente pittoresque en barque jusqu'à Tréguier. Nous la franchissons sur un pont suspendu d'une hardiesse impressionnante, dont la construction primitive, car il a été récemment transformé, dura près de cinq années et coûta 1.200.000 francs. Les piliers de suspension des câbles du premier pont avaient 54 mètres de hauteur : ils surpassaient donc la colonne Vendôme de plus d'un quart.

Sa construction a été un véritable bienfait pour la région, dont il a singulièrement facilité le trafic. En effet, la Vilaine étant encaissée entre deux falaises à pic, on n'atteignait autrefois le bac que par des rampes excessivement raides. De plus, le courant, très rapide à certaines époques de l'année, entraînait souvent le bac à plusieurs kilomètres au delà du barrage ; il



UN COIN DE LA GRANDE BRIÈRE





L'ÉBRIE

tours des fermes très disséminées dont les bâtiments et les meules de paille avoisinantes tranchent sur l'horizon avec un relief extraordinaire.

Ce spectacle, fade à la description, a pourtant sa beauté profonde pour qui sait se servir de ses yeux et réveiller en soi l'instinct esthétique qui sommeille, pour qui sait rechercher dans un décor champêtre ce qu'il réserve d'émotions derrière une première apparence.

L'attrait spécial de la Grande-Brière, de cette morne plaine, réside dans ses transformations soudaines, dans les modifications que subit sa ligne sous l'influence des rayons solaires, et sous l'action de la brise; soit que Phoebus réveille les tons de la prairie, ou que Borée fasse rider l'onde des canaux, les détails du tableau varient à chaque instant. C'est ainsi que les nuées légères, dont le vent emporte au loin les traînées floconneuses, découvrent de petites mares où subitement se reflète le bleu du ciel; du frolement des roseaux s'échappent avec des

arriva qu'une diligence embarquée à minuit n'atteignit l'autre rive qu'à six heures du matin. Enfin, dans les hivers rigoureux, la navigation était souvent interrompue par les glaces flottantes. (Extrait du *Magasin pittoresque*, n° 15.)

La route parcourt ensuite un pays monotone, quoique riche en pâturages, avant d'atteindre l'éminence du haut de laquelle le village d'Herbignac domine toute la campagne environnante, notamment les immensités tourbeuses de la Grande-Brière, dont nous voulons tenter de faire ressortir l'intérêt par la courte description qui va suivre.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le manque absolu d'ondulations: aussi loin que l'œil peut atteindre, on n'aperçoit qu'une succession d'énormes carrés grisâtres, gigantesque damier dont les cases se rétrécissent à l'éloignement et entre lesquelles s'entrecoupent à angle droit des canaux qu'envasissent des roseaux et que bordent d'épais talus.

À part de chétifs arbrisseaux, les arbres manquent dans cette campagne singulière, sauf aux alentours



CHATEAU DE LA GAGÈRIE

cris plaintifs des bandes de vanneaux ou de bécassines qu'effarouche un Briéron vigoureux poussant à grands coups de gaulle sa yole sombre remplie de tourbe; des vaches sans gardiens traversent l'eau pour gagner leurs pâturages; des enfants courent sur les berges; événements divers, contribuant tous à la beauté du paysage, devant lequel instinctivement le souvenir nous revient des solitudes de la Crau et de la Camargue ou des polders de Hollande; mais celui-ci les dépasse par sa variété d'aspects et la douceur de sa mélancolie.

Une seule route, celle d'Herbignac à Montoir, coupe presque en ligne droite cette vaste tourbière et dessert à Fédrun l'unique agglomération un peu importante, l'oasis principale de ce désert marécageux, le seul îlot boisé de la Grande-Brière. Par une disposition très pittoresque, à Fédrun, tout est en cercle, les canaux qui entourent le hameau, les arbres qui l'abritent, les chaumières, enfin, au centre desquelles se trouvent les jardins maraichers.

La population, circonspecte et méditative, semble garder du silence de la Brière une sorte de réserve recueillie qui la fait étrangère à tout besoin d'expansion. Pas de cris à l'arrivée des touristes pourtant rares qui pénètrent dans le hameau; nulle surprise, du moins extérieure, à l'aspect de nos voitures encore peu connues de ces pauvres gens dont l'indifférence arrête nos questions. Ce n'est donc pas d'eux que nous apprendrons comment la tourbe se récolte, la production générale de la région, et le revenu qu'elle en tire; nous ne

le saurons que par les guides qui nous renseignent suffisamment sur ces détails mais n'insistent pas assez, par contre, sur la beauté naturelle de la région.

De Montoir à Savenay et à Nantes nous ne pourrions indiquer sur une voie aussi fréquentée rien de réellement inconnu, mais nous engageons les touristes peu pressés à quitter la route nationale au Temple de Bretagne pour rejoindre à Sucé les bords de l'Èrdre, promenade délicieuse où les beaux paysages abondent. Nous visiterons à Sucé la maison de Descartes et à la Chapelle-sur-Erdre le château de la Gacherie.

Quelle que soit notre volonté de mettre en valeur tout ce qu'on délaisse ordinairement, nous avons dû laisser dans l'ombre, quoique à regret, certains édifices d'un intérêt secondaire, mais qui ajoutent néanmoins au décor du pays breton ; nous avons reculé devant l'impossibilité d'encadrer pratiquement la visite dans nos itinéraires dont ils auraient surchargé le développement normal par des contre-marches souvent fort longues.

Nous en tenons la désignation complète à la disposition des touristes soucieux de connaître ces œuvres dont le passé nous a dotés et qui sont encore du patrimoine artistique de la France.

LE CIDRE BRETON

Et que nos lecteurs, en fermant ce volume, ne jugent pas la Bretagne morose. C'est le cidre qui va se charger de leur répondre.

Le cidre breton occupait déjà, au XVIII^e siècle, une place éminente parmi les dévotions de la Bretagne. Les bons ruraux d'Armorique, trouvant la mer un peu salée, se plaisaient à calmer leur soif avec le cidre doux de leurs futailles. Et leur vieille langue trouvait, pour dialoguer avec lui, des mots éternellement jeunes. Ils le traitaient en enfant gâté, de qui tous les caprices sont des lois. Les terres à blé ou à seigle devenaient des forêts de pommiers ; car il semblait injuste de réduire l'arbre divin, source de délices, à la portion congrue. On avait honte de le dresser, comme un simple Suisse, immobile à son poste, à l'entrée des champs ou en bordure, entre deux enclos.

Et puis, le moment étant proche de la cueillette des pommes, on était ingénieux à en devancer l'heure, quitte à la prolonger, et cette heure durait de la fin d'août à la Toussaint. Par égard pour le noble fruit, vermeil et doré, on oubliait volontiers tous les autres travaux et l'on traversait sans scrupule les cultures ensemencées.

Parmi les problèmes insolubles de ce temps, était celui-ci : lesquels, des ouvriers, des domestiques ou des valets de charrie se grisaient le plus vite et le mieux ? Un factum de 1764, adressé au duc d'Aiguillon, nous donne, sur ce point litigieux, d'abondantes lumières. Avez-vous à la journée, nous dit-il, des charpentiers, des menuisiers ou des charrons, il est indispensable de les abreuver de cidre pour qu'au soir « ils s'en aillent, de chez vous, complets ».

Envoyez-vous vos laquais au dehors ? continue avec indignation la brochure. Il serait merveilleux de les voir rentrer bien d'aplomb sur leurs jambes. Presque toujours, ils reviennent en titubant, au fort de la nuit ou le lendemain. Et l'auteur consterné nous détaille son infortune : « J'en ai essayé de divers endroits, protestait-il ; j'en ai même fait venir d'Allemagne, qui ne savaient pas un mot de français. Hélas ! quelques mois suffisaient pour les mettre au niveau des autres. Et j'avais vite fait de m'en convaincre ; j'avais troqué ivrogne contre ivrogne. »

Avait-on d'aventure déniché un valet de charrie qui n'eût pas la vocation d'être marin ? Il avait la vocation de ne travailler que le baril de cidre à la bouche. Et il s'échappait dès que le baril était vide. Pour peu que les pommes fussent abondantes, les paysans se trouvaient bien empêchés. Ils se résignaient à préparer la place du cidre nouveau, en expédiant courageusement le cidre ancien. Et les villages s'entendaient pour faire, à tour de rôle, des assemblées fraternelles, appelées très justement *boirées*. En vidant les vieux tonneaux, « ils se remplissaient », constatait notre auteur. Jeunes et vieux, hommes et femmes, se transformaient alertement en futailles ambulantes.

Il y avait aussi quelques autres moyens de rendre honneur au bon cidre. On installait, dans tous les villages, des cabarets borgnes qui débitaient, en fraude, l'allechaute boisson ; et les cabarets avaient un nom. C'étaient les *masse-pots*.

Les petits propriétaires auraient rougi de suivre de trop loin d'aussi nobles exemples. Bon nombre de paysans avaient, au soleil, quelque bien : c'est-à-dire de 4 à 30 journaux, soit 2 à 15 hectares d'aujourd'hui. Ces lopins de terre étaient plus abondants en pommiers qu'en charrues ou en chevaux. Aussi, entre voisins, se prêtait-on ses bêtes et, tour à tour, les attelages de sept à huit colliers allaient faire les labours et rentrer les récoltes de chaque associé. Les joies de ces syndicats commençaient presque à l'aube, avec les premières lampées de cidre. C'était le petit déjeuner. Cela fait, entre six ou sept heures, on partait ensemble, sans

oublier les cruches de cidre, car la soif est un mal horrible. Entre neuf et dix heures, l'amphitryon, dans le champ de qui on travaillait, ce jour-là, faisait apporter à ses hôtes le grand déjeuner. Et il disposait, aux quatre angles du champ, de petits barils de secours, auprès desquels les associés venaient faire, pieusement, jusqu'à la nuit, une série de pèlerinages.

Au moyen âge, le cidre breton avait connu de grands périls : on plantait obstinément des vignes dans des régions qui, de nos jours, n'ont plus de ceps. Jusqu'au xv^e siècle, les vins bretons étaient exportés en masse. Mais il se peut que ce commerce fut à l'éloge de l'esprit de discernement des indigènes de l'Armorique ; car ils avaient pu se convaincre que leurs vins leurs sembleraient moins mauvais s'ils parvenaient à les faire boire par des gosières étrangères.

François I^{er} accordait au brave capitaine Lattay que les hommes et les levriers en Bretagne étaient de qualité incomparable. Mais le roi chevalier ajoutait que les vins y avaient des mérites plus minces. « Ce sont, disait-il, les plus âpres de mon royaume et les plus verts. » Et il voulait bien à son opinion, ajouter cette preuve : « J'en veux le témoignage du chien de Ruzé, l'un de mes conseillers en Bretagne. Cet animal (François parlait du chien), pour avoir mangé, auprès de Rennes, une grappe de raisin breton, revint aussitôt après aboyer au cep de vigne. C'était sa vengeance contre l'aigneur du fruit « qui déjà commençait à lui brouiller le ventre ».

De nos jours, quand les Bretons avisés plantent un pommier, ils ont soin, pour assurer à l'arbre une belle fécondité, de boire eux-mêmes une bouteille de cidre et de prélever, sur elle, six gouttes : trois pour le pied et trois pour les racines. On sait aussi, dans la Haute Bretagne, que l'eau des fontaines se mue en cidre pendant la nuit qui précède Pâques. Et c'est la preuve que Pâques est la plus grande fête de l'année. Mais, entre deux fêtes de Pâques, les moyens ne manquent guère de rendre le cidre introuvable. L'un d'eux conseille de glisser un couteau sous la nappe de l'autel, où le prêtre célèbre la messe ; avec ce couteau, il faut piquer un tonneau de cidre, puis, faire une incision profonde à un arbre de même essence que le tonneau. Et le cidre aussitôt coule de la blessure fraîche.

D'ailleurs, au moment où quelques esprits chagrins reprochent à nos contemporains bretons leur tendresse pour le cidre de leur terroir, ils ont pour se défendre des arguments scientifiques. La terre bretonne a toujours soif ; par respect pour elle, ses fils l'imitent.

« Notre mère boit sec et nous faisons comme elle. » Aussi, dans la *Chanson du cidre*, le poète Frédéric le Guyader a pu s'écrier aux applaudissements de ses compatriotes :

Eh ! ne sommes-nous pas tes fils, mère Bretonne,
De bons libereux dignes de la mamme,
Et son lysisme, en l'honneur de la septembrale purée,

Et son lysisme en l'honneur de la septembrale purée

Qu'il faut boire en son temps par l'hiver épuré
ajoute non sans enthousiasme :

O jus étincelant du fruit jeune et vermeil !
Ton culte est célébré de Moelan à Brag-Meil,
Car tu mets en gaieté toute la Coronaille,
Ce gras pays, nourri de bonne vicaille,
Quimper, Bannalec, Pont-Aven, Renoulet,
Tu régnes triomphant de Elsole à l'Odlet.

Et le poète conclut :

Pendant que l'alcool tenait les fronts moroses,
Tu changes en rubis le nez des troques roses,
O cidre, o grand ami, cidre ami des Bretons,
Nous, soiffeurs assoiffés, soiffant, nous te chétons.

G. DUPONT-FERRIER.

INDEX ALPHABÉTIQUE

ABRÉVIATIONS

chap. — chapelle, chât. — château, mt. — montagne, v. — ville, village, riv. — rivière, ham. — hameau.

Table with 4 columns: Name, Page, Name, Page, Name, Page, Name, Page. Lists various locations and their corresponding page numbers in the index.

TABLE DES GRAVURES

	Pages		Pages
Eglise de Pontcorff (portail)	Couverture	Château de Kergrist	45
Rochers à Portmanech	x	Jubé de la Chapelle de Kerfous	46
Les Demoiselles de Laugon	3	Chœur de l'Eglise de Loqueuvel	49
Château de Nélumères en Erbrée	4	Menhir de l'ergal	50
Château du Plessis d'Argentré	5	Calvaire à personnages de Plougouven	51
Porte d'Adam et Eve (à Vitré)	6	Eglise de Ploubéarec	52
La Vilaine, près Boel	7	Rochers à la pointe Pontusval	55
Restes d'un château fort à Fougeray	8	Pardon de Pleyber-Christ	56
Ecluse de Boel	9	Jubé de l'église de Lambader	56
Croix du xiii ^e siècle	10	Rochers à Guisseny	57
Étang de Compère	13	Menhir de Plourzel	58
Château de la Prévalaye	14	Pointe de Breach-Ouessant	59
Tombeau de Saint-Léry	14	Château de Kérouzéré	60
Eglise de Saint-Léry	15	Ouessant	61
(Portes)	16	Vue de l'île de Malenc	62
Eglise de Saint-Méen	17	Épard de Lanildut	63
Bas-relief de la chapelle des Fougerets	18	Étang de Rouzias	67
Château de Montauban	21	Cloture de Daoulas	68
Boiserie d'un ancien buffet d'orgue renaissance à Lamballe	22	Eglise de La Martyre	69
Château de la Hunaudaie	23	Rivière de Châteaulin	70
—	24	Rochers de Toularhoron (rade de Brest)	71
Porte du château de la Moussayo	26	La rivière de Châteaulin après Terenez	72
Rocher dans l'île de Brehat	29	Riezon. — Vue de la rade de Brest	73
Notre-Dame de la Cour	30	Autel du xviii ^e siècle (église de Rennemoulin)	74
Rochers à l'île de Brehat	31	Chapelle Notre-Dame de Châteaulin	75
Chapelle de Kermaria	32	Rochers de l'île de Sein	79
Temple de Lanleff	32	Fillettes de l'île de Sein	80
Île de Brehat	33	Côte de Beuzec	81
Port de Loquivy	34	Costumes de l'île de Sein	82
Pêcheuses et laveuses à Loquivy	35	Pont-Croix. (Vue générale)	83
Château de La Roche-Jagu	36	Eglise de Pont-Croix (portail)	84
Château de La Roche-Jagu et le Trieux	36	Île de Sein (Le Port)	85
Eglise de Ruman	37	L'Odét	89
—	38	Les bords de l'Odét	90
Eglise de Ploulech, ossuaire et croix à personnages	41	—	91
Eglise de Loquivy	42	Sur la route de Bénodet à Quimper	92
Pierre branlante à l'embouchure du Guer	43	Une fontaine	92
Notre-Dame du Yeaudet	44	Les bords de l'Odét. (Vus de Bénodet)	93
Château de Tonquedec	44	Embouchure de l'Odét	94
—	44	Rochers à Locnolec	97

TABLE DES GRAVURES

Pages		Pages
98	Le Fjord de Mur de Bretagne	109
99	Moulin à Quimpilly	110
100	Le Canal du Blavet	111
101	Guéméné (vieilles maisons)	112
105	La Grande Brière	115
106	Un coin de la Grande Brière	116
107	Fédun	117
108	L'Étre	118
108	Château de la Gacherie	119
108		

HORS TEXTE

46-47	Un calvaire
70-71	Baie de Douarnenez
94-95	L'Anse de Penfoul (rivière de Quimper)

Tous les clichés paraissant dans ce volume sont la propriété de la Société d'ÉDITIONS DE TOURISME ET DE SPORT

TABLE DES MATIÈRES

v	ISROUËROU	67
3	A l'Entrée du pays breton. (Les bords de la Vilaine)	70
13	Autour de Rennes	89
21	De Rennes à Saint-Brieuc. (Le Duché de Pen- thièvre)	97
20	De Saint-Brieuc à Lannion et Bréhat	105
41	Le Guet et les châteaux du Lannionais	115
49	Le Pays des Chapelles	133
55	Le Pays de Léon	125
		127
		129
	Autour de la rade de Brest	
	La Côte des Naufrages	
	L'Odier	
	Le Comté de Poher. (Entre l'Aune et l'Elle)	
	Le Scorff et le Blavet	
	La Grande Brière	
	Index alphabétique	
	Bibliographie	
	Table des Gravures	
	des Matières	

